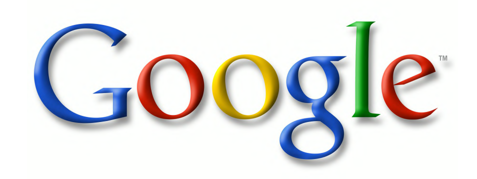



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06738508 2

COLLECTION

DES

ÉCRITS

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

DE

GUSTAVE III.

TOME V.

COLLECTION

DES

ÉCRITS POLITIQUES, LITTÉRAIRES ET DRAMATIQUES

DE

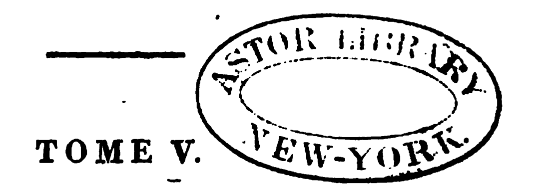
GUSTAVE III,

ROI DE SUÈDE;

SUIVIE DE SA

CORRESPONDANCE.

TOME V.



À STOCKHOLM,
Imprimée chez CHARLES DELÉN, 1805.

CORRESPONDANCE.

TOME II.

LETTRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Remarque.

Il s'est commis quelques erreurs dans les manuscrits qui ont été remis à l'Éditeur pour le tome précédent. Il s'empresse de les rectifier aussitôt qu'on les lui a fait reconnaître.

Page 81, lettre 6. La date de cette lettre doit être de 1779.

Page. 123. Il est dit dans la note que le Duc de Småland mourut à l'âge de 2 ans. Il mourut âgé de 8 mois.

Page 173. Apostille dans une lettre du Roi au Comte de Stenbock. *L'apostille était écrite de la main du Roi dans une lettre du Comte* de Stenbock *au Comte* de Gyldenstolpe.

L'Éditeur a pris les précautions nécessaires pour prévenir le même reproche sur ce dernier tome.

LETTRE

du Roi à S. A. R. le Duc de Sudermanie, le Prince CHARLES *son Frère, Grand-Amiral de Suède, en érigeant une compagnie de gardes du corps pour sa personne.* *)

À la rade de Korpohamn
le 7 Octobre 1790.

Nous GUSTAVE etc. Nous avons érigé un corps de trabans pour la garde de Votre Altesse Royale, et l'avons constitué par le règlement ci-joint.

V. A. R., toujours sensible aux témoignages de mes sentimens fraternels, en trouvera ici une nouvelle preuve. Si V. A. R. veut bien la considérer comme une distinction militaire, Elle en verra la raison dans ses propres mérites. Mais ce n'est pas encore à ce seul titre qu'elle Lui est due. Notre reconnaissance n'a pu être satisfaite sans une preuve manifestée de sa sincérité,

*) Traduction.

et le choix de son témoignage s'est décidé sur l'exemple du héros auquel le sang Nous unit également.

C'est ainsi que le Grand Frédéric fit éclater son estime pour l'illustre Prince qui de même que V. A. R. soutint avec des armes victorieuses le trône de son Frère. Nous n'offrons pas à V. A. R. le prix de ses services. Ce prix Lui est réservé dans l'histoire et chez la postérité. Elle jouit déjà du suffrage de l'Europe, de l'amour de la Suède et de la vraie gloire d'en avoir été le Défenseur. Notre plus douce satisfaction n'est que de La convaincre toujours de la tendre reconnaissance que Nous avons vouée à ses sentimens pour Nous et pour la patrie.

LETTRES

à S. E. Mr. le Comte DE RUUTH.

1.

Upsal le 1 Décembre 1786.

J'ai fait expédier des lettres circulaires pour annoncer que je vous ai nommé Secrétaire d'Etat, Ministre des finances, à la place du Baron DE LILJENCRANTZ que j'ai fait Sénateur du royaume. Les mêmes lettres ont été expédiées aux correspondans dans les pays étrangers. J'écris au Baron DE RAMEL d'être présent à la remise qui vous sera faite de tous les papiers rélatifs à votre département. Sur ce je prie Dieu etc.

2.

Hussula au camp de Fredrikshamn le 20 Juillet 1788.

Les avis que vous me donnez et votre lettre sont parfaits. Il est certain qu'on ne peut connaître les hommes que dans les

grandes occasions. La connaissance que je fais de vous dans ces momens vous assure mon entière confiance.

J'ai eu, par la dernière poste, une lettre de Constantinople du 22 mai; votre beau-frère n'y était pas encore arrivé; mais j'espère qu'il le sera bientôt. HEIDENSTAM *) me mande positivement, que si nous nous déclarions contre la Russie, nous obtiendrons tout ce que nous avons demandé; mais que le mot de démonstration était inintelligible pour les Turcs. En attendant, je vous conjure de penser à toutes les ressources possibles. Vous êtes le seul qui, dans ces momens critiques, n'avez pas perdu la tête; aussi ma confiance et mon amitié pour vous en ont augmenté. Les galères sont arrivées, et sans la tempête qu'il fait, le coup eut été déjà frappé. L'article du pain nous embarrasse. Il faut le transporter de Lovisa, et cela est très incommode. Je voudrais qu'on en pût établir un magasin à Anjala; nous pourrions alors faire avancer les troupes dans le pays ennemi. Je vous conjure de conserver votre zèle et votre activité; c'est le seul moyen de hâter la paix. J'ai lieu de croire qu'on la

*) Envoyé de Suède à la Porte.

souhaité à Petersbourg. Adieu, mon cher Ruuth. Dès que vous trouverez un moment pour venir me voir, sans trop exposer votre santé, vous me ferez un grand plaisir. La nouvelle de la bataille navale a fait une bien plus grande sensation à Stockholm qu'ici. La joie du peuple a été extrême.

5.

Lovisa le 26 Juillet 1788.

Je reçois dans ce moment votre lettre, mon cher Ruuth, qui a été un vrai calmant pour moi. Dès qu'on aura remédié à la confusion du commissariat, tout ira mieux, et je vous en aurai une obligation infinie. Voici les signatures que vous me demandez. Mes nouvelles de Copenhague sont, que l'Angleterre a fait déclarer au Danemarck qu'elle s'attendait à le voir garder une parfaite neutralité dans la guerre du Nord. J'ai trouvé les boulangeries enfin établies à Lovisa. Je pars dans ce moment pour l'armée. Les Russes ont attaqué Kernakoski, et ont perdu beaucoup de monde. Notre perte a été peu considérable. Nous nous sommes repliés sur un autre défilé,

et l'ennemi s'est retiré. On avait même dit qu'un Général ayant l'Ordre de St. André avait été tué, et que c'était le Général Michelson.

4.

Hussula le 4 Août 1788.

Je vous prie, mon cher Ruuth, de venir à Kymene le plutôt possible; j'ai beaucoup d'affaires à régler avec vous, qu'il m'est impossible de mettre sur le papier. Mon inquiétude sur votre beau-frère, le Comte de Rosen, augmente à chaque moment. On a répandu le bruit qu'il a été assassiné en revenant par Vienne. Je n'en veux rien croire, mais cela m'inquiète extrêmement.

5.

Kymenegård le 5 Août 1788.

La démarche du Duc de Courlande est aussi imprudente que contraire aux intérêts de ses sujets. Leur défendre d'exporter leurs productions en Suède, c'est les empêcher de jouir de leur propre bien. Le moyen que vous me proposez est très bon s'il est praticable, et il faut en délibérer avec le

Duc de Sudermanie. Le plan est admirable, si on peut l'exécuter. Dans ce cas, j'écrirai au Duc de Courlande, et je lui demanderai si, par cette déclaration, il a l'intention de prendre part à la guerre avec la Russie. Je ne puis alors le regarder que comme ennemi, et soumettre en conséquence les côtes du pays à une contribution militaire. Je ferai porter des plaintes à la république de Pologne, par mon Ministre. Si le moyen que vous me proposez ne peut s'effectuer, je n'en ferai pas moins des représentations à ce gouvernement, et Carisien les appuyera à Berlin. J'ai écrit à mon Frère pour l'avertir de 5 à 6 vaisseaux russes qui sont dans le Sund, et dont il est nécessaire d'observer les mouvemens.

6.

Mora en Dalécarlie le 14 Septembre 1788.

Je viens de recevoir votre lettre avec la requête de la société du commerce, et j'y expédie d'abord mon consentement, quoique je n'entende pas trop la logique de son raisonnement. La vente de nos vais-

seaux est inhibée à Copenhague, parceque nous avons prétendu qu'ils ont été pris dans le Sund et sur le territoire danois, et qu'ils ont été conduits dans un port neutre. Les prises, au contraire, que nous vendons à Helsingfors, sont faites dans le golfe de Finlande, et conduites dans un port qui m'appartient. Vous savez, vous-même, que ces vaisseaux ont été visités avec la plus grande exactitude, qu'ils ont été jugés de bonne prise, et qu'ainsi ces deux cas sont différens. Je crains seulement que l'inhibition qu'on demande à Helsingfors, ne cause une perte à la flotte qui devait retirer le profit de la vente, sans être utile en rien à l'intérêt des marchands. Cependant j'ai consenti à leur requête, et vous en ferez expédier l'ordre. J'ai harangué aujourd'hui les paroissiens de Mora au même endroit où GUSTAVE I parlait à leurs ancêtres en 1521. On a consenti avec un zèle vraiment patriotique à ma proposition de lever un corps de volontaires. Par tout où j'ai passé, j'ai trouvé les prêtres et les paysans sincèrement attachés à moi, et très mécontens de la conduite de l'armée. Les discours des prêtres ont très fortement exprimé ces sen-

timens. Je vais demain à Leksand, et après-demain à Falun, d'où je déciderai le reste de ma route.

7.

Falun le 18 Septembre 1788.

J'ai reçu, mon cher Baron, votre lettre du 13. Tout se réunit donc pour me désespérer. Ce qui est infiniment nécessaire dans ce moment, c'est d'empêcher que le discrédit des effets publics n'éclate en Italie; cela nous serait, après la paix, plus nuisible qu'une bataille perdue. Ainsi il faut employer tous les moyens pour que l'ancien emprunt qui doit expirer au 1 octobre, y soit payé.

J'ai parcouru avec attention cette province, et depuis que j'ai sondé ses habitans, je ne crains plus une Diète; elle va se faire dans quelque tems d'ici, quand personne ne s'en doute. Si dans tout mon royaume on pensait de même que dans cette province, je serais vainqueur de mes ennemis, et ils auraient été forcés de me donner la paix. Le cœur me saigne quand je songe que quelques officiers factieux sont seuls cause que l'Etat est menacé de sa-

ruine. La France s'entremet puissamment pour la paix. N'oubliez pas, je vous prie, de faire dresser un état des dettes publiques au 19 août 1772, de ce qui en a été payé depuis, des dettes qui ont été faites pendant mon règne, et de l'emploi de l'argent. N'oubliez pas le compte rendu par le Comte d'Ehrensvärd, de ce qui a été fait à la flotte, et tout le reste dont nous étions convenus à Haga. Adieu, mon cher Ruuth. Je ne sais, mais j'ai un secret pressentiment que tout ira mieux à la fin, que nous n'attendions.

8.

Laxakan le 23 Septembre 1788.

L'offre de médiation de la Prusse et de l'Angleterre est un nouvel incident moins fâcheux cependant, qu'embarrassant. On dit que le corps des chasseurs en Vermeland n'est pas en ordre; mais que les paysans s'offrent de défendre cette province. Ici on ne croit pas à la guerre avec le Danemarck; mais moi j'y crois très fort. J'en saurai plus ce soir à Carlstad, d'où je vous écrirai à mon arrivée. Portez-vous bien, mon cher Ruuth.

9.

Carlstadt le 26 Septembre 1788.

Je reçois dans ce moment votre lettre du 25 septembre. Elliot *) viendra ici lundi de Jönköping. La France ayant la première offert sa médiation, on n'a pas pu la refuser. Ainsi le Comte de Düben a reçu de Falun mes ordres d'en remercier verbalement, et de répondre qu'on l'acceptait; mais si l'offre des deux autres Cours fût arrivée plutôt, toute réponse eut été suspendue. Ceci cependant ne fait rien à l'affaire, car sur des offres sûres de traités et de subsides, qui ne m'obligeraient pas d'abandonner les intérêts de la Porte, je ne crois pas devoir hésiter. J'ai long-tems présumé que Mr. de Bork possède la confiance entière du Comte de Hertzberg. S'il l'a effectivement, et s'il peut documenter ses négociations, il ne doit pas balancer de me chercher moi-même, ni d'annoncer son projet, mais l'effectuer par un simple voyage à Gothembourg. La poste m'apporte des nouvelles très favorables de la Turquie, mais la lenteur orientale n'a pu terminer encore, par la distance entre

*) Envoyé d'Angleterre.

le camp du Grand-Vizir et la capitale. Ici les paysans s'arment de toutes parts avec la meilleure volonté possible depuis mon arrivée; mais il nous faut pour eux de la poudre et des fusils. Je m'adresse à vous pour ces effets indispensables. Je reçois cette nuit la nouvelle que les Danois sont entrés dans la province de Bohus. On n'en est pas encore bien certain ici. Pour la Finlande, il est nécessaire que rien n'y manque. Je vais demain à la frontière: je reviens lundi pour recevoir Mr. d'Elliot. Mercredi je serai à Åmål, delà à Venersborg, et ensuite à Gothembourg ou à Svinesund, selon les circonstances. Adieu, mon cher Ruuth.

P. S. Dans ce moment la dépêche de Heidenstam du 1 août m'apprend que le Comte de Rosen est arrivé le 27 juillet, en bonne santé. Cela nous donne de grandes espérances; mais indépendamment de la joie politique, je n'ai pas voulu vous laisser un instant ignorer une nouvelle qui vous est particulièrement chère. Dieu soit loué qu'il est en vie. Je souhaite de le revoir de même.

10.

Gothembourg le 12 Octobre 1788.

Je vous renvoie les dépêches que vous m'aviez envoyées. Nous avons une trève jusqu'à jeudi. Une immensité d'affaires m'empêche de vous écrire au long. Ma confiance en vous est toujours la même, et vous me ferîez tort d'en douter. Le Ministre de Hollande m'a entretenu de ce qu'il veut faire en Hollande, et je l'approuve très fort. Je suis aussi de l'avis d'envoyer MUNCK en Finlande, mais je veux voir auparavant si cette trève finira par des négociations ou des hostilités. Je crois Gothembourg à l'abri des insultes, et avant jeudi nous y serons 7000 hommes. J'ai ici le Comte JEAN SPARRE. Ce brave et vieux militaire ne rend pas aisément les places où il commande. Les Danois sont très embarrassés. Ils n'ont ni à manger ni de l'argent. Nous leur avons pris des bateaux chargés de vivres, d'habits et de munitions. Je vous écrirai, dans peu, plus au long. Je vous souhaite mille biens.

11.

Carlstad ce 23 Novembre 1788.

J'ai vu hier un bataillon des Dalécarliens

qui, pour douze jours d'exercice, marche d'une manière étonnante. Ils se sont engagés à se battre contre les ennemis où je le demande, comme vous le verrez par l'écrit ci-joint. Vous remarquerez le serment. Il est tel qu'il doit être. Je vous prie de garder soigneusement ce papier. Comme j'ai promis en Dalécarlie de l'argent pour l'habillement des volontaires, et qu'on n'en a pu lever suffisamment ici pour honorer l'engagement contracté, je vous prie d'y mettre ordre. Tout va bien ici, et ceux qui ne pensent pas bien n'osent pas souffler. Le passage de Hangö était libre depuis le 26 octobre. La flotte russe était retournée, sans doute, à Cronstadt, mais la mienne n'était pas partie encore le 24 novembre. Je serai bientôt à Gothembourg. Adieu, mon cher Baron. J'espère vous trouver bien portant à mon retour.

12.

Gothembourg le 12 Décembre 1788.

J'ai vu mon Frère, et j'en suis fort content. Il veut passer les fêtes à Stockholm. Il faut bien que cela soit, mais je sou-

haiterais bien qu'il partît le plutôt possible pour la Finlande, où sa présence est bien nécessaire. Après une mûre réflexion, je crains que le tems fixé pour la convocation de la Diète ne soit trop court, et je crois qu'il vaudrait mieux le prolonger de huit jours, c'est à dire jusqu'au 26 janvier. Si vous et le Drotzet le trouvez à propos, je vous permets de changer la date. J'espère que ce courrier viendra encore assez à tems pour cela. Adieu, mon cher RUUTH. Portez-vous bien.

13.

Borgo le 8 Juin 1789.

Vous êtes trop informé, mon cher Baron, de la formule des lettres qui vous viennent de l'armée, pour ne pas savoir que c'est pour vous demander de l'argent que j'envoie ce courrier. Il devient d'autant plus nécessaire, que son retard empêcherait l'ouverture de la campagne. Avec ce que les États viennent d'accorder, les fonds ne manquent plus; il s'agit seulement qu'ils arrivent à tems, et les billets du comptoir d'État étant ici en bon crédit, je vous prie

d'en envoyer au plutôt les sommes nécessaires. Mon voyage a été des plus heureux et mon arrivée bien utile. L'armée s'imaginait qu'on l'avait entièrement abandonnée, et comme elle ne recevait pas d'argent, elle commençait à tout craindre. Mon arrivée l'a rassurée sur le premier point, et vos remises que je presse acheveront de la tranquilliser. Les ennemis se renforcent de ce côté-ci; ils ont abandonné le Savolax et la Carélie qu'ils menaçaient; mais en général ils ne sont pas bien forts. Adieu, mon cher Baron; ne nous oubliez pas, et nous vous bénirons.

14.

Peipola le 24 Juin 1789.

J'ai reçu, mon cher Baron, presque à la fois vos lettres des 13, 16 et 18 de ce mois, dont je vous remercie infiniment, ainsi que des remises d'argent que j'attendais avec tant d'impatience pour la nécessité de nos opérations, et sur lesquelles je vous ai tant pressé par mes lettres et par mes courriers. Je suis très sensible au zèle que vous me témoignez, et que vous montrez en toute occasion. Croyez que je vous

en conserve une vraie reconnaissance. Enfin vous ne m'entendrez plus parler d'argent de quelque tems; nous marchons à l'ennemi. Je vous envoie, sous cachet volant, la lettre que vous me demandez pour le comptoir des Etats; je ne connais pas le protocole qu'il faut observer avec lui. J'espère que mon épître fera également son effet. Les assignations vous reviennent signées par moi. Le comité de guerre à Stockholm m'a écrit une lettre le 15, et j'ai vu avec grand plaisir que ni vous ni Armfelt ne l'avez signée. Je vous en envoie la réponse. C'est une intrigue de ** qui veut avoir un commandement, et qui n'en aura pas. On se moque de moi de me demander un Commandant et un Général où il n'y a pas de troupes. Adieu, mon cher Ruuth. Pardonnez la brièveté de ma lettre, mais je marche ce soir pour passer la rivière.

15.

Au Camp de Kovala le 30 Juin 1789.

Je vous ai écrit si confusément, mon cher Baron, que je crains que vous ne me compreniez pas; mais outre que j'ai un grand

mal de tête, et que je suis très fatigué d'avoir été 25 heures à cheval, je vais y remonter pour marcher de nouveau à l'ennemi. Nous l'avons bien battu. On a pu voir, par l'étendue de son camp que nous avons pris, qu'ils étaient 5000 hommes. Il n'y avait que des huttes, mais il s'y trouvait beaucoup de toutes sortes de provisions. De 1500 hommes que nous étions, nous n'avons eu que 16 morts et 10 blessés. Le défaut de cavalerie, laquelle n'était pas encore arrivée, nous a empêché de profiter de la déroute. Mais ce que j'ajouterai, c'est que c'était avec plusieurs officiers des confédérés d'Anjala, que je me suis trouvé au feu; entre autres R... très célèbre dans cette affaire; je lui ai donné la croix pour sa bonne conduite. Voilà, vous l'avouerez, une chose unique, et qui n'arrive qu'à moi; tout comme un corps de chasseurs que j'avais pour ma personne et pour fouiller les bois de l'endroit où je me tenais, était commandé par un autre officier de la confédération, et qui ont fait à merveille. Voilà comme les tems changent. Faites mes excuses au Drotzet de ne lui avoir pas écrit. Bon jour!

16.

16.

Lovisa le 3 Septembre 1789.

Je reçus votre courrier au moment où Högfors était attaqué, ainsi je n'ai pu vous répondre que dans ce moment. J'approuve tout ce que vous me proposez, et dès que j'aurai pu en délibérer avec le Baron DE KLINGSPOR, je vous ferai une réponse officielle. Si la grande flotte sortait, il y aurait encore beaucoup à faire. Cependant, voilà une guerre bien ennuyeuse des deux côtés du Kymene, rien n'étant plus détestable que la défensive sur laquelle nous nous tenons de part et d'autre, depuis la retraite de Högfors. Les troupes servent très bien. Elles obéissent et se battent. La paix est plus éloignée que jamais, et il faut penser de bonne heure à une nouvelle campagne. Vous savez que l'Impératrice a rejeté dans les termes les plus altiers la médiation du Roi de Prusse, et ne veut pas entendre parler d'accommodement, à moins que je ne lui fasse réparation, et que tout soit bouleversé chez nous. Il faut ainsi se préparer à tous les moyens. Rappelez-vous que l'année passée,

dans ce même tems, tout paraissait perdu, et que cependant nous avons fait une belle campagne. Adieu, mon cher Ruuth. Votre beau-frère est arrivée. Je vous prie de donner cette bonne nouvelle à sa mère, la Comtesse de Rosen.

17.

Lovisa le 17 Septembre 1789.

J'ai reçu votre mémoire du 12 septembre, en réponse à ma lettre du 3 du même mois. Vous saurez à cette heure-ci que le traité avec la Porte a été signé à Constantinople le 11 juillet, et que le premier payement devait commencer à se faire le lendemain. Je ne veux pas m'arrêter aux nouvelles obligations qui, par-là, viennent d'être contractées pour continuer la guerre. Je ne vous parlerai que de l'impossibilité de faire la paix. Si Porkala avait été délivré, et que les vaisseaux séparés de la petite flotte se fussent réunis, la victoire eût été sûre et la flottille du Prince de Nassau battue, les avantages de la campagne décidés en notre faveur, la prise de Fredrikshamn infaillible, et tout cela eût

procuré la paix. Mais les choses étant autrement, c'est une illusion pernicieuse de croire que, dans l'état actuel, aucune espèce de négociation puisse réussir, je dis plus, qu'il soit même possible d'en entamer. Le refus superbe que l'Impératrice fait de toute négociation et des médiations de la Prusse et de l'Angleterre, prouve qu'elle est résolue de pousser les choses à toute extrémité, et le succès qu'elle vient d'obtenir ne la rendra pas plus traitable. Il n'est pas douteux qu'elle ne veuille anéantir l'indépendance de la Suède, et c'est à cette seule condition qu'on obtiendrait la paix. Toute négociation de ce côté devient donc impossible, si on ne veut mendier la paix avec humilité, recevoir toutes les conditions qu'on voudra nous imposer, et accepter une tutelle absolue de notre ennemie; ce qui serait, peut-être même encore, assez incertain, mais qui, en flétrissant notre existence, nous ferait perdre entièrement toute assistance des Cours que la fermeté de notre contenance nous rend encore favorables, et nous plongerait dans un état plus affreux que celui dont nous craignions d'autant plus les approches, qu'en examinant l'esprit du peuple, aigri par les

trahisons de l'année passée, et animé de cette haine pour les Nobles, qui est encore échauffée par tout ce qui se passe en Europe dans ce moment, nous ferait craindre des excès qu'on ne pourrait arrêter, sur-tout contre ceux qui auraient concouru à une paix flétrissante et malheureuse. Mais quand même toutes ces considérations disparaîtraient, si des événemens imprévus causaient un changement inattendu dans l'esprit de l'Impératrice, ou si quelque chose donnait lieu à des ouvertures de paix: avant qu'elle fût conclue et signée, il faudrait également se mettre en état de faire la campagne, puisque, si l'ennemi est instruit que rien n'est préparé, il doit, s'il est sage, tout refuser, étant sûr de prescrire des lois sans résistance. C'est pourquoi, dans tous les cas, il faut prendre toutes les mesures possibles pour n'être pas à la merci de son ennemi. C'est là, mon cher Ruuth, le sens de ma lettre du 5 septembre. Je suis persuadé que l'Angleterre ne voudra pas voir la flotte russe entièrement maîtresse de la Baltique; mais comme je veux absolument rayer les puissances étrangères de mon raisonnement, je ne veux pas m'éblouir par une perspective plus favorable

du côté de l'Angleterre. Je conclus donc, et mon intention est que vous mettiez à part tous les subsides de la Porte pour la campagne suivante, et que, pour cet effet, vous les employiez uniquement à des fonds pour acheter ici en Finlande de quoi former les magasins pour l'armée. Ce pays-ci est très abondant pour ces denrées. Les provisions doivent être faites en octobre et novembre, et on évite, par ce moyen, les inconvéniens auxquels les transports de ces mêmes effets de Suède sont exposés. J'ai ordonné au Baron DE KLINGSPOR de vous envoyer un mémoire sur ces objets. Dans quelque cas que nous puissions nous trouver, l'armée sera toujours forcée de subsister ici pendant l'hiver, et par conséquent il faudra y pourvoir. En mettant à part les subsides de la Porte, en y joignant les mois qui sont assignés par les États, ou qui vont jusqu'à la fin de juin de 1790, vous aurez de quoi soutenir les dépenses jusqu'au mois de septembre de l'année prochaine. Dans cet espèce de tems, bien des circonstances amèneront des développemens non prévus en Europe. La Porte, la Suède auront des succès ou des revers. La Russie sera dans le cas où nous sommes. Elle

désirera la paix aussi bien que nous, et cette paix qui aujourd'hui serait honteuse, se fera alors, sinon glorieuse (puisque les trahisons en ont empêché), du moins sûre et honorable. Dieu sait que je suis plus las de la guerre que personne; les désagrémens et l'ennui d'une nouvelle campagne me désolent dans un pays où rien n'adoucit les dégoûts attachés au métier des armes, et où tout en aggrave les difficultés; mais c'est que sur mon Dieu, je ne vois pas de possibilité d'obtenir la paix avec une Princesse, qui y met une hauteur personnelle et une animosité peu ordinaire. Par conséquent je vois non-seulement ma perte, celle de tous ceux qui m'ont été attachés, mais encore l'asservissement du royaume, si on ne prend toutes les mesures pour pouvoir faire la campagne, et qu'on ne préoccupe les esprits de la possibilité de faire la paix quand bon me semble. Je sens toutes les difficultés; mais souvenez-vous des dangers où nous étions l'année dernière, justement à la même époque: les Danois prêts à nous envahir, l'armée ici révoltée, notre flotte bloquée par les ennemis dans le port de Helsingfors, toute la nation en combustion, une Diète

inévitable, en perspective. Ni vous ni moi ne perdîmes courage, et nous nous en sommes tirés. Dans un moment bien moins périlleux, il faut encore moins perdre de vue les difficultés, se roidir contre elles, et prendre toutes les mesures possibles et même impossibles, si je puis me servir de ce terme, pour ne pas recevoir des lois. Croyez que je ne resterai pas oisif du côté de la politique, et que les circonstances, totalement changées depuis la révolution de France, feront surement prendre à l'Angleterre des mesures plus efficaces et un langage plus décidé. Enfin, rassemblez toutes vos facultés. Mais l'essentiel dans ce moment est de fournir de quoi former les magasins, pour que nous puissions agir de bonne heure, et par-là gagner la paix avant les mois mêmes où l'argent accordé par les Etats peut arriver. Le retard seul a fait le malheur de cette campagne. Car, si on avait pu commencer au mois de mai, au lieu de la fin de juin, nous eussions eu des avantages décidés avant l'arrivée de la flotte du Prince de Nassau. J'espère, mon cher Baron, que vous reconnaîtrez dans la franchise avec laquelle je vous écris, toute mon amitié et ma confiance en vous.

D'ailleurs, tout est tranquille ici. La flotte du Prince de Nassau a été forcée par la tempête, de rentrer à Svensksund. Nous avons pris quelques chébecs ennemis. Ma flotte va sortir pour se mettre en position de couvrir le golfe de Pernau. Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait etc.

18.

Sur l'Amphion à l'ancre au Furuholmen le 12 Mai 1790.

Je vous remercie, mon cher RUUTH, de votre lettre et de la communication des deux pièces intéressantes que je vous renvoie. Mille affaires à Borgo m'ont empêché jusqu'ici de vous répondre. Le vent toujours contraire a empêché la grande flotte d'arriver encore, mais enfin il vient de changer. Me voilà embarqué et marchant sur Fredrikshamn avec 101 bâtimens armés. Il faudra voir ce que nous pourrons faire. On s'est battu des deux côtés sur terre depuis un mois, avec un acharnement extrême. Nous avons 47 officiers tués ou blessés qu'il faut songer à remplacer au plutôt. Je vais écrire à TOLL pour lui témoigner mon contentement. Je vous ai

renvoyé toutes vos affaires de finance, signées comme vous me l'avez demandé. Adieu, mon cher RUUTH; bon courage, et tout finira avec cette campagne.

19.

Sur l'Amphion à Svensksund
le 23 Mai 1790.

Je vous suis bien obligé, mon cher Baron, pour les brochures que vous m'avez envoyées. J'en avais vû une, mais les autres m'étaient inconnues. La motion des jacobins est calquée sur ce qu'on projetait de faire de moi en 1788, mais je n'étais pas LOUIS XVI. La journée du Vatican est fort plaisante. Vous verrez, par la relation que j'envoie à Stockholm, la belle victoire que mes troupes, sous les ordres du Général PAULI, viennent de remporter. J'attends seulement que la tempête soit passée, pour aller chercher le Prince de Nassau sous les canons de Wiborg. J'ai lu avec attention votre mémoire du 8 mai, et j'y vois vos peines. Les miennes sont d'autant plus grandes, que prévoyant des succès, je crains de manquer d'argent pour

cette campagne. Je vous garantis qu'à sa fin nous aurons la paix. Tout dépend de pousser la guerre avec vigueur jusqu'au mois de septembre. La Russie est aux abois, elle a compté sur la flotta du Prince de Nassau, dont une grande partie vient d'être détruite à Fredrikshamn: le reste est composé de bâtimens dont la construction prouve l'ignorance de ce Prince. Nous en avons pris deux que nous avons eu toutes les peines du monde à traîner à Sveaborg. Ces bâtimens marchent mal, et sont trop lourds pour ces parages. Si les galères de Nassau sont battues, tous ses vaisseaux à trois mâts doivent tomber nécessairement entre nos mains, et alors quelle défense des côtes peuvent-ils présenter? Voilà l'état où nous nous trouvons! La flotte le sent, et son courage en augmente. Jugez combien il serait malheureux, que de si grandes apparences fussent frustrées dans un moment où tout peut prospérer. Malgré cela, je vous jure que je signe la paix demain, si je puis l'avoir tant soit peu avantageuse. Dieu conserve et maintienne le courage que vous avez témoigné, mon cher RUUTH, pendant ces deux années difficiles. Pour moi, je n'oublierai jamais votre attachement.

20.

Svensksund le 12 Juillet 1790.

Je viens, mon cher Ruuth, de sortir d'une léthargie d'un mois, pendant laquelle l'Europe et la Suède étaient disparues à mes yeux. J'ai combattu tous les élémens, et si j'avais pu risquer de laisser tout languir, je serais encore resté un mois où j'étais, ce qui, vu ce que je sais à présent, aurait été pour la campagne un grand bien, mais aussi très difficile pour l'administration de l'Etat. Car, malgré les pertes considérables que, sur-tout la grande flotte, a souffertes, l'inactivité de celle des Russes, que notre position la forçait à conserver, était un gain considérable, et nous devions également sortir par le coup vigoureux que nous avons tenté, et qui paraissait devoir nous coûter encore plus qu'il n'a coûté effectivement, sur-tout à la petite flotte; mais le retard eut été un grand gain. C'est ma personne qui a forcé d'accélérer l'événement. Vous en verrez la rélation; les choses, quoique détériorées, ne sont pas perdues depuis que nous avons ce qu'il faut pour continuer la campagne. Je vous parlerai une autre fois de tout cela, et je

vous répondrai officiellement sur vos différens mémoires dont j'ai trouvé des paquets immenses qui m'attendaient, et qui n'avaient pu me parvenir. Les propositions de paix qu'on m'a faites étaient, j'en suis persuadé, une tromperie de la part de la Russie, pour me brouiller avec les Cours alliées, et pour retarder l'ouverture de la campagne. J'ai redemandé par deux fois le courrier espagnol pendant mon séjour à Björkö, mais inutilement, et la correspondance a cessé; ainsi il faudra, malgré moi, continuer à m'unir à la Prusse et à l'Angleterre. Je vois que vous avez prévu ces difficultés par votre lettre du 18 juin, et il est certain que l'Impératrice eut avoué à toute l'Europe et à sa nation qu'elle était terrassée, si elle m'eût fait signer une paix datée de Björkösund. Je vous envoie les expéditions signées pour les emprunts. Comme nous aurons de l'argent d'Angleterre, de Prusse et de Hollande, je ne veux pas me servir du créditif des Etats sur la banque. Ce million est réservé pour le cas où nous serions attaqués, et j'ai la délicatesse de ne vouloir m'en servir qu'à l'occasion convenue avec le comité secret. Vous avez bien fait de recevoir l'argent que les Mi-

nistres d'Angleterre et de Prusse vous offraient, puisque cela soulage les besoins et ne m'engage pas.

J'étais à cet endroit de ma lettre, quand on a signalé la flotte du Prince de Nassau. Notre danger devenait imminent, et je l'avoue avec franchise, c'est la première fois que ma constance intérieure m'a abandonné, car à l'extérieur j'ai pu la conserver et décider d'attaquer la flotte ennemie, lorsque tout le monde balançait. Mais comme l'événement était incertain, il fallut renvoyer tous mes effets à Kymenegård. On fourra tous les papiers dans un sac, et comme la peur est communicative, on ne s'arrêta pas à Kymenegård, mais cette lettre avec les autres firent le voyage jusqu'à Lovisa. C'est la raison pourquoi je n'ai pu vous répondre avec le Baron DE STJERNBLAD. Je n'ai reçu mes papiers qu'hier après-midi, et toute cette journée a été tellement employée à donner des ordres pour la conduite des prisonniers, pour arranger les prises, amener les unes et relever les autres des bas-fonds contre lesquels les bâtimens étaient échoués, qu'il a été impossible de songer à autre chose. Je ne vous dis rien de la bataille et de la victoire

rier qui porte un pavillon pris, que je crois pavillon Impérial. Je souhaiterais qu'il pût arriver avant le *te deum*.

22.

Au Camp de Wärälä le 14 Août 1790.

Je serais bien fâché, mon cher RUUTH, si vous croyiez ma confiance diminuée par ce que j'ai écrit à FRANC, en date, ce me semble, du 21 juillet. Mais vous devez excuser quelqu'un qui est dans des embarras, comme je l'ai été tout le tems. S'il a un moment d'inquiétude et d'humeur, songez que c'est le premier dans l'espace de trois ans de tribulations. J'ai reçu votre lettre concernant l'argent; j'y répondrai par le premier courrier. Je crois qu'il y aura d'autres remèdes à la chose. Celui-ci me paraît impossible. Après cela, il est plus qu'indiscret de vous demander de l'argent, et des ducats encore. Ils ne seront employés qu'au cas que la paix se fasse, mais en ce cas ils sont nécessaires pour les présens de droit aux plénipotentiaires, et que l'Impératrice ne manquera pas de faire aux miens

miens au moment de la ratification. Au reste, je vous renvoie à ma lettre à FRANC, car j'ai tant écrit que je n'en puis plus. J'ai écrit au Drotzet touchant les criminels détenus à Fredrikshof. Je vous prie d'accélérer l'exécution de mes ordres, pour que tout soit fini avant le commencement de la semaine après celle-ci. Adieu.

23.

Stockholm le 8 Octobre 1790.

Vous pouvez, mon cher Baron, mander par la poste à vos correspondans ce qui regarde PEYRON, et je vous suis bien obligé de votre prévoyance. Je crois qu'il est nécessaire que vous signiez encore aujourd'hui les lettres de change, comme de coutume, et que vous annonciez en même tems le changement dans les termes que vous m'avez projetés. J'ai donné à HÅKANSON le département du commerce et des finances. J'espère, mon cher RUUTH, que vous lui communiquerez toutes les connaissances que vous avez dans ces matières. Vous connaissez vous-même sa capacité, et

je crois avoir fait un bon choix. Je vous prie en même tems d'ordonner pour vous-même l'expédition des brevets de Président de la chambre de révision et de Gouverneur de Drottningholm.

LETTRES
à S. E. Mr. le Comte DE KLINGSPOR.

I.

Gothembourg le 16 Novembre 1788.

Monsieur le Baron DE KLINGSPOR! J'ai reçu dans leur tems vos trois lettres, mais une multiplicité d'affaires m'a empêché jusqu'ici de vous répondre. Vous savez déjà que mon Frère, le Duc d'Ostrogothie, m'a écrit pour m'offrir ses services, et que je lui ai répondu en conséquence avec amitié. Je suis très content que vous conserviez la place que je vous ai donnée chez lui, et vous pouvez être sûr que je vous y maintiendrai. J'ai lu avec bien du plaisir et du regret le beau plan que mon Frère avait fait pour attaquer les postes russes. Je vous avoue que j'aurais souhaité qu'on eût eu la fermeté de l'exécuter. J'ai envoyé à mon Frère les avis que j'ai reçus des intentions de l'ennemi, d'inquiéter nos quartiers d'hiver, et je ne doute pas qu'il ne vous les communique. L'Impéra-

trice ne veut pas, à ce qu'on dit, entendre parler de paix. Elle n'a pas même daigné répondre aux offres de médiations, quoiqu'il y ait plus de deux mois que la France les a présentées, et plus de six semaines que les alliés ont signifié leur déclaration. On prétend qu'elle demandera pour préliminaire la démolition de Sveaborg. La bonne Impératrice se moque de nous; elle en sera pour ses hauteurs. Ramsay n'a pu partir que ce soir. La flotte russe est retournée à Copenhague, et les Norvégiens en Norvège. Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait etc.

2.

Stockholm le 25 Décembre 1788.

J'ai reçu successivement quatre de vos lettres, Monsieur le Baron. Comme deux en étaient sans date, je ne puis les accuser autrement. Je vous prie de continuer avec le même zèle dont je suis très satisfait. Mon Frère Charles est tombé grièvement malade à son retour ici de Gothembourg; il n'a pas pu sortir de sa chambre. Je me suis occupé en attendant, des affaires de la guerre depuis mon retour, et j'ai donné

des ordres très précis au commissariat, dont une lettre officielle de ma part vous fera connaître mes intentions: ainsi, je ne veux pas m'étendre davantage sur cet objet. J'approuve infiniment le plan que vous faites dans votre lettre, et je vous prie d'en dresser un mémoire en forme. Je crois qu'il sera même bon de former en Finlande un petit comité, composé du Comte DE MEYERFELT, du Général PLATEN, de vous et de Mr. DE KLERCKER, pour établir les magasins pour la campagne prochaine. Si les Danois nous laissent en repos, ce que je crois très fermement, je pourrai vous amener un renfort de Dalécarliens, 1500 Allemands et d'autres troupes que je ne nomme pas, les chevaux légers de la garde, les dragons du régiment du corps, et les houssards qui viennent d'être augmentés et qui le seront encore davantage vers le printems. Je fais acheter une grande quantité d'arquebuses pour les chasseurs, et j'approuve très fort les levées d'infanterie légère que vous projetez. Je crois qu'il sera bon de renforcer de grosses pièces le parc de STEDINGK cet hiver. Nous en avons suffisamment pour le moment, et leur transport est difficile en été. Si Sordavalla est

fortifié, elles pourront servir, et pour cette place et pour Kexholm. Le transport de la grosse artillerie est facile par eau, s'il faut assiéger les places de la côte; et si, par le transport dont je parle, on diminue le nombre des grosses pièces de bronze du parc, on peut y suppléer par celles de fer qui se trouvent suffisamment à Svartholmen et à Sveaborg, et dont, à ce que le Comte JEAN SPARRE me dit, plusieurs sont montées pour un siége. Ce fut une grande faute de notre part, de n'avoir pas porté les premiers coups par la Carélie et le Savolax. Il faut donc que vos soins veillent sur tous les arrangemens à prendre pour les magasins, dépôts etc. de ce côté-là, et que vous fassiez armer le plus de paysans possible dans ces cantons. Vous avez les mêmes armes que l'armée a remises à Helsingfors; en les réparant elles pourront fort bien servir pour les nouvelles levées. J'ai écrit au Comte DE MEYERFELT de m'envoyer le Sr. TÖRNE. Je lui dois la justice qu'il nous a donné des preuves de sa fidélité. Je vous prie de ne point ralentir votre zèle et votre activité, et de croire que je vous en tiendrai un compte infini.

3.

Stockholm le 19 Janvier 1789.

J'ai reçu, Monsieur le Baron, votre lettre du 1 janvier, qui m'a fait d'autant plus de plaisir que nous avons été privés de nouvelles depuis huit jours. Vous aurez, j'espère, reçu de mes lettres, et vous aurez vu qu'on s'occupe ici vivement de préparatifs pour la campagne. Je crains que mon Frère ne retourne pas à l'armée. Sa santé a beaucoup souffert par son passage sur mer, et il en a gardé un rhume très violent. J'ai écrit au Comte DE MEYERFELT pour qu'il prépare un comité pour former les magasins, et je vous prie de ne rien négliger, sans attendre le retour de mon Frère. Il me semble qu'on pourrait avoir des comestibles et du fourrage dans le pays, sans débourser, en décomptant ces livraisons sur la contribution ordinaire. Le Comte DE MEYERFELT en a fait publier les déclarations, qui sont très bien conçues, et je suis fort content de sa conduite. Je serais bien aise de vous voir un moment à la fin du mois de février; mais vous n'entreprendrez cependant pas ce voyage, si vous avez des mouvemens à crain-

dre sur la frontière. Le Maréchal DE HAMILTON vient de mourir, ce qui ne déplaît pas à votre belle-sœur. Votre femme, qui soupe ce soir chez moi, se porte bien.

4.

Stockholm le 22 Février 1789.

Vous saurez par le Comte DE MEYERFELT les coups d'autorité que je me suis vu forcé de frapper. L'acte de sureté et d'union, qui a été lu hier à la salle des États, a été signé par les trois Ordres. La Noblesse va délibérer, mais comme trois Ordres font loi, l'acte a passé. Il ne manque à sa forme que la signature de la Noblesse; car quand même elle rejeterait l'acte, il aurait également force de loi par la décision du conclusum de la Diète de 1786. En attendant, les têtes des femmes et des hommes sont très montées ici, et cela ne peut pas être autrement; mais l'union constante des trois autres Ordres fait une force si constante, que rien ne peut y résister. Il faut veiller dans ces momens plus que jamais sur l'esprit de l'armée, et lui faire comprendre que voici le moment de se rac-

commoder avec moi et de réparer ses fautes passées. C'est à votre adresse à bien ménager cela. J'espère que dans quinze jours la Diète sera terminée. L'article de l'argent, si difficile en tout tems, passera plus aisément à cette Diète, que les choses les plus indifférentes. La ville et le peuple sont très tranquilles. Vous remarquerez que l'acte de sureté n'est que le complément de la forme du gouvernement, et par conséquent il ne faut pas un nouveau serment. Adieu, mon cher Baron; portez-vous bien, et soyez persuadé de mon parfait attachement.

5.

Stockholm en Mai 1789.

Je ne vous écris que deux mots, mon cher Klingspor, et cela en courant. J'ai tant d'affaires qu'il m'est impossible de rien détailler. La Diète tire vers sa fin, et nous aurons tous les subsides nécessaires. Je vous en envoie un joli petit échantillon par le Major Wright. Tout cela serait arrivé plutôt si, au lieu de chicaner à chaque pas, le comité eût pu se former. La No-

blesse fait encore du train, mais cela ne conclut rien; les trois autres Ordres sont inébranlables. Je suis infiniment content de vous, et je me ferai un vrai plaisir de vous le témoigner. Ce n'est aussi que pour vous le marquer, que je vous fais celle-ci.

6.

Stockholm le 12 Mai 1789.

La Diète est enfin finie, et de la manière que vous savez déjà. L'acte de sureté et d'union va être publié dimanche, et mis en exécution le lendemain par la cassation du Sénat, la création du tribunal suprême de justice, et l'érection d'un collége à l'instar du grand directoire de Berlin, sous le nom de comité préparatoire des affaires publiques. Ainsi vous voyez bien que tout est dit. Cela n'a été retardé que par les arrangemens nécessaires pour une aussi grande opération. Le second point c'est le Danemarc, et jusqu'à présent je n'attendais que la guerre de sa part. Je m'y étais préparé par une armée de 10,000 hommes dans la province de Bohus, de 9000 en Vermeland, et autant en Scanie; mais heureu-

sement dimanche passé et hier, mon Ambassadeur à Copenhague et Mr. D'ELLIOT m'ont donné des nouvelles si rassurantes que je vais préparer toutes les forces que j'avais disposées de ce côté, pour venir à votre secours. Mais ces préparatifs demandent du tems, et je vous manderai dans peu les projets d'opération de toutes ces troupes. Il y aura 12,000 hommes d'infanterie et de houssards, sans compter les chevaux légers de la garde et du régiment du corps, ce qui formera une petite armée à part, qui agira sans embarrasser vos magasins, mais pour le service de laquelle il faudra les galères que je vous prie, pour cette raison, de tenir prêtes, sans dire à personne de quoi il s'agit. Je suis entièrement de votre avis, de me rendre moi-même en Finlande, pour vous mettre en mouvement; mais je ne veux venir qu'au moment où vous me manderez qu'on peut agir. Je vous prie donc de m'en informer et de garder le plus profond secret sur mes vues. Mes amis ici sont dans de terribles inquiétudes sur ce voyage et craignent toutes sortes d'accidens; mais moi j'y suis résolu, et je veux seulement leur cacher mon dessein. Je viendrai peu ac-

compagné, et suivi seulement de mon premier Ecuyer, de votre frère et de mon capitaine des gardes. Je prendrai le chemin de la poste. J'attends votre réponse, et je me tiendrai prêt à partir le 25. Je sens comme vous l'importance de ma présence en Finlande.

7.

Haga le 18 Mai 1789.

Je ne vous écris que deux mots, mon cher Baron, pour vous dire que j'ai envoyé au Comte DE MEYERFELT l'ordre positif d'attaquer. En attendant, nous préparons ici une seconde armée qui se mettra en mouvement dès que la neutralité des Danois, qui est presque certaine, sera signée. J'ai terminé aujourd'hui ma grande opération. L'acte de sureté a été publié hier, et le Sénat n'existe plus. Ce grand corps, le plus ancien de la monarchie, a été dissous avec la plus grande douceur. Il ne reste que trois de ses membres, le Drotzet, le Grand-Maître de ma Maison, et le Gouverneur-Général de la Poméranie. Plusieurs ont demandé leur démission. Les Comtes DE BECKFRIIS, DE DÜBEN et D'OXEN-

STJERNA, les deux Barons DE SPARRE ont été placés dans les différens départemens qui ont été formés, et reçoivent seulement leur démission de la place de Sénateur. Le Baron DE LILJENCRANTZ a été fait Président du Conseil de commerce, le Baron DE RIDDERSTOLPE du Collége des mines, et le Comte OXENSTJERNA a eu la Grande-maîtrise de la Maison de la Reine. Le tribunal suprême et le comité préparatoire ont été composés moitié de Noblesse et moitié de Tiers-Etat. Le Drotzet préside à l'un et à l'autre. Vous verrez dans les papiers publics les noms de ceux qui composent ces deux chambres. C'est ainsi que cette grande opération a été effectuée. Je vous envoie l'acte de sureté imprimé. Vous y remarquerez que les priviléges de la Noblesse sont confirmés, et que, par conséquent, personne n'a à se plaindre. J'attends à présent avec la plus grande impatience votre courrier, prêt à me mettre à votre tête et à vous témoigner de bouche combien je suis content de votre zèle. N'oubliez pas que STEDINGK doit faire son attaque de concert avec la vôtre.

8.

Abo le 5 Juin 1789.

Après être parti mardi de Stockholm à 3 heures du matin, je viens d'arriver ici aujourd'hui; mais comme j'ai été séparé de mes équipages à Grisslehamn, je suis contraint de m'arrêter un jour, et je ne serai que demain à Borgo. J'espère vous y voir, pour que vous m'informiez de la situation actuelle des affaires, et pour être instruit de ce que vous croirez nécessaire que je sache, avant de rencontrer personne. Sous prétexte d'abréger le chemin, je ne passerai pas par Helsingfors, et cela m'évitera de l'embarras, d'autant plus que je suis si seul, que je n'ai pas même de quoi faire une cuisine froide, mes cuisiniers, mon médecin et tout étant en arrière. Mais l'impatience de vous revoir et de vous témoigner de bouche toute la satisfaction que j'ai de votre zèle et de vos soins pour mon service pendant ces tems difficiles, abrégera ma route. On a envoyé de l'argent à CARPELAN et à STEDINGK.

9.

Kymenegård le 4 Août 1789.

Mrs. D'EHRENSVÄRD et MANNERSKANTS

m'ont tous les deux mandé hier que le vaisseau qui a causé tant de frayeur à Pellinge, était un marchand hollandais destiné pour Lovisa. J'ai écrit aujourd'hui au Comte D'EHRENSVÄRD pour faire stationner un vaisseau à Pellinge; mais comme je crains que cela ne donne à l'ennemi l'idée d'y envoyer aussi des vaisseaux, ce qui affaiblirait notre escadre, j'ai laissé EHRENSVÄRD le maître de juger ce qui est le plus nécessaire. Il y a des bâtimens stationnés de l'autre côté de Sveaborg que l'on pourrait, peut-être, retirer et placer à Pellinge. Étant sur les lieux, vous pourrez mieux juger que moi, et de concert avec le Baron DE RAYALIN, donner en mon nom, les ordres nécessaires.

10.

Kymenegård le 24 Août 1789.

Après avoir gagné la bataille à 7 heures du soir, pris trois gros vaisseaux russes, mis l'escadre d'Aspö en fuite et en désordre, nous l'avons reperdue faute de munitions. Les chaloupes canonnières de l'ennemi ont forcé Svensksund, et la petite

flotte s'est retirée en bon ordre vers Svartholmen. Les bâtimens sont peu endommagés; je prends maintenant les précautions nécessaires pour assurer nos flancs. J'envoie un bataillon de Dalécarliens à Aborfors pour garder les redoutes, et vous donnerez ordre à un bataillon de Vestgöta-Dal d'y marcher au plutôt. Ainsi nous n'avons que la faim à craindre, et c'est à vous à nous en sauver. Envoyez des ordres pour procurer des munitions au Comte d'Ehrensvärd; il se refera bientôt sous Svartholmen. J'ai vu la bataille. On ne peut se battre avec plus d'ordre et mieux manœuvrer que nous l'avons fait. Sans ce malheureux passage qui n'était pas bien comblé, et sur-tout le manque de munitions, nous gagnions la victoire la plus complette. Cependant je ne perds pas courage, et je vous prie de ne pas le perdre.

11.

Kymenegård le 26 Août 1789.

Depuis ma lettre d'hier il est décidé que le Général Platen restera ici pour maintenir

tenir ce poste, et Mr. DE POLLET, pour ne pas fatiguer ses troupes, reste ce soir à Liljendal. J'envoie le Général SIEGROTH à Anjala, et je suis moi-même à Lovisa pour me rendre à bord de la flottille et voir l'état où elle est. Ayez soin que Mr. MANNERSKANTS s'assure de ce qui se trouve dans les dépôts de Sveaborg, et si les gros bâtimens de l'escadre légère peuvent servir cette année. J'en reste toujours à mon projet d'une diversion dans le Savolax. Si vous pouvez en convaincre le Général PLATEN, vous me ferez un grand plaisir et un grand service. Vous connaissez sa manière et qu'il revient le lendemain à notre avis après l'avoir disputé la veille. Quand je serai à Lovisa, je pousserai peut-être jusqu'à Sveaborg, selon les circonstances. Ce sont toujours les subsistances qui font la difficulté pour la marche du côté de Savolax. Votre présence est bien nécessaire. Dieu veuille que votre santé se rétablisse et ne souffre pas trop de la chaleur, de l'inquiétude et de la fatigue.

12.

Lovisa le 27 Août 1789.

J'ai été hier sur trois vaisseaux, savoir deux galères et un turoma, qui ne m'ont pas paru extrêmement endommagés. L'obscurité m'empêcha de continuer la visite, mais ce sera pour aujourd'hui. Je vous prie de m'attendre ce soir à Borgo où je vais coucher. J'écris à Mr. DE POLLET de marcher à Elime et d'y rester. Je souhaite d'avoir au plutôt des nouvelles du débarquement d'ARMFELT. Mr. DE PLATEN reste à Högfors. Je n'ai pas trouvé les officiers de la flotte légère découragés. On assure que le Baron DE FLEETWOOD s'est fait sauter en l'air plutôt que de se rendre.

13.

Lovisa le 3 Septembre 1789.

J'ai reçu, Monsieur le Baron, vos deux lettres, et je n'ai voulu y répondre que lorsque je pourrais vous mander positivement l'état des affaires. Vous saurez donc que lundi le Général PLATEN fut attaqué en cinq endroits différens: à Högfors, aux batteries de l'île de Kymene, à Qvarnby,

et enfin par toutes les galères, à Hejmälax et Kuppis-broby. L'attaque de Högfors commença à 4 heures du matin. La principale fut à Kuppis et Hejmälax, où 4000 hommes firent une descente. Le péril était imminent, et sans la courageuse résistance du Comte SCHWERIN avec le bataillon de Jönköping, tout le corps eût été perdu. Mais renforcé par le régiment de Vestgöta-Dal et par un bataillon des gardes, il soutint l'attaque et repoussa l'ennemi assez pour couvrir la retraite qui s'est faite dans le meilleur ordre possible, après avoir brûlé le pont. Tous les bagages et tous les canons ont été sauvés, et nous n'avons perdu que deux officiers, dont la mort de l'un m'a sensiblement touché; c'est le jeune Baron DE LEJONHJELM tué roide d'un coup de fusil à Suttula auprès de la maison du Général PLATEN. L'autre est un capitaine de Vestgöta-Dal nommé HÅRD. Je souhaite fort votre présence ici pour mettre tout en ordre. Nos chaloupes canonnières seront prêtes samedi, et on travaille à force aux autres réparations. Les troupes ne sont pas découragées et m'ont paru faire très bonne contenance. Je ne lâcherai pas prise et vous savez d'ailleurs par les motifs que

je vous ai allégués, combien il est nécessaire de continuer la campagne aussi longtems et avec autant de vigueur que possible. J'espère que votre santé est bonne.

14.

En Septembre 1789.

J'ai reçu, par le Major SCHENBOM, votre lettre du 19, et je vois avec plaisir l'activité que vous mettez à tout. Je vous recommande le Savolax comme le point le plus important, puisque c'est par-là seulement que nous pouvons être dégagés. Si je pouvais parvenir à tirer 2000 hommes de l'armée, pour en avoir 4000 ensemble dans cet endroit, je pourrais effectuer les descentes que je médite, et je croirais avoir gagné beaucoup. C'est ce qui me fait attendre avec tant d'impatience que les ennemis soient de l'autre côté de la rivière; il faudrait alors quelques vaisseaux de transport pour les chevaux et les équipages des troupes. Alors je tenterais conjointement avec mon Frère, une descente, soit à Narva, Kassnajorka ou Björkö. Voyez s'il n'y aurait pas moyen d'envoyer des troupes en conséquence, pour me faire avoir un ren-

fort. Ces lenteurs me désolent. C'est la première fois pendant la guerre que je vous montre de l'impatience à l'égard de votre détail. J'espère que ce sera la dernière, et je vous prie de croire que j'aurai toujours bien du plaisir à vous dire des choses agréables. Mais dans ce moment où tous les chefs m'envoient leurs jérémiades, il est naturel de s'impatienter et de se plaindre. J'espère que je ne trouverai dans la suite que sujet de contentement, et je vous assure que je saisirai avec plaisir toutes les occasions de vous témoigner que je suis etc.

15.

Hjerpele le 26 Novembre 1789.

La tempête s'étant augmentée, et n'ayant pu m'embarquer, je suis venu malgré moi chercher ici un logement supportable. Bien m'en a pris, et je regarde le retard de mon départ pour la Suède comme très heureux, si les nouvelles que je viens de recevoir du Comte DE HAMILTON sont fondées, comme elles paraissent l'être. En ce cas, il n'est pas douteux que l'ennemi ne veuille troubler nos quartiers et brûler nos

magasins. Je vous envoie les rapports qu'on m'a faits. Comme je suppose que le Comte DE HAMILTON vous aura écrit, il vous aura, sans doute, communiqué ses idées. Le projet d'opérations réunies des Généraux POLLET et HAMILTON me paraît très favorable, dès qu'on pourra passer le fleuve, et je crois même que si l'intention de l'ennemi est de nous inquiéter, il faudra le prévenir. Il faudrait ensuite retourner immédiatement à vos quartiers, après avoir ruiné les leurs, car de rester en pays ennemi me paraît inutile et impossible.

16.

Hjerpele le 27 Novembre 1789.

Je pars dans ce moment, ayant reçu votre lettre. J'espère que votre santé se remettra, et que je serai à Stockholm lundi. La poste qui arrive, m'apporte une lettre de Varsovie d'où on m'écrit que le Prince POTEMKIN a demandé deux millions pour le siége de Bender, et qu'on lui a envoyé pour réponse cinq cent mille roubles. Vous voyez que c'est l'usage du Nord de n'envoyer que le quart de ce qu'on demande.

C'est une petite consolation pour d'autres à qui cela arrive. Les 15 régimens demandés par l'Impératrice pour la Finlande, se sont réduits à 2. Le Grand-Seigneur se rendra à l'armée au printems.

17.

Eckerö le 30 Novembre 1789.

Enfin je suis arrivé ici hier au soir, après avoir passé toute une nuit sur un rocher, et essuyé une tempête affreuse, j'ai débarqué à 6 heures du soir à Bomarssund. J'ai reçu, chemin faisant, un courrier qui m'a apporté la lettre ci-jointe, par laquelle vous verrez ce qu'on a envoyé à Vasa. Vous me manderez si cela est suffisant, ou s'il faut encore quelque chose de plus. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que la saison ne permet guères d'envois. La tempête et les vents contraires me retiennent ici, et je profite du courrier qui vous porte de l'argent, pour vous faire tenir celle-ci. Mon Frère est arrivé mercredi à Stockholm; le comité pour les affaires de Carlskrona est mis en activité. Je me porte bien, et j'espère que votre santé est bonne.

18.

Stockholm le 24 Décembre 1789.

Si je n'avais vu par votre dernière lettre vos inquiétudes, je me serais dispensé de vous écrire aujourd'hui qui est la veille de noël, mais je ne veux pas laisser partir un courrier sans que vous voyiez de mon griffonnage. Il est juste de rassurer quelqu'un qui me sert avec tant de zèle, mais il est très injuste à vous, d'avoir de pareilles inquiétudes, après tout ce que je vous ai dit avant mon départ de Borgo. Vous ne devez pas croire que je sois assez facile à me laisser prévenir, et je n'ai pas montré un esprit assez versatile pour exciter vos inquiétudes, ou les justifier. Ainsi vous devez les bannir entièrement de votre imagination et continuer à travailler avec l'activité que vous avez mise à accélérer les affaires de l'armée, devant être sûr que je vous en tiendrai le même compte que pour le passé. Adieu. Je m'en vais à la foire, qui n'est pas celle de St. Laurent ou de St. Germain, mais qui est superbe quand on songe à celle de Borgo.

P. S. Je ne vous écris rien des affaires, le réservant pour une autre occasion,

La seule chose que j'ajouterai, c'est que je crois très nécessaire d'accélérer tout, de manière que nos opérations puissent commencer à la fin de mars. Cela est si politiquement nécessaire, que bien des succès en dépendent. ARMFELT vous écrira plus au long sur ce sujet. La Flandre est entièrement perdue pour l'Empereur; nous attendons à tout moment la nouvelle de la reddition de Bruxelles. Il ne lui reste que Luxembourg et le château d'Anvers. On disait qu'il y avait une trève entre les rebelles et le Comte DE TRAUTMANSDORFF; mais les Etats de Flandres et de Brabant l'ont annullée.

19.

Stockholm le 12 Janvier 1790.

Le lieutenant MÖLLERSVÄRD qui vous portera celle-ci, ne devancera que de quelques jours le Lieutenant-Colonel JÄGERHORN qui vous apportera des dépêches et de l'argent. Je ne vous écris que quelques mots pour vous donner signe de vie et vous remercier de vos lettres. Je me borne à vous parler de Sveaborg, où on dit qu'il y a des maladies et de la mésintelligence

entre C . . . et M . . . Cela serait très fâcheux, et nuirait d'autant plus à mon service que ces deux officiers principaux me sont également attachés et très honnêtes, et que la bonne intelligence entre mes fidèles serviteurs m'est très précieuse. Ce sera surement quelque vétille qui les aura brouillés, mais ce sont les riens qui causent souvent les querelles les plus désagréables. Vous en saurez plus que moi. En cas que cela soit vrai, voyez si votre tems vous permettra d'aller à Sveaborg pour les raccommoder. Cela serait essentiel pour accélérer les ouvrages. Le Sultan est un admirable homme qui ne veut pas faire la paix et qui ira lui-même à la tête de son armée au printems. Adieu. Je vous souhaite mille prospérités durant cette nouvelle année, et que vous vous conserviez long-tems pour le bien de mon service.

20.

Stockholm ce 21 Janvier 1790.

Mr. de Jägerhorn vous apporte, mon cher Baron, une somme considérable en argent, ainsi qu'une ample instruction de

ma part. J'avais préparé pour vous une longue lettre qui était presque achevée, lorsque je reçus la vôtre du 12 de ce mois. Je vois avec peine tous les obstacles que vous me détaillez; mais il faut croire qu'à l'heure qu'il est, vous aurez eu de la neige, et que cela hâtera les transports pour les magasins. Je reste toujours ferme au plan que j'ai formé moi-même, par des raisons insurmontables qui me forcent à tout tenter, à tout risquer pour hâter l'ouverture de la campagne: il y en a des plus fortes encore que je n'ose confier à la plume. Vos embarras sont grands, sans doute; mais il y a des circonstances où il faut passer par dessus les considérations ordinaires. Telles sont celles où je me trouve. On vous a envoyé de l'argent abondamment, et il faut profiter du moment pour l'employer aux préparatifs nécessaires. Je suis décidé à partir d'ici, à la fin de février au plus tard, et à attaquer, quelles que soient mes forces, sans écouter aucune représentation. Tel est mon parti définitif; je vous le mande en me servant d'un style impératif qui m'est peu naturel, mais qui doit vous prouver ma décision. Mr. Jägerhorn vous détaillera ces plans que vous connaissez déjà

à peu près. Après vous avoir parlé ainsi sur un ton plus sérieux que de coutume, je vais en reprendre un qui m'est plus naturel, et vous remercier de vos lettres. Vous ne devez pas vous inquiéter sur les troupes de la flottille. On pourvoit d'ici à compléter ce qui y manque, et j'ai enfin trouvé pour la commander un homme qui vient d'aussi loin, mais qui, à tous égards, vaut mieux que le soi-disant Prince de Nassau. Les affaires de la grande flotte avancent, et elle sera prête dans les derniers jours d'avril. En relisant votre lettre, j'ai cru m'appercevoir que vous croyez aux approches de la paix. Je vous dirai que nous en sommes plus éloignés que nous ne l'étions le 25 août 1788, et que la révolte de la Flandre et l'orage qui va éclater sur l'Empereur, nous en éloignent plus que jamais. Adieu, mon cher Baron; ne vous laissez pas décourager, et souvenez-vous qu'après la journée d'Uttis, si je n'avais écouté la malheureuse prudence du Général **, j'aurais marché sur Davidstad, et j'aurais fait une belle campagne.

21.

Stockholm le 12 Février 1790.

Je vous écris quelques mots pour vous dire que nous travaillons à force à mettre tout en ordre, que je suis fermement résolu de suivre le plan fixé à Borgo, et que, malgré les intempéries de la saison, j'espère que vous hâterez autant que possible de votre côté les arrangemens, afin que nous puissions au plutôt frapper les coups convenus. Cela devient d'autant plus instant que les divers événemens de la guerre qui semble sur le point d'éclater entre le Roi de Prusse et l'Empereur, seront incalculables. J'attends avec impatience l'arrivée de Jägerhorn et vos réponses à mes lettres. Les affaires de Carlskrona avancent à grands pas. Je suis entièrement d'accord avec mon Frère, et nous avons exclus du commandement de la flotte les chefs accusés par Liljehorn. Le Duc est décidé à entrer dans le golfe de Finlande, et Nordenskjöld, qui est ici, a tout arrangé avec moi. L'Impératrice met tous ses efforts à sa petite flotte, au point de ne pas faire radouber la grande: je n'entends pas trop cette politique. Au reste, elle est toujours

extrêmement aigrie, et a répondu à une note officielle du Roi de Prusse pour la paix, d'une manière si incroyable que cette note m'a plus servi que dix ambassadeurs. Votre femme et votre fils se portent bien. Croyez-moi toujours votre très affectionné.

22.

Stockholm le 2 Mars 1790.

Le Baron Otto Wrede vous dira, mon cher Baron, que je persiste dans tous mes desseins, et je me remets à lui d'un plus long détail. Par une suite de cette persévérance, je ne veux pas que les Nylandois soient détournés de leur expédition et de leur réunion avec le corps de Carpelan. J'espère que vous avez déjà songé à faire mettre celui-ci en mouvement, pour qu'il arrive à tems où il doit, commencer. Il sera, sans doute, nécessaire au moment de l'attaque du Savolax, que le reste de l'armée, et sur-tout l'aile gauche, agisse. Vous y aurez, sans doute, déjà pensé. Je vous prie de me faire avoir deux chevaux pour traîner ma cuisine et mon traîneau qui me servira de tente et de lit. Je veux avoir

si peu de train que possible, pour épargner le fourrage des chevaux de l'artillerie. J'espère vous rencontrer en chemin à Tavastehus ou quelque part, et prendre langue avant que j'arrive. Je ne sais si j'aurai le tems d'écrire au Comte DE HAMILTON, mais je vous prie de lui faire bien mes complimens, et de lui dire que je suis extrêmement content de lui. C'est un preux chevalier, et de la vieille roche. Adieu. Soyez très tranquille sur ma manière d'être avec vous, car je suis bien content de vos soins.

23.

Stockholm le 20 Mars 1790.

STOCKENSTRÖM aux gardes m'a apporté votre lettre du 28, et je profite d'un envoi d'argent à la flottille pour vous écrire. Nous avons des nouvelles de Petersbourg, qui marquent que le Prince de Nassau va ouvrir la campagne d'aussi bonne heure que possible, qu'il veut commencer par une entreprise sur Sveaborg, et qu'après cela, il a promis à l'Impératrice d'aller visiter Stockholm. Je ne fais pas grande at-

tention à ses rodomontades; mais comme la saison est tout-à-fait extraordinaire, et que, de mémoire d'homme, on n'en a pas vu de si précoce, je crains que ma flottille ne soit pas aussitôt prête que celle de Russie; c'est pourquoi je vous prie de presser les ouvrages de Sveaborg, pour qu'on puisse au moins occuper les *Skärs* *) autour de la place, et empêcher les débarquemens sur la côte de notre aile droite. Notre grande flotte sera prête à sortir à la fin d'avril. La mort de l'Empereur va augmenter la confusion qui régne dans les cabinets et dans la politique. Ce Prince est mort le 20 février à 6 heures du matin. Le Roi de Hongrie et de Bohème, son successeur, n'était pas encore arrivé le 21 à Vienne. Le traité entre la Prusse et la Pologne sera probablement signé à l'heure qu'il est. Tout est ici dans le même état. ARMFELT est allé en Vermeland pour huit jours. Adieu, mon cher Baron. J'attends vos dernières nouvelles pour me mettre en route.

24.

*) Petit archipel composé d'îlots et de rochers dont les abords de la Finlande et d'une grande partie des côtes de la Suède sont parsemés. *N. de l'Ed.*

24.

Sur l'Amadis à l'ancre à une demi-lieue d'Åbo, le 30 Mars, à 11 heures et demie du soir.

Après une navigation aussi extraordinaire que rare dans ces climats, j'arrive dans ce moment à trois quarts de lieues du château d'Åbo sur mon yacht Amadis, étant parti de Stockholm le dimanche 28 à 3 heures du matin. Je m'étais embarqué le vendredi au soir, mais la tempête qu'il fit samedi, me retint jusqu'au dimanche matin. Je pars demain de très bonne heure pour Helsingfors où je vous prie de vous rendre pour concerter avec moi ma marche. Je fais ce détour, tant pour dépayser tout le monde, que pour voir l'état où se trouve l'armement que je souhaite de presser avec toute l'activité possible. En attendant, je vous prie de faire préparer mon appartement à Borgo. J'arrive toujours très décidé à suivre mon plan, et vous le presserez de tout votre pouvoir. J'ai envoyé une forte somme pour donner la dernière main aux marches des différentes colonnes. J'espère qu'elle est déjà arrivée, mais je me réserve de vous entretenir sur cet ob-

jet demain à Helsingfors. Je mande au Comte DE MEYERFELT la nouvelle de la signature du traité conclu entre le Roi de Prusse et la Porte. Vous voyez qu'il faut maintenant se dépêcher plus que jamais. Adieu, mon cher Baron. Je brûle d'impatience de vous revoir et de vous témoigner de bouche tout mon contentement.

25.

St. Michel le 13 Avril 1790.

Vous aurez reçu, sans doute, mon cher Baron, mes deux lettres dont un bas-officier de la flotte était chargé pour vous, et qu'il devait vous remettre en passant par Borgo. WREDE part demain pour faire avancer toutes les troupes qui peuvent marcher pour s'emparer le plutôt possible de Pungasalmi, où les ennemis, à ce qu'on dit, ont transporté 20 chaloupes canonnières de Kexholm. Demain nous commençons nos opérations. Vers dimanche ou lundi j'espère me rendre à Borgo, et delà sur-le-champ, à Helsingfors. Il me faut deux choses dont je vous prie de vous occuper. L'une est un bâtiment supportable pour moi.

En attendant que mon yacht ou Amphion (tous deux à Åbo) puissent m'arriver, je me logerai où je pourrai, plutôt que de retarder l'entreprise; mais j'aimerais à être le moins froidement que possible, et surtout ne point être sur une galère, qui est le bâtiment le plus détestable que je connaisse. L'autre est l'article de la mangeaille. Vous voudrez bien, mon cher Baron, arranger cela avec mon maître d'hôtel, le vieux GRIEL, pour que je puisse trouver tout prêt à mon arrivée à Helsingfors, et que rien ne retienne mon embarquement. Vous voudrez bien avec KLERCKER disposer tout pour que rien ne retarde la promte sortie de l'escadre légère qui sera encore vers ce tems renforcée par les 12 chaloupes canonnières qui doivent être sorties de Stockholm ces jours-ci. STEDINGK est occupé de la prise de Pumala où les ennemis se sont renforcés, et moi de celle de Kernakoski. Je regarde cette entreprise absolument cohérante avec l'autre. Cependant j'attends un éclaircissement ultérieur qui décidera définitivement. Adieu, mon cher Baron. Portez-vous bien.

26.

Sur l'Amphion à Pellinge
le 11 Mai 1790.

Je suis arrivé ici hier au soir. Nous avons eu une tempête affreuse, et qui pis est, des vents contraires. Les gros vaisseaux de la flottille sont en arrière, cependant nous sommes également résolus d'aller en avant aussitôt que nous pourrons. Le Général PLATEN craint que les ennemis ne veuillent entrer par Keltis; ils ont quitté Hervikoski. J'attends avec impatience des nouvelles de mon Frère. J'ai une lettre du pauvre MORIAN *) qui me fend le cœur. Si ces messieurs les prisonniers de Fredrikshof savaient combien la nécessité de punir me rend malheureux; ils seraient bien vengés. Tout ce que je sais, c'est qu'en les punissant, ce n'est pas moi que je venge, mais l'État. LEJONANKER a ordre d'aller jusqu'a Svartholmen, et je lui ferai marquer selon les occurences, de débarquer les recrues, ou de me joindre. Adieu, Monsieur le Baron. J'espère vous voir en bonne santé.

*) La réponse à cette lettre se trouve vers la fin de ce recueil.

27.

Furuholmen le 12 Mai 1790.

Le petit Wright qui avait été envoyé de Walkiala à Armfelt, est enfin revenu. Il m'a dit que les bateaux canonniers n'étaient pas encore achevés. Toute la conservation du Savolax dépend de ces bateaux. Au nom de Dieu, envoyez un officier pour accélérer l'arrivée de tout ce qui est nécessaire à cet objet. Le lac de Saïmen commence à s'ouvrir, et si les bateaux ne sont pas prêts, le Prince de Nassau est maître de tous les bords. Je mets cela sur votre conscience. Notre escadre va être réunie dans quelques heures d'ici, et nous avancerons demain sur l'ennemi. Il faut espérer que le vent qui était bon aujourd'hui, restera de même demain, et qu'il aura amené la grande flotte. Le Comte Wachtmeister se porte mieux. N'oubliez pas le Savolax.

28.

Le 17 Mai.

Je vous conjure de presser l'envoi des vivres. Nous n'en avons que pour huit jours, et n'osons pas poursuivre notre victoire, si

nous en manquons aussi bien que de munitions. Vous avez reçu tant d'argent pendant cet hiver, que les magasins doivent être fournis, et comme il ne s'agit ici ni de corvée ni de chariage, mais que, par ma victoire, la mer est libre, je n'entends pas recevoir d'excuses, et ce sera vous qui répondrez des suites si je ne suis pas secondé.

29.

Sur l'Amphion à la voile, à la hauteur de Kutsalö le 24 Mai 1790.

Le Général PLATEN demande du canon, des obus et du renfort pour la brigade d'ARMFELT. Je vous prie d'avoir soin de tout cela. Depuis que le Général PAULI a battu les ennemis à Nappa, il me paraît qu'on doit les forcer à repasser la rivière, et puis les suivre. Je marche sur Wiborg, et j'ai levé l'ancre à 4 heures ce matin. Si vous avez des nouvelles d'ARMFELT, mandez-les moi. Je n'en ai pas depuis le 13. Adieu.

30.

Pitkepass le 28 Mai 1790.

Je vous suis bien obligé de vos deux lettres, mon cher Baron, et très content des

arrangemens que vous avez pris pour me seconder et me faire avoir des vivres, des munitions et des troupes. J'écris au Comte DE MEYERFELT pour qu'il m'envoie des galères avec de la bonne infanterie. Nous avons fait du dégât sur les côtes, en brûlant et emportant des magasins. Mon Frère était hier entre Hogland et ici, ainsi tout va bien. Pour la bourse, il faut faire comme l'ennemi: tirer le diable par la queue, et faire du papier. Les 19 canons que nous avons fait crever étaient de 36 livres, et on les menait de Wiborg à Fredrikshamn. Le Général PLATEN demande de l'artillerie, et PAULI des mortiers pour dénicher les Russes d'une hauteur à Wärälä. Adieu.

31.

Björkösund le 7 Juin 1790.

Voici un paquet de lettres que je vous prie de faire expédier au plus vîte pour les Généraux. Voilà donc les ennemis qui ont quitté Pyttis. Je vous conjure de hâter la marche du centre. Vous verrez par la relation ce que nous avons fait. L'union la plus parfaite régne entre mon Frère et

moi. Il faudrait nous représenter comme Castor et Pollux, menant les Argonautes chercher la toison d'or chez la Reine de la Tauride. Vous feriez bien d'arranger des stations dans les *Skärs* pour les courriers; je crois qu'ils ne sont pas trop sûrs. D'ailleurs il faut, si le Comte MEYERFELT avance, bloquer Fredrikshamn par mer, ce qui ne sera pas difficile, vu que les Russes n'ont plus de canons pour le reste de leurs chaloupes. La grosse artillerie pourrait rester en réserve, jusqu'à ce qu'elle puisse être employée. C'est dans ce moment, mon cher Baron, qu'il faut redoubler d'activité. C'est véritablement le moment de crise. Adieu,

52.

Björkösund le 9 Juin 1790.

Tout est ici dans le même état. Mes houssards et dragons ont fait un bon coup, comme vous le verrez par la relation ci-jointe que vous ferez copier pour l'envoyer au Comte MEYERFELT et aux autres divisions, et puis au Drotzet. La grande flotte russe et la mienne se regardent; il n'y aura pas de combat, à ce que je crois, aucune des deux ne voulant commencer,

et toutes deux ont raison. En attendant, Wiborg est bloqué, et nous avons des postes à 5 lieues de Petersbourg. J'ai su aujourd'hui par un officier russe que Saivitaipal est pris par nous et qu'Armfelt y a été blessé. Dieu veuille que cette blessure ne soit pas dangereuse, et qu'elle ne dérange pas sa brigade. Je me porte très bien et mon Frère aussi. Je vois son pavillon, mais je ne l'ai pas encore vu lui-même. Si Armfelt est hors de combat, j'envoie ordre à Fabian Wrede de prendre le commandement. Puisque Pyttis est abandonné, il est à supposer que Högfors doit l'être aussi. En ce cas il faudrait masquer Fredrikshamn par le corps de Platen et de Mejerfelt, faire avancer celui de Pauli sur Davidstad pour forcer les ennemis à se retirer, et se réunir ensuite avec la brigade d'Armfelt, forcer Wilmanstrand ou le masquer aussi et marcher droit sur Wiborg. Ce seront sans doute les fourrages qui nous causeront le plus de difficulté; mais dans ce moment il faut prendre où l'on trouve et tendre toutes les cordes, car: *aut nunc, aut numquam;* et ce qui doit se faire, doit se faire vite. Je vous recommande le tout et suis etc.

33.

Rade intérieure de Wiborg
le 17 Juin 1790.

Nous avons été retenus d'attaquer Wiborg par trois jours de tempête, et nous attendons le bon vent pour tenter l'entreprise. Les ennemis tirent toutes leurs troupes vers Wiborg. Je souhaite de savoir où est la brigade d'Armfelt. J'ai promis de l'argent au paysan qui vous porte cette lettre. Vous le lui donnerez et la même somme pour qu'il me rapporte votre réponse fidellement. J'ai reçu votre dernière lettre qui me rassure sur l'état de votre santé. Dieu vous conserve.

34.

Svensksund le 12 Juillet 1790.

Jai reçu, Monsieur le Baron, votre lettre du 11 juillet par le Comte Stenbock. Nous ne pouvons guères détacher des bâtimens d'ici pour le transport des prisonniers. J'approuve ce que vous proposez pour les matelots; je n'y puis consentir pour les officiers, parceque on les forcerait à servir contre leur paroles. On a fait de même

avec des prisonniers que STEDINGK a relâchés l'année dernière. J'ai donné cependant de pareilles permissions à beaucoup de Livoniens, et j'ai renvoyé le capitaine MÜLLER au Comte D'OSTERMAN, sur sa parole. Tous les officiers qu'on m'a présentés au nombre de cent seize, ont reçu leurs épées; il n'y a que ceux dont les bâtimens ont coulé, qui n'ont pu les avoir, car elles ont été perdues avec les bâtimens. Nous avons retrouvé un vaisseau avec des chevaux de dragons qu'on était prêt à débarquer hier. J'ai reçu des lettres de FABIAN WREDE, et j'attends à tout moment des nouvelles de CARPELAN. Si vous choisissiez des officiers parmi les prisonniers, qui fussent de personnes sûres, ils se chargeraient de la conduite des prisonniers, et en répondraient. Il y a un Lieutenant-colonel des chasseurs qui est le premier et un galant homme, qui pourrait vous donner ses renseignemens. Il faudra que le Comte DE MEYERFELT avance vers Saxalla pour aider la manoeuvre de PAULI sur laquelle la campagne roule.

35.

Haga le 25 Décembre 1790.

Je viens dans ce moment, mon cher Baron, de recevoir votre lettre du 10 décembre. Je consens avec beaucoup de plaisir à ce que vous veniez me voir ici une couple de mois. Vos travaux pendant ces années de tribulations méritent bien un moment de repos. Vous laisserez le commandement du Grand-Duché pendant votre absence, au Colonel MANNERSKANTS. Il n'y a certainement rien à craindre des voisins; mais il pourrait arriver que les arrangemens pour les frontières fussent terminés, et alors il est nécessaire d'avoir quelqu'un qui puisse donner l'ordre d'occuper les endroits cédés, et MANNERSKANTS qui est l'ancien dans ce moment fera cela très bien. Vous n'avez pas besoin d'un ordre plus détaillé, et ma signature suffit.

LETTRES
à Mr. le Baron D'ARMFELT.

1.

Lahal le 10 Octobre 1784.

Je suis parti de Gothembourg ce matin; j'ai été voir Marstrand et Bohus. Je dîne demain chez le Comte ULRIK SCHEFFER à Ek, et je serai lundi à Gripsholm. Je suis enchanté de Gothembourg, et je crois qu'on y est content de moi: je me croyais encore en pays étranger; comédie, bal masqué, concert, assemblée et beaucoup de monde; tout cela rendait ma vie aussi active qu'à Paris. Adieu, mon ami: j'espère vous embrasser bientôt.

2.

Hervakloster le 3 Juin 1785.

L'Enéide de Virgile, le tome de Molière qui contient les fêtes de Versailles; l'ouvrage du Père Ménétrier sur les joûtes et carrousels; la Jérusalem délivrée, l'Arioste

et l'Esprit des femmes célèbres; voilà, mon cher ami, les livres que je vous prie de m'apporter en Finlande. Ils se trouvent tous à Stockholm dans ma bibliothèque particulière. Demandez aussi à MONVEL le manuscrit que je lui remis en 1782, qui contenait le programme du carrousel qui devait se donner la même année à Drottningholm. Vous me ferez grand plaisir. Vous voyez bien qu'il s'agit de projets de tournois qui auront lieu cet automne après mon retour. Je me porte très bien. Je pars d'ici lundi, je serai mercredi à Carlskrona où je m'embarquerai sur-le-champ pour la Finlande. Ensuite je dépendrai des vents. Je n'ai pas le tems d'en dire davantage: il faut aller à la manœuvre. Adieu.

3.

À bord d'Amadis le 22 Juin 1787.

Je vous écris, mon cher ami, en pleine mer, espérant vous voir demain au soir. Après une navigation bien tranquille, mais bien longue, j'espère arriver ce soir à Åbo.

Je me porte bien, et mon Fils aussi. Nous sommes partis le vendredi de Stock-

holm. Nous avons toujours eu, ou vent contraire, ou calme, ce qui m'a fait perdre huit jours. Je ne veux pas que mon Fils loge à Tavastehus, mais je voudrais le loger dans la maison de bois où nous dînons. Voyez si cela est possible. Mais comme j'arriverai un jour avant lui, j'aurai le tems de tout arranger. Je n'ajoute rien, sinon que le plaisir de vous revoir me donne une grande impatience d'arriver au camp de Parola. Je suis encore en mer devant Runsala, avec un vent contraire. Jamais voyage sur mer n'a été plus contrariant. C'est à peu près dans ce moment que, l'année passée, la trompette sonna pour la séparation de la Diète. Adieu. Je vous embrasse de tout mon cœur.

4.

Haga le 22 Février 1788.

Je viendrai, mon cher ami, après la séance de l'académie suédoise, partager vos inquiétudes, ou, comme je l'espère, votre joie, si Madame D'ARMFELT vous donne un fils. Vous savez que tout ce qui vous arrive, je le regarde comme m'arrivant. La nou-

velle que vous me dites que la poste a apportée, excite ma plus vive curiosité.

5.

Haga le 13 Février 1788.

Grand merci, mon cher ami, de vos nouvelles. MOLTZER ne me mande rien que de relatif aux arrangemens à Quedlinbourg: peut-être m'en dira-t-il davantage à son arrivée à l'abbaye. Je vous suis bien obligé d'avoir ordonnée la répétition où je me rendrai. Ma pièce est presque finie. Celle de ce soir m'a paru charmante. En changeant quatre scènes du dernier acte, où il y avait des longueurs, elle sera la meilleure qu'on ait donnée ici: il y a de la bonne morale et de l'esprit. Bon soir.

6.

Haga le 20 Mai 1788.

J'ai appris, mon bon ami, par Madame D'ARMFELT, que vous avez passé le Haff heureusement, et je ne veux pas laisser passer un jour de poste sans vous écrire. J'ai reçu une lettre d'A . . . qui ne me

plaît

plaît pas. Il paraît qu'il ne m'a compris, ni dans ce que je lui ai dit de bouche, ni dans ce que je lui ai écrit le 4, et ce que je croyais fort avancé, ne l'est pas. Je n'ai point reçu de lettre ni de réponse du Comte P . . . à la lettre que je lui ai écrite, cela me paraît bien étrange. Comment lui qui est toujours si inquiet, s'avise-t-il d'être tranquille précisément au moment où son inquiétude me servirait? Vous pouvez mieux en juger, vous qui êtes sur les lieux.

Pour parler de choses moins sérieuses, on a exécuté une grande partie de vos projets pour le théâtre. On jouera demain la nouvelle pièce, et lundi on donnera Électre. Deux acteurs français sont arrivés. Ils débuteront demain. Si vous rencontrez M... n'oubliez pas de lui bien faire sa leçon. Voilà une lettre qui ressemble à nos conversations, presque toujours à bâton rompu: mais en écrivant à ses amis tout ce qui passe par la tête, c'est le moyen de se faire illusion sur leur absence. Adieu, mon bon ami.



7.

Stockholm ce 27 Mai 1788.

Je vous ai écrit, mon bon ami, trois ou quatre lettres, et je n'en ai point encore reçu de vous. Cependant je ne veux pas laisser partir le courrier qui porte des ordres au Comte DE POSSE, sans vous dire deux mots. Tout est ici dans la plus grande activité, et les esprits sont très échauffés, tous brûlans de se signaler à l'envi l'un de l'autre. Enfin, c'est comme en 1772. Le Comte RASUMOFFSKY n'a pas paru aujourd'hui au cercle. J'ai donné ordre au Comte DE POSSE, de confier à votre oncle un corps avancé. Encouragez et soutenez son esprit vacillant, tâchez d'inspirer la valeur à tous les esprits. Nous viendrons bientôt à votre secours. Nous partirons le 15 juin. Mon Frère est parti hier. Tous les clabaudeurs se taisent: il y a des êtres pusillanimes, mais voilà tout. Le Sénat a montré la plus grande ferveur, et les soldats recapitulent pour aller à la guerre. Animez les uns, modérez les autres, et tâchez de vous calmer vous-même. Si vous me voyiez dans ces momens, vous seriez étonné de la tranquillité qui régne dans

toutes mes actions. Cependant, les femmes en pleurs frondent, mais on ne les écoute pas. Enfin, tout est en mouvement, et les galères sortiront au premier jour.

8.

Haga le 4 Juin 1788.

Si vous ne m'avez pas donné de vos nouvelles depuis long-tems, mon bon ami, j'en ai reçu d'autant plus par différentes occasions, depuis mon retour de Carlskrona. J'ai fait écrire à A... une lettre qui doit le rassurer sur toutes les inquiétudes qu'il a, qu'on voudrait lui nuire auprès de moi: pour ce qui est de la peur, c'est une autre chose; il n'y a qu'une plus grande peur qui puisse en guérir. Les troupes levées iront sur la flotte, j'en donne l'ordre au Comte DE POSSE. Ma flotte à Carlskrona sort aujourd'hui, et nous partons le 20 ou le 21. La bourse de Stockholm est parfaite, et les marchands qui sont au comité des approvisionnemens font merveille. On envoie de l'argent au Comte DE POSSE, et KLERCKER sera employé dans les reconnaissemens. J'écris à HASTFER et à votre oncle. Modérez votre feu, mon bon ami;

je crains si fort qu'il ne vous emporte; c'est votre ami qui vous parle. Evitez, surtout, qu'on tire le premier coup de fusil de notre côté. Les Danois resteront tranquilles s'ils peuvent seulement dire que c'est la Russie qui a commencé l'attaque.

Si les deux flottes se rencontrent, c'est par elles, peut-être, que la guerre commencera. L'Impératrice a fait dire au Roi de Danemarck: Le Roi de Suède a tiré l'épée par son armement à Carlskrona, il faut qu'il jette le fourreau. Ce sont les mêmes mots que Sixte V employa au sujet du Duc de Guise le Balafré: *Lorsqu'un sujet tire l'épée contre son maître, il faut qu'il jette le fourreau.* Je ne croyais pas être sujet de l'Impératrice, et je le montrerai.

9.

Haga le 4 Juin 1788.

J'ai bien reconnu votre ardeur, mon bon ami; l'envie que vous avez de vous distinguer et votre zèle, en tout ce que vous m'avez écrit. Prenez seulement garde qu'on ne puisse nous attribuer l'agression. Si la moindre hostilité est commise par les Rus-

ses dans la Finlande suédoise, alors ils deviennent les agresseurs, et le conseil de Danemarck ne se croira pas obligé à tenir son traité. Tout va bien ici. Le Sénat reste toujours ferme. Le Drotzet est revenu; tout le monde s'empresse d'accélérer les armemens. Le Comte RASUMOFFSKY fait ses paquets. J'ai installé aujourd'hui le comité composé des Chevaliers et des Commandeurs de mes Ordres, pour la direction des hôpitaux publics. J'ai envoyé des instructions à ANKARSVÄRD et j'ai écrit au Général POSSE de renvoyer de Sveaborg toutes les femmes. Adieu, mon bon ami. Aux autres je dirais: courage, ardeur, et tout ira bien; à vous je dirai: de la modération, de la patience, et retenez votre fougue. Vous voyez bien que cela n'est pas pour vous blâmer. Votre femme se porte bien, et conserve la fermeté de son caractère dans toutes les occasions. Je ne sais quelle folie nos belles dames ont de s'imaginer qu'on ouvre leurs lettres. On n'y a jamais pensé, et je ne sais à quoi cela serait bon. Ma Sœur*) s'obstine à ne partir de Quedlinbourg que le 10, ce qui

*) S. A. R. M:e la Princesse SOPHIE ALBERTINE, Abbesse de Quedlinbourg.

me prive du plaisir de la voir avant mon départ. La lettre que vous m'envoyez est surement de votre père. Votre mère ne dément pas les sentimens que je vous connais et qu'elle vous a inspirés.

On répète Helmfelt, et on a donné pour la seizième fois Siri Brahe. Il y avait beaucoup de monde. Adieu. Je vous embrasse de tout mon cœur.

10.

Haga le 10 Juin 1788.

J'ai reçu, mon bon ami, deux de vos lettres qui m'intéressent sur tout, parceque j'y vois que vous vous portez bien. Par la poste de vendredi j'ai reçu une lettre de ma Sœur, toujours de Quedlinbourg; c'est la première fois qu'elle me témoigne de l'inquiétude sur ce qui se passe. Les bruits de guerre répandus en Allemagne, commencent enfin à arriver jusqu'à elle. Mais ce qui ne me plait pas, c'est que je vois par sa lettre, que si ces bruits se confirmaient, elle projeterait de rester à Quedlinbourg, ce qui pourrait me priver de la consolation de la voir avant mon départ. J'attends la décision de nos grandes affai-

res. Vous ne sauriez croire toutes les idées que les politiques du coin se forgent ici. Les uns croient à la réalité de ce qui se passe; d'autres croient que ce n'est qu'une démonstration pour obliger la Russie à accepter la médiation de la Suède, dans sa guerre avec la Porte; mais d'autres plus profonds disent, que je ne fais assembler l'armée en Finlande, que pour tenir une Diète à Åbo où je forcerai les Etats à me donner la souveraineté. Voyez comme ils sont pénétrans. Enfin nous serons prêts au plutôt. La Reine va s'établir à Ulriksdal, ma Belle-sœur à Carlberg. Beaucoup de dames, dont les maris vont à l'armée, resteront à Stockholm. Tous les régimens sont en marche pour se rendre ici à la fin de la semaine, et camperont au parc. La flotte était prête à sortir jeudi, mais le vent était contraire: on la croit sortie dans ce moment. Des nouvelles de bateliers portaient qu'on avait vu la flotte russe le 22 mai à Hangö-udd. Cela s'accorderait avec le rapport des sentinelles de Gustafssvärd; mais je crois que ce sont des visions. Madame DE R... est furieuse par rapport à son fils, qui devait aller en Finlande. Elle a fait un pélerinage à Oxdjupet pour le

voir, elle en a rapporté la fièvre. Je reçois dans ce moment le rapport de votre oncle dont je suis fort content; mais c'est apparemment une étiquette de famille qui fait que le bon vieillard, homme d'ordre et si exact en toute chose, oublie de dater son rapport, ainsi que mon bon ami, son neveu, est accoutumé à le faire. Je reviens de tous les chantiers que j'ai visités, et où j'ai pressé l'ouvrage. La poste m'apporte la nouvelle de Copenhague, que Mrs. DE SCHACK et DE ROSENKRANZ ont donné et obtenu leur démission. Cela ne s'appelle-t-il pas partir à point nommé? J'ai une lettre de ma Soeur qui ne sera à Rostock que le 10 ou le 11 de ce mois, c'est à dire demain. Je ne la verrai donc pas. Elle est fort alarmée et fort inquiète. Si votre père veut lever un corps de milice, il fera très bien. Plus il y aura de troupes légères, mieux les choses en iront. Adieu, mon bon ami.

11.

À bord d'Amphion au Fjäderholmen le 24 Juin 1788.

Nous voilà enfin partis, mon bon ami; et

quoique nous ne soyons pas bien loin, il ne faut qu'un bon vent pour nous mener bientôt en Finlande. Rien de plus touchant que mon départ. Je vous avais dit que je me contraindrais et que je surmonterais la nature au moment d'une longue séparation. Les grands objets qui m'occupent ont tellement maîtrisé mon ame, que jamais je n'ai été moins ému qu'en ce moment où je vais à un péril certain. Voici quel fut l'ordre de ma journée. À 6 heures du soir je me rendis au Sénat, où je nommai Sénateurs du royaume les Comtes DE DÜBEN et DE ROSEN. Le premier est chargé *ad interim* des affaires étrangères, pendant l'absence du Comte OXENSTJERNA. Ensuite je leur remis leurs instructions. Je leur fis un compliment, et le Drotzet me repondit au nom de tout le Sénat, après quoi ils se levèrent et me baisèrent la main. Pendant que cela se passait, l'Introducteur des Ambassadeurs le Sr. BÉDOIRE alla chez le Ministre de Russie qui avait été averti de sa venue par un billet du Comte OXENSTJERNA, mais non du sujet; et qui croyait que cette visite était pour lui donner l'heure de l'audience qu'il avait demandée afin de remettre les lettres de notification

de la naissance d'une Princesse dont M:e la Grande-Duchesse venait d'accoucher. Le Sr. BÉDOIRE lui déclara que, très offensé de la note officielle qu'il avait présentée jeudi passé, et qui tendait à vouloir séparer ma personne de la cause de l'Etat, mais ne voulant pas encore croire que l'Impératrice eût pu lui prescrire de pareilles expressions, j'aimais mieux ne les attribuer qu'à lui seul, vu qu'elles répondaient entièrement à la conduite qu'il avait tenue tout l'hiver: qu'ainsi je lui faisais savoir que dès ce moment je ne le regardais plus comme Ministre public, et lui ordonnais de partir dans huit jours de Stockholm; que je lui faisais préparer un vaisseau, et qu'un officier de l'amirauté avait ordre de le conduire à Petersbourg; et que, pour le reste de la note qu'il m'avait présentée, j'y ferais répondre par mon Ministre à Petersbourg, lorsque je serais à la tête de mon armée.

J'annonçai au Sénat cette résolution déjà exécutée, et on envoie une note circulaire très détaillée aux autres Ministres étrangers. Après la fin de la séance, je me rendis à la salle du chapitre, où les Ordres étaient déjà assemblés. Je tins chapitre pour le

réglement des affaires des Ordres pendant mon absence. Le Drotzet se chargea de la gestion de la place de Chancelier. Je déclarai ensuite que j'avais institué un nouveau grade dans l'Ordre de l'épée, qui ne serait jamais donné qu'en tems de guerre. Les articles de cette institution seront notifiés à l'Ordre. Je déclarai en même tems pour moi et mes Frères, que nous ne nous réserverions cette distinction militaire, qu'après l'avoir méritée de l'aveu de l'armée. Après le chapitre, je retournai chez moi, où je remis sous la garde du Conseil de la chambre, les diamans de la couronne et les miens particuliers. À 8 heures et trois quarts il y eut cercle. Toutes les personnes de ma suite, qui ont les entrées de la chambre blanche, y furent présentées par moi à la Reine. Enfin je fis le tour de l'appartement et pris congé de toutes les dames qui s'y trouvèrent. De là nous passâmes dans la galerie où je tins le cercle ordinaire, à la fin duquel je descendis suivi de ma Cour et du Sénat, et donnant la main droite à la Reine, tandis que le Duc d'Ostrogothie la tenait de la gauche. Mon Fils menait la Duchesse; les autres dames et la Cour suivaient sans ordre

au travers d'une haie immense de personnes de tous les rangs, de tous les âges, et de peuple. Nous descendîmes ainsi jusqu'au bord de l'eau où la grande chaloupe m'attendait. La Reine s'arrêta sur le premier palier du port où je l'embrassai ainsi que mon Fils et ma Belle-sœur: ce moment me coûta. Je saluai tout le monde, et prenant mon Frère par la main, je descendis l'escalier du port où les Sénateurs s'étaient rangés en haie, le Drotzet sur la première marche, et ainsi de suite. Je leur donnai ma main à baiser, et de là, montant dans la chaloupe avec mon Frère, les trois Capitaines des gardes, les trois premiers Gentilshommes de ma chambre, le premier Ecuyer, le premier Aide-de-camp général, le Lieutenant-colonel des gardes, et le jeune Baron DE WREDE, je quittai le bord aux acclamations générales du peuple et de l'équipage de tous les vaisseaux amarrés dans le port. Je fis arrêter ma chaloupe, et je répondis par deux *hurras*. Je traversai ainsi le port pour monter l'Amphion qui était à l'extrémité de l'île des vaisseaux. On hissa le signal de départ; mais comme il faisait extrêmement calme, et que la file de 28 galères était longue, je restai à l'ancre pour

les voir passer, attendant à tout moment l'arrivée de ma Sœur qui allait nuit et jour pour me joindre. Le calme me fit rester jusqu'a 5 heures du matin que ma Sœur arriva. Ainsi j'ai pourtant eu le plaisir de la voir. Votre belle-mère *) est allée par mer jusqu'à Stockholm. Le vent est meilleur, et nous allons bientôt lever l'ancre. On dit à cette heure que c'est le Grand-Duc qui commandera contre vous. Voilà toutes nos nouvelles. Adieu, mon bon ami.

12.

Peypola le 18 Juillet 1788.

Je vous fais celle-ci pour vous dire que j'espère vous voir demain. L'impatience m'a pris, et je suis venu ici pour marcher avec le corps de troupes que j'y ai, tandis que l'autre se repose en attendant que la bataille qu'on croit s'être donnée hier, aît décidé de l'empire de la mer. Je suis dans une vive inquiétude, et j'attends à tout moment notre sort. Le Général MANSBACK a été à Helsingfors de la part du Prince

*) M:e la Comtesse DE LA GARDIE qui avait accompagné S. A. R. M:e la Princesse de Quedlinbourg.

Royal de Danemarck; il paraît bon Suédois, et m'a fait espérer que nous serons tranquilles de ce côté. Je vous envoie une lettre de votre femme et une de MOLTZER que SCHRÖDERHEIM m'a apportées, et qu'il a fort recommandées. Votre oncle m'a paru fort content de vous. Jugez combien cela m'a fait plaisir. Je vous aime tant, et j'ai eu de si grandes inquiétudes qu'on ne vous abandonnât, que je ne puis vous le dire. Maintenant me voici, et vous pouvez être tranquille sur tout ce qu'on fera ouvertement ou secrétement pour vous nuire auprès de moi: cela ne peut plus arriver. ROSENSTEIN est parti avec l'avant-garde de l'escadre, très résolu de soutenir sa réputation. Nyslott se défend; mais dès que les gros canons arriveront, il faudra bien qu'il se rende.

15.

Memmelä le 19 Juillet 1788.

Vous savez peut-être déjà, mon cher ami, la victoire remportée par mon Frère*) sur la flotte de l'Impératrice. Il a pris le vaisseau du Brigadier de l'Amiral GREIGH, de

*) S. A. R. M:gr le Duc de Sudermanie.

70 canons; on croit qu'un autre a été coulé à fond. Si vous pouvez nous donner des nouvelles des suites du combat et de ce que la flotte ennemie est devenue etc. vous me ferez un grand plaisir. Mon Frère a épuisé toutes ses munitions, ce qui l'a forcé de retourner à Sveaborg. 16 de mes vaisseaux et 5 frégates ont soutenu ce combat contre 20 vaisseaux russes du premier rang. Leurs frégates n'ont point pris part à l'affaire. Ce qui empoisonne à mes yeux cette victoire, c'est la perte des deux Comtes DE WACHTMEISTER dont nous ignorons le sort, et s'ils sont morts ou vivans. Après avoir combattu contre 5 vaisseaux et avoir été désemparés, on a vu l'ennemi les remorquer, sans que leur pavillon fut baissé. Je m'étais flatté de vous revoir demain, mais il faut retourner à Helsingfors pour hâter le départ de l'armée. Je suis on ne peut pas plus content de votre oncle; il n'y a qu'une chose que je désirerais autrement et qui va vous surprendre de ma part, c'est qu'il est trop bon et qu'on ne fait pas exactement ce qu'il ordonne. Adieu, mon bon ami. C'est une vilaine chose que la guerre. Je suis plus occupé que je ne l'ai été de ma vie, et

cependant il existe des momens d'oisiveté qui me désolent.

14.

Helsingfors le 21 Juillet 1788.

Au lieu de vous louer, mon bon ami, il faut que je vous gronde, et je vous prie au nom de l'amitié de ne point vous exposer ainsi. Quoique je croie que l'ennemi n'est pas en force à Fredrikshamn, vous n'y êtes pas assez non plus pour pouvoir risquer légèrement une attaque. Nous allons marcher avec l'armée à votre secours, et alors il sera tems d'agir. Voilà ce que votre meilleur ami a à vous dire. Vous témoignerez mon contentement aux officiers qui se sont bien conduits à l'affaire de Summa. Demain au soir les escadres partiront. Une colonne marche en même tems et je la suivrai bientôt. Adieu.

15.

Helsingfors le 23 Juillet 1788.

Grand merci, mon bon ami, de la nouvelle; j'en ai reçu aujourd'hui la confir-

mation

mation par votre oncle. Je vous avoue que j'eus un moment peur que vous ne vous fussiez aventuré; mais j'ai vu par le rapport du Général, que ce n'était que d'après ses ordres. Soyez sage, au nom de Dieu, et n'allez pas plus avant que l'on ne pourra vous soutenir; car toute cette peur, que l'ennemi fait paraître quand vous vous montrez, pourrait bien n'être qu'un piége pour vous attirer et vous envelopper ensuite, connaissant votre ardeur; ainsi, n'avancez qu'avec prudence, et ne risquez rien qu'à bonnes enseignes. Quoiqu'il en soit, je suis bien aise au fond que vous ayez été le premier à combattre l'ennemi. Le bataillon de Björneborg partira demain, ainsi que les mortiers, obus et canons que votre oncle a demandés. Les boulangers sont enfin arrivés; on les envoie à Forsby, d'où ils joindront la division de votre oncle. Les prisonniers russes m'ont été présentés aujourd'hui, et ont été reçus avec tout l'accueil possible. Ils ont mangé à la table du Grand-chambellan, on va les conduire à Åbo, et delà à Stockholm, et les jeunes cadets russes seront envoyés à Upsal. La grande flotte est venue se réparer

ici, et va sortir, ce qui cependant, n'est pas possible pour le présent par les vents contraires. Cela nous dérange un peu; mais comme la flotte russe ne passera pas Hogland, la mienne viendra à tems. J'espère dans quelques jours partir d'ici.

J'aime bien la manière dont vous avez traité les habitans de la Finlande-russe, et le respect que vous avez montré pour toute propriété, en ne touchant ni aux caisses ni à l'argenterie des églises. Cela doit prouver à ce peuple la différence entre la conduite de leurs possesseurs actuels qui les dévastent, et celle d'un ennemi qui les protège et les traite en concitoyens. Continuez dans cet esprit noble et généreux: esprit qui ne m'étonne point en vous, et que je voudrais inspirer à toute ma nation.

16.

Lovisa le 25 Juillet 1788.

J'ai reçu votre lettre en arrivant ici hier au soir. Mon premier soin a été de vous procurer les munitions nécessaires: vous en recevrez avec celle-ci. Ne tirez que lorsqu'il en sera besoin, et ménagez votre pou-

dre. Je crois qu'il faut respecter Fredrikshamn jusqu'à ce qu'on puisse l'attaquer formellement. J'attends ici pour avancer, que votre oncle me trace la route. L'Angleterre a déclaré au Danemarck qu'elle s'attend que cette puissance gardera une parfaite neutralité. Bon jour. Dieu vous conserve!

17.

Lovisa le 30 Juillet 1788.

Voici mon médecin SALOMON que je vous envoie pour guérir votre mal de gorge qui me paraissait bien sérieux hier. Je n'ai aucune nouvelle de la flotte; en attendant, je vais faire attaquer Bamböle à 6 heures du soir. Tâchez de me faire savoir, le plutôt possible, l'esprit qui régne à Fredrikshamn. Les paroles de paix, jetées comme au hazard dans la lettre du Prince LABANOFF, me paraissent remarquables. Vous devriez lui répondre sur le même ton, en accusant les mauvaises têtes qui ont mis la désunion entre deux parens qui s'aimaient personnellement. Joignez-y un petit coup de patte pour le Comte DE RASUMOFFSKI qui s'obstine à rester à Stockholm, malgré

moi et l'Impératrice. Peut-être votre lettre amenera-t-elle une négociation; et cela ne gâtera rien. Adieu. Des nouvelles de la flotte, je vous en prie.

18.

Fredrikshamn le 31 Juillet 1788.

Je trouve, mon bon ami, tout ce que vous me dites très vrai, et je m'en suis apperçu depuis long-tems; mais j'ai cru devoir dissimuler, ayant bien assez de mes chagrins pour ne pas vouloir encore augmenter ceux des autres. Ce qui me console c'est que, si malgré cela nous réussissons, la gloire en sera plus grande. Le vent me désespère. Je crains qu'il ne dure encore demain. Cette maudite bicoque décidera de la suite de nos opérations. On dit que Mr. DE PONS *) arrive les poches pleines de propositions de paix. Il faudra voir. En attendant, il faut se tenir ferme comme un roc, comme vous le dites toujours. Renvoyez-moi, je vous prie, la lettre de l'académie suédoise; elle m'a désennuyé un moment. Dieu veuille que je puisse bientôt vous revoir et vous embrasser.

*) Ambassadeur de France à Stockholm.

N'oubliez pas une petite relation de vos opérations depuis Pyttis: cela sera mis dans la gazette de Stockholm où on est content dès qu'on voit qu'on ce bat avec courage.

L'amitié est une douce consolation. Je l'éprouve dans ce moment, en causant avec vous. Cependant, je dis comme Agamemnon:

Heureux qui, satisfait de son humble fortune,
Libre du joug superbe où je suis attaché,
Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont caché.

19.

Hussula le 1 Août 1788.

Vous qui êtes directeur de l'opéra, mon bon ami, vous avez souvent vu des dieux descendre tout exprès pour tirer les acteurs d'embarras. Éh bien, voilà ce qui vient de nous arriver aujourd'hui. Mr. SIEGROTH a fait sa descente tout à propos pour faire marcher les Finlandais. Tout va se faire selon le plan convenu. Dieu vous conserve, mais n'allez pas vous aventurer imprudemment sur de faux rapports qu'on a évacué la place. Suivez exactement le plan convenu, et ménagez votre personne autant que possible. Écoutez un ami qui serait inconsolable de votre perte.

20.

Hussula le 5 Août 1788.

Je ne vous dis rien de ma douleur et de mon désespoir. *) Vous les partagez. C'est aux caractères faibles à se plaindre, les autres concentrent leurs peines dans le fond de l'ame, et cherchent les moyens de se relever. J'en vois encore pour remédier au mal et pour soutenir notre réputation, dès que les magasins seront établis à Anjala. Alors il faudra marcher sur Wilmanstrand avec ce qui nous reste de troupes fidelles, attaquer et battre le Général Michelson. Nous marchons cet après-midi sur Summa où vous nous attendrez. Nous nous y arrêterons, s'il est nécessaire, pour ne pas vous abandonner, et nous irons camper à Högfors et Kymenegård. Modérez votre zèle, mon bon ami, et songez qu'il faut autant

*) Ces expressions ont rapport à la conjuration d'une partie des officiers de l'armée, qui venait d'éclater à Anjala. Elle tendait à traiter avec l'Impératrice, tant de la paix que de la forme du gouvernement de la Suède. Ces plans paralysèrent les opérations de la guerre, devinrent la source de la plupart de leurs mauvais succès et des dissensions civiles dont le Roi se plaint souvent si amèrement dans ses correspondances. *N. de l'Ed.*

de constance dans l'adversité, que de modération dans la bonne fortune. Attaché, comme vous l'êtes, à l'Etat et à moi, vous ne pouvez que partager avec douleur notre situation; mais comme particulier, vous devez sentir la satisfaction d'être le seul de toute l'armée de terre, qui ayez eu jusqu'à présent des succès, établi votre poste et fait du mal à l'ennemi. Adieu. J'espère vous voir ce soir. C'est un soulagement pour moi d'épancher mes chagrins dans le sein de l'amitié. La bonté du Ciel m'en a procuré les moyens: quand il frappe, il soulage souvent.

21.

Lexand en Dalécarlie le 15 Septembre 1788.

Je viens dans ce moment de recevoir votre lettre, mon bon ami. J'arrive à Lexand, étant déjà parti de Mora ce matin. Demain je vais à Falun, ou je pourrai bien rester un jour ou deux. Votre lettre est comme les oracles, on n'y comprend rien, et je vous avoue que la situation dont vous me parlez, est une énigme pour moi. Je crois qu'il ne faut pas

exciter d'effroi ni même d'inquiétudes, dans un moment où la défense du royaume contre l'ennemi étranger et l'ennemi public, doit seule m'occuper. Entièrement abandonné à l'existence de l'Etat, je ne suis occupé que de ce soin, sans céder aux cris des factions, ni prendre des précautions personnelles contre des sujets égarés. C'est par une conduite pareille qu'on peut espérer d'inspirer du respect et de l'intérêt. Je crois cependant, que la sagesse et la prudence exigent également qu'on ne néglige rien pour en imposer aux factieux, dont les cris impuissans ne m'affectent ni ne m'effrayent. Si j'en dois croire la nouvelle d'aujourd'hui, les factieux de Finlande ne tarderont pas à éprouver le fruit de leur trahison. On dit que l'Impératrice est résolue d'attaquer et de forcer notre frontière: en ce cas, il faudra bien que ces mutins se repentent et prennent le parti de se défendre. Ce que vous me mandez excite ma curiosité, et ce que vous me dites sur mon séjour ici m'embarrasse. Avec tout le plaisir que j'aurais à vous voir, je n'ose pas vous faire venir ici pour prendre le commandement du corps qui va se former; votre présence en Wermeland m'est nécessaire, et la dis-

tance qui nous sépare, ne permet pas de se transporter aussi rapidement que l'exigeraient notre situation et la confiance illimitée que j'ai en vous. Dans votre lettre vous décrivez comme un cercle autour de moi, pour m'arrêter dans mes premiers projets. En cas que vous ne crussiez pas pouvoir confier à la plume ce qui vous reste à me dire, je viendrai en Wermeland pour vous rencontrer, en annonçant que j'arrive pour voir les recrues qu'on va faire. Si ma présence est éffectivement nécessaire, mon retour paraîtra alors tout naturel; sinon, il y a mille raisons plausibles pour que je ne vienne pas. De cette manière-là, tout pourra être décidé selon les circonstances et sur des données sûres. Le Prince Royal de Danemarck est, dit-on, en Norvège. La flotte russe du Sund se prépare à entrer dans la Baltique. Les Turcs ont eu quelques avantages contre les Russes et les Impériaux.

L'Archévêque de Sens a remis sa place de principal Ministre et de Président du Conseil des finances. On a donné la coadjutorerie de son archevêché à son neveu l'Abbé DE BRIENNE, et on a envoyé à Rome demander pour lui un chapeau de

Cardinal. Mr. NECKER a été de nouveau nommé directeur des finances, et a été fait Ministre en prenant place au Conseil. Voilà donc le beau-père de mon Ambassadeur, boursier du Roi de France; mais malheureusement la bourse du Roi mon allié est aussi vide que la mienne.

J'ai harangué les paysans de Mora à la même place où GUSTAVE I leur parla en 1520. Ils sont entrés dans ma proposition; ceux de Lexand que je viens de voir y ont mis encore plus de feu et d'ardeur. Je crois que nous aurons de cette seule paroisse au moins douze cents hommes. J'ai trouvé le clergé et même les villes très pleins de zèle pour moi. Leurs harangues tendaient à prouver leur attachement pour ma personne, et leur indignation contre les factieux en Finlande, quoique dans des termes enveloppés, et l'on prétend même qu'ils ne désirent point une Diète. Voilà les nouvelles d'ici. De vous dire que je m'ennuye, que je me fais une bien grand violence de ne pas vous voir, et que je vous aime de tout mon cœur, ce ne sont pas des nouveautés, car vous savez combien cela est ancien et vrai. Adieu, mon bon ami.

22.

Falun le 12 Septembre 1788.

J'ai retenu votre homme 24 heures pour asseoir mes idées. Vous me disiez l'autre jour que j'aimais les *Mezzi termini,* et je vais encore vous confirmer dans cette idée. J'ai trouvé ce que vous m'avez envoyé et que j'ai dévoué au feu, d'une nature trop dangereuse pour le total, mais bon dans une extrémité: je m'expliquerai quand je vous verrai. Je reste encore un jour ou deux dans ces cantons, et je vous ferai savoir où je vous rencontrerai en Wermland. Le nouveau bataillon franc de Mora, des qu'il sera formé, ira à Gothembourg. Les deux autres se formeront plus lentement et resteront pour que vous les exerciez. Je ne crois pas que le Danemarck tente quelque chose cet automne; tous ses mouvemens semblent ne tendre qu'a nous épouvanter. La lettre de Gènes m'a déterminé, mais j'ai des mesures à prendre encore avant que de contenter le désir soi-disant général, du moins regardé comme tel, d'une Diète. C'est une dure extrémité plus pour l'État que pour moi, si toutefois on peut nous séparer. Adieu. Je

vous embrasse de tout mon cœur. Portez-vous bien, si l'on peut se bien porter dans ces tems désastreux.

23.

Mariestad le 2 Octobre 1788.

Un officier qui s'appelle UGGLA, vieillard de 60 ans ou plus et retiré du service, arrive dans ce moment de Wennersborg, et m'a fait le détail suivant qui est si incroyable, vu les procédés reçus entre des puissances policées, que j'ai bien de la peine à y ajouter foi, et que je vous le mande tel qu'il m'a été dit. Le Général HJERTA ayant reçu ma lettre dans laquelle je lui mandais de faire savoir au Prince de Hesse que les Rois d'Angleterre et de Prusse s'entremettaient et offraient leur médiation, et que j'avais donné en conséquence des ordres à mon Ambassadeur à Copenhague; ce Général se rendit à Qvistrum, et précédé d'un tambour qui battait l'appel, on y a répondu par des coups de fusil, et aussitôt après les batteries danoises ayant commencé à jouer, l'action s'est engagée et a duré deux heures et

demie, l'ennemi infiniment plus fort que nos troupes, les ayant entourées. On dit que les Danois ont perdu assez de monde; notre perte est de 400 prisonniers et tués. Aucun officier n'est tué, et tous ont été relâchés sur leur parole, excepté le Baron DE FRIESENDORFF qu'on n'a pas voulu laisser aller. Voilà le récit d'UGGLA qu'il prétend tenir du Général HJERTA lui-même. Le procédé est si étrange et si contraire à toutes les règles que je ne sais qu'en dire, car de faire feu sur un trompette ou un tambour qui appelle, est regardé comme un crime en guerre. Les nôtres ont passé Göta-elf. Adieu. Portez-vous bien.

P. S. Il m'est arrivé à deux lieues d'ici, une scène qui ma touché jusqu'aux larmes. Un gros de paysans s'est approché de ma voiture, et ils m'ont demandé comment je me portais, ensuite ils ont dit: Nous savons bien que vous avez de grandes adversités. Dieu prenne pitié de nous s'il vous arrive quelque chose; mais Dieu vous aidera bien pour une bonne fin. Ces expressions si simples d'un attachement pur, m'ont percé le cœur, en songeant que, dans peu, ils seraient sans défense si l'ennemi s'avançait. On dit que l'armée de Norvège

ne doit avoir que de très petits canons que nous nommons *nickhakar.*

24.

Mariestad le 3 Octobre 1788.

J'ai tant à faire, mon bon ami, que je ne puis vous écrire que trois lignes. Par ma lettre à Elliot, qu'il vous montrera sans doute, vous verrez qu'il a été remédié à l'inconvénient de la médiation de la France. Les dépêches de Berlin sont excellentes, et j'espère qu'en arrêtant les Danois devant Gothembourg, nous gagnerons du tems. Dans six jours la garnison sera de 3000 hommes. C'est à Skara ou à Alingsås que j'assemblerai la cavalerie. 500 chevaux du régiment du corps sont déjà dans ces cantons, et le reste a passé par ici aujourd'hui avec les Vestrogoths. Il y aura dans quelqnes jours 2000 chevaux: reste à avoir de l'infanterie. Bon courage, beaucoup d'activité, voilà ce qu'il faut, et que les Dalécarliens se hâtent. Je suis comme les princesses de romans qui courent nuit et jour les aventures avec leurs pierreries et sans linge blanc; la Prusse et

l'Angleterre sont les enchanteurs. Raillerie à part, depuis que les choses sont venues à ce point, raisonnez-en avec ELLIOT, et voyez s'il ne serait pas possible d'avoir de l'infanterie hanovrienne et brunswikoise; elle nous sera bien utile, puisque nous en manquons. Bon jour, mon bon ami. Hélas! qui nous eût dit, il y a trois ans, quand nous répétions ensemble des rôles dans cette saison-ci à Gripsholm, qu'à cette heure vous seriez Général d'armée et Ministre. Voilà les changemens qu'occasionne cette déesse vagabonde qu'on appelle Fortune. On nous taxait alors de faire les foux, mais au fond nous étions plus sages.

25.

Gothembourg le 4 Octobre 1788.

Je suis arrivé ici, hier au soir à 11 heures, mon cher ami, et après avoir attendu une bonne heure au pont-levis par une tempête affreuse, j'ai été bien dédommagé par ma réception. J'avais couru la poste depuis Alingsås, et j'étais entré à cheval. Dès que j'eus passé la dernière poste, et que je fus parvenu au quai, une troupe

de bourgeois me reconnut, et commença à crier: vive le Roi! A ces cris, tout le monde vint aux fenêtres et sortit des maisons. J'arrivai à l'hôtel du gouvernement accompagné d'une foule immense. L'histoire de ce qui s'est passé ici, est comme celle de Finlande; Gothembourg n'était pas tenable il y a huit jours: aujourd'hui, il peut tenir un mois, et dans quelques jours, plus longtems. Si je pouvais vous conter toutes les âneries qu'on a faites depuis l'affaire de Qvistrum, je ne finirais point: enfin, tout cela est passé, et ce qui me surprend c'est qu'on n'a plus peur. Les gardes viennent demain, et mardi les Jemtlandais: nous serons alors plus de 4000 hommes. Voici une autorisation de constituer les officiers, que je vous envoie. Il faut que le courrier d'Elliot ait fait impression, puisque l'on croit que les ennemis se sont arrêtés à Uddewalla. La Noblesse de Westrogothie va lever un corps. Les auxiliaires russes ayant renvoyé leurs prisonniers, qui sont soldats au régiment de Skaraborg, je vais les envoyer en Scanie pour servir contre les Danois, s'ils nous font la guerre: comme nous sommes en paix avec eux, cela se

peut

peut très bien, selon la logique du jour. Un vaisseau anglais chargé de piastres pour notre compte, est arrivé hier. Les obligations du comptoir d'Etat, qu'on n'achetait point il y a deux jours, ont repris faveur ici depuis mon arrivée. En général, elle a été très agréable. Nous allons assembler un corps à Alingsås. MÖRNER commandera sous moi. Adieu, mon bon ami. Je vous embrasse de tout mon cœur.

26.

Gothembourg le 6 Octobre 1788.

Je viens de recevoir votre lettre du 4, de Carlstad. Vous aurez déjà sans doute, reçu la mienne, et vous aurez pu voir que l'on est dans de bonnes dispositions ici. Nous complétons la garnison, et il ne manque que les Jemtlandais qui n'arriveront pas à tems, à ce qu'il paraît, puisqu'ils ne doivent être ici que jeudi, et que la ville sera investie mardi, au plus tard. Les Princes sont déjà à Kongelf, ils passeront demain la rivière. Nous ne pouvons leur disputer le passage, n'ayant pas de troupes: il faut les harceler et les inquiéter pour

retarder leur arrivée ici, mais elle ne pourra l'être que de deux jours. J'ai pris un parti audacieux pour me procurer de l'infanterie, et j'espère que dans huit ou dix jours j'aurai 2000 hommes bien exercés de bonne infanterie, 12 ou 13 escadrons et les houssards, et alors je pourrai peut-être les inquiéter à mon tour. Ils sont maîtres de Wenersborg qu'ils ont mis à contribution pour 2000 riksdalers; ainsi je crains que le lac Wener ne soit pas sûr, en cas que vous ayez le projet de m'envoyer quelque renfort par ce côté. Pour que l'on ne vous inquiéte pas sur tout ce que vous êtes obbligé de faire, envoyez-moi les points sur lesquels vous voulez avoir un plein pouvoir. Je vous ferai passer alors les documens nécessaires, et lorsque vous les aurez, vous ne pourrez jamais être inquiété d'aucune manière. Comme j'écris ceci, un courrier m'apporte votre lettre du 3, et ELLIOT arrive. Il sera reçu comme il le mérite sous tous les rapports imaginables. J'aurais mille choses à vous dire encore, mais je n'en ai pas le tems. L'esprit est ici très bon, et si tout n'avait pas été retardé avant mon arrivée, Gothembourg serait d'une dure digestion. J'ai écrit pour

commander le Général SINCLAIR et MÖRNER. . Dieu sait quand ils arriveront. J'ai même fait venir le Comte JEAN SPARRE. Vous voyez que je ne sais plus à quel Saint me vouer: je crois que St. George sera le plus efficace. Adieu. Dans tous les cas mon amitié pour vous sera également vive.

P. S. Je me suis trompé. Les Princes ont couché cette nuit à Ström.

27.

Gothembourg le 9 Octobre 1788.

Je me hâte, mon bon ami, de vous envoyer la convention faite entre nous et le Prince de Hesse, pour une suspension d'hostilités de huit jours, qui vient d'être signée dans ce moment. Par les arrangemens que nous avons pris, Gothembourg est hors d'insulte, et j'espère que dans huit jours nous pourrons parler sur un plus haut ton. Je ne puis assez louer ELLIOT. Il vient de faire un grand coup qui fait autant d'honneur à son jugement qu'à son courage, et qui en servant la Suède, conserve la balance de l'Europe,

et couvre l'Angleterre de gloire *). On croit que les ennemis sont très embarrassés: ils doivent manquer de tout: de souliers, d'argent, d'habits etc. Ils vont faire retirer leurs troupes de la Jemtlande, où ils ne pouvaient faire grand mal; mais où ils inquiétaient la capitale plus que cela ne méritait. Vous remarquerez aussi que Åmål est regardé comme leur frontière. Il faut donc que vous preniez tous les soins possibles pour empêcher qu'ils n'entrent à Carlstad. J'espère que les négociations de Constantinople réussiront; mais la lenteur des Turcs me désespère. TAUBE est arrivé hier, et MÖRNER aujourd'hui; le Comte JEAN SPARRE est attendu demain. Adieu, mon bon ami. Ne vous désespérez pas. Nous sortirons bien de cette affaire, et à notre honneur.

28.

Gothembourg le 12 Octobre 1788.

Je dois vous avertir, mon cher ami, qu'il

*) Ces expressions ont rapport à la déclaration que fit Mr. ELLIOT, Ministre d'Angleterre en Danemarck, de la part active que prendrait sa Cour, en faveur de la Suède, contre l'irruption du Danemarck. Le Ministre de Prüsse se conforma officiellement à la même déclaration. *N. de l'Ed.*

est question d'une nouvelle trève, et qu'il y a un article sur lequel on se dispute dans ce moment, c'est que les Danois doivent occuper tout le pays entre Åmål et Glasfjord, qui n'est pas déjà occupé par des postes suédois. Je vous confie ceci sous le plus grand secret. Ainsi, si celle-ci vous arrive avant l'expiration de la première trève dont vous avez déjà été instruit, faites au plus vîte occuper par vos troupes les postes que vous jugerez important de conserver, et qui peuvent l'être encore, selon la teneur de la trève du 9 octobre. Nous venons de reprendre les canons perdus à Qvistrum, avec les tentes, etc. C'est une prise faite sur la mer entre Uddewalla et Strömstad. Assemblez vos Dalécarliens, et soyez en attendant prêt à tous les événemens, car il n'est pas sûr que la trève soit prolongée.

29.

Gothembourg le 16 Octobre 1788.

Je me hâte, mon cher ami, de vous faire savoir que la trève vient d'être prolongée, et je vous enverrai demain ou après-demain

un courrier avec la copie des nouveaux articles. En attendant vous conserverez les postes que vous occupez déjà, et vous donnerez ordre aux paysans d'éviter toute hostilité. Le Baron DE BORK, qui est envoyé ici par le Roi de Prusse, est arrivé. Il est tout aussi chaud pour mes intérêts que le Chevalier ELLIOT même. Il se pourrait très bien que les affaires de Pologne entraînassent le Roi de Prusse dans une guerre avec la Russie. Je vous embrasse de tout mon cœur.

30.

Gothembourg le 19 Octobre 1788.

Voici, mon cher ami, les conventions du renouvellement de la trève, que je vous envoie pour vous servir de règle. Vous remarquerez, article 4:me, qu'il y est expressément dit: que le Prince de Hesse continuera de jouir des districts déjà occupés pas ses troupes, et où il ne se trouve aucun poste suédois. Ainsi, ceux que vous avez occupés et que vous avez marqués sur votre carte, doivent vous rester, puisque vous les avez eus avant la

signature de cette nouvelle convention; tel est l'esprit, à la lettre, de l'acte signé le 16 octobre, et par conséquent l'officier ennemi qui commande contre vous, ne peut exiger que vous vous retiriez, puisque vos ordres portent de rester et de conserver les postes que vous occupez lors de la reception du courrier. Je vous fais tout ce détail, pour que vous soyez prévenu de la réponse à donner en cas de contestation; ce que je prévois, arrivera certainement. Le Prince de Hesse est dans une colère terrible de la signification faite par le Ministre de Prusse au nom de la triple alliance; au reste, il se trouve dans le plus fâcheux état. Les auxiliaires n'ont ni argent ni vivres. Nous leur avons enlevé, outre les canons perdus à Qvistrum, plus de 40 bateaux chargés de provisions de bouche, de poudre, de boulets etc. les lits pour les hôpitaux, les pelles, les pioches pour le siége, des tentes et plusieurs autres choses qui tenaient aux équipages. Malgré cela, ils s'opiniâtrent à ne pas vouloir quitter le pays; ils imaginent à tout moment des prétextes à de nouvelles vexations pour avoir de l'argent; et lorsque cela ne leur réussit pas, ils se met-

tent dans des colères affreuses, et puis on nous renvoie au Comte DE BERNSTORFF, qui renvoie la balle au Prince Royal: en attendant, je me vois au dessus de mes affaires, et lorsque la trève expirera, ou si l'on y contrevient le moins du monde, nous pouvons les écraser. J'ai ici à peu près 7000 hommes, dont 1800 d'excellente cavalerie. On assemble 1400 paysans en Westrogothie, qui auront pendant la trève, le tems de s'exercer; on y joindra les 400 dragons du régiment du corps qu'on attend de Finlande, et quelques escadrons du régiment de Westrogothie cavalerie; ce qui avec l'artillerie, formera un corps assez considérable pour menacer Wenersborg, tandis que le corps de Gothembourg marchera sur Kongelf. Je vais voir si l'on peut rétablir le pont de Rönum qui a été rompu: alors nous pourrions tomber sur eux, et ils seront bienheureux de s'en aller. Leur plus grand embarras vient des vivres; car tout le pays est ravagé; ici nous en avons dans la plus grande abondance. J'étais à cet endroit de ma lettre, lorsque je viens d'apprendre que le Prince de Hesse a mandé au Chevalier D'ELLIOT, qu'il voyait l'impossibilité de rester, et qu'il allait prendre

son quartier d'hiver en Norvège. Comme je ne veux pas arrêter plus long-tems votre courrier, je n'entrerai pas aujourd'hui dans un plus long détail. Tout ce que je dois vous recommander, c'est de garder pour vous seul ce que je vous mande de la retraite en Norvège, et que vous pensiez au moyen de conserver les Dalécarliens ensemble. D'ailleurs, il paraît que le Roi de Prusse va avoir la guerre avec la Russie; si cela est, je n'ai pas besoin de commentaire. Je viens de recevoir de Finlande des nouvelles de mon Frère, qui ne sont pas de nature à être confiées au papier; il n'y a pas de trève conclue avec la Russie.

J'ai pris, mon bon ami, bien de la part à vos inquiétudes pour votre femme. Ma Sœur me mande qu'elle est hors de danger, et qu'elle se rétablit.

31.

Gothembourg le 6 Novembre 1788.

Je ne vous ai pas écrit, mon bon ami, depuis un siècle; mais c'est que je n'ai rien eu de nouveau à vous mander, et qu'à

du Ministre de Prusse. Il serait à souhaiter qu'ELLIOT n'eut point diminué de zèle et d'activité, depuis que nos affaires ont commencé à se remettre: il peut avoir raison, mais moi je n'ai pas tort de vouloir tirer parti des circonstances. J'espère que TERSMEDEN est content de moi, je le suis fort de lui. Je ne vous écris rien sur d'autres affaires; j'ai tant de choses à expédier que j'ai à peine le tems de vous embrasser.

P. S. Le Général SINCLAIR vous envoie deux officiers avec les canons. Il les fait partir pour Mariestad, et souhaite que vous envoyez les galères pour les conduire à Carlstad ou à l'endroit que vous souhaitez. Ce trajet épargnera les transports et le tems qui, vu la saison, rendrait ces transports difficiles. Écrivez au Général SINCLAIR quand vous enverrez quelqu'un ici; il se conduit très bien, et l'a toujours fait; il est intéressant pour vous de gagner sa confiance. L'année prochaine il sera sûrement employé, et vous vous trouverez avec lui. C'est mon amitié pour vous qui me fait imaginer tous les moyens possibles pour vous donner des amis et vous procurer des agrémens. Je vous aime, et je souhaite que tout le monde fasse de même.

32.

Gothembourg le 12 Novembre 1788.

Je me hâte, mon bon ami, de vous faire savoir que la trève est conclue pour six mois, que les ennemis doivent ce soir avoir repassé Svinesund et la frontière, et qu'il est convenu que la puissance qui veut rompre la trève, doit avertir quarante jours d'avance. Le petit Tornerhjelm m'a prié de vous l'envoyer; il est curieux de voir les Dalécarliens, et c'est lui qui va être porteur de cette lettre. Vous pouvez envoyer occuper Åmål, si vous le trouvez à propos; mais je crois qu'il faut consulter sur vos operations, vos moyens, pour économiser le plus possible. Je n'envoie qu'une petite troupe du régiment de Bohus, pour occuper Svinesund, et dès que la trève sera ratifiée par le Roi de Danemarck, je renverrai mes troupes dans leurs cantons, et la province sera mise dans l'état où elle est en tems de paix. Les Jemtlandais seront distribués entre Marstrand et Warberg, et les gardes resteront à Gothembourg. Je compte aller vous voir au plutôt; vous serez instruit exactement du jour. Ce moment me tarde beaucoup. Jamais nous n'a-

vons été si long-tems séparés. J'espère que la vilaine goutte vous aura quitté. Je vous envoie la lettre de votre oncle: elle ressemble à son caractère. Vous savez ce que je vous en ai dit: il est faible, et n'est ni traître ni méchant, mais malheureusement, lorsqu'un homme faible tombe entre les mains d'un scélérat adroit, celui-ci le conduit d'autant plus loin que son cœur est bon et sans défiance. On avait dit ici que KLICK et JAGERHORN *) étaient morts; cela n'est pas vrai, mais la mort de l'Amiral GRENCH est certaine. Adieu, mon bon ami. Notre amitié subsistera jusqu'à la mort: elle est trop nécessaire à notre bonheur réciproque pour pouvoir s'éteindre, et trop éprouvé pour succomber dorénavant.

35.

Wenersborg le 26 Novembre 1788.

Je n'ai que le tems de vous écrire deux mots, pour vous dire de suspendre la marche de vos troupes. Vous pouvez les mettre en quartier d'hiver, où vous le jugerez à propos; mais je ne crois pas de la

*) Participans au complot d'Anjala.

prudence de les laisser partir. La Cour de Danemarck fait des difficultés pour ratifier la trêve, cependant sous des prétextes pacifiques. C'est Mr. DE BORK dont je viens de recevoir une lettre qui m'en avertit; on fera bien aller ces Messieurs et on les forcera à faire ce qu'on veut; en attendant il ne faut pas quitter prise. Dans deux ou trois jours j'espère pouvoir vous mander surement de faire partir vos troupes: ainsi, faites tous vos arrangemens comme vous comptiez les faire, pour que j'aye le plaisir de vous revoir bientôt. Le Roi d'Angleterre n'est pas mort comme on l'avait dit, mais son état est fâcheux.

54.

Gothembourg le 29 Novembre 1788.

Les affaires sont arrangées, et vous pouvez renvoyer vos troupes. Tout le mal-entendu vient d'une fantaisie d'orgueil du Prince de Hesse qui n'a pas voulu signer avec le Felt-Maréchal DE SCHEFFER. Comme le Baron DE BORK va lever ces difficultés, il n'y a plus rien à craindre. Je vous attends ici, mon bon ami, puisque j'y resterai surement

toute la semaine. La grande flotte, forte de 27 voiles, sortie le 15 novembre de Sveaborg, commandée par mon Frère, a paru, il y a deux jours, au Cap méridional d'Öland. On continue ici à me donner les plus grandes marques d'attachement. Je vous envoie les croix que je n'avais pas à Åmål. Notre ami SCHRÖDERHEIM est arrivé très bien portant. Venez au plutôt. Je vous embrasse de tout mon cœur.

35.

À la fin du mois de Février 1789.

Je suis enchanté, mon bon ami, que vous soyez arrivé avec vos braves Dalécarliens *). Tranquillisez-vous. L'acte de sûreté, devenu indispensable pour mettre des bornes à l'esprit factieux et anti-patriotique, et pour assurer le salut et l'indépendance de l'Etat ainsi que la dignité de la couronne et de l'autorité royale, est signé par les trois Ordres qui restent inébranlables. Tout ira bien à la fin. Il n'y a que nos liaisons de

société

*) A Drottningholm où ils furent stationnés pendant le tems de la Diète de 1789.

société qui en souffriront; mais celle qui m'unit à vous, nous consolera reciproquement de nos chagrins. Bon courage et de la patience, et nous serons bientôt au dessus de nos affaires. La Banque vient d'accorder l'avance demandée. Bon soir. Je viendrai vous voir demain ou après-demain.

36.

Stockholm le 18 Mars 1789.

Je vous renvoie, mon cher ami, la lettre d'Engeström. On n'a trouvé dans les papiers de Klick que des choses très insignifiantes. Bien des remercimens pour les nouvelles que vous me mandez; c'est le moment des intrigues et des mouvemens qui appartiennent à la fin d'une Diète où l'autorité royale va reprendre ses droits, et l'aristocratie expirer. En attendant, il faut avoir attention sur la journée, comme dit Figaro. J'espère qu'après tant de peines, tout ira bien. Prenez garde à votre goutte, par le vilain tems qu'il fait.

37.

Borgo le 8 Juin 1789.

Je suis tombé ici comme une bombe, à l'étonnement de tout le monde. KLINGSPOR a opéré des miracles avec bien peu de moyens, sur-tout dans un pays comme celui-ci. Je reviens de Lovisa, et j'ai sommeil, ainsi ce n'est que pour ne pas laisser partir le courrier sans vous donner de mes nouvelles, que je vous écris quelques lignes. J'ai vu votre père à Åbo; il se porte fort bien. Les ennemis sont faibles, et notre petite flotte est sortie: de l'argent, et tout ira. Voici un mémoire que je reçois de TOLL, et que je vous envoie. Donnez l'éveil au bureau de la guerre, et ordonnez au comité des armemens de presser le départ des recrues. Je vous embrasse de tout mon cœur.

38.

Borgo le 12 Juin 1789.

Voici une dépêche pour mon Frère que je vous prie de lui envoyer par un garde du corps, parceque nous ne pouvons nous passer du bas-officier des gardes qui est

porteur de celle-ci. J'ai reçu le paquet que Ros m'a apporté de votre part. J'approuve tout ce que vous avez fait. Le voyage du frère de *quatre-vingt*, s'il est vrai, me paraît comme à vous, n'être d'aucune importance. J'ai pour moi les paysans et le peuple, et pour la guerre civile, il faut des gens de grande capacité, ce qui n'est pas le cas avec lui. On doit cependant veiller sur ses démarches sans faire semblant de rien; car il y a de certaines personnes avec lesquelles il faut glisser sur bien de choses, pour ne pas les rendre considérables en leur accordant trop d'attention. Il faut absolument que Bork fasse expliquer le Danemarck avant le 24 juin, où le terme de l'armistice expire; tâchez de lui donner l'alerte là-dessus. Vous ne me dites rien de vos arrangemens. Les galères doivent être arrivées à Stockholm; je souhaiterais que les troupes allemandes le fussent aussi. Adieu, mon ami. Faites que ce courrier revienne vîte avec une grosse somme d'argent.

39.

Le 14 Juin 1789.

Les nouvelles que vous venez de me don-

ner, mon bon ami, par votre lettre du 9 juin, ne sont guères faites pour me réjouir. Je passe sur toutes les autres, en ne m'arrêtant pour le moment que sur le déficit que les troupes commandées sur la flotte, et celles que nous attendons d'Allemagne, vont causer dans le corps d'armée qui devait s'embarquer. Mandez-moi, je vous prie, le nombre de ce qui nous reste, pour pouvoir prendre avec ces forces le parti le plus convenable. Hier au soir nous avons eu la fâcheuse nouvelle, qu'un corps ennemi de 6000 hommes avec beaucoup de canon, avait attaqué et défait les Majors STICHT et KNORRING postés à Kyro pour défendre l'entrée de Savolax du côté de Christina. STICHT est prisonnier et KNORRING blessé; cela ouvre l'entrée de Savolax. Il n'existe encore aucun détail circonstancié sur cet événement. Forcés par la nécessité, nous rassemblerons les différens corps pour tenter de faire une diversion, afin de dégager STEDINGK; mais je crains bien que cela ne soit trop tard, et qu'au lieu d'une campagne offensive, nous ne nous voyions reduits à la défensive. L'aventure de la frégate est fâcheuse*), mais elle pourra

*) La Vénus qui fut prise par un corsaire russe, dans

servir du moins à réveiller le Chevalier ELLIOT, qui commençait à se reposer sur ses lauriers. Vous ne me dites rien des Helsingois, comment va leur formation? Les ennemis ont quitté Porkala; ainsi nos communications sont libres. Nous éprouvons bien des contrariétés, mais il faut s'armer de constance et de courage.

STEDINGK a été attaqué à St. Michel, et nous a vengés du malheur de Kyro, où cependant, la perte a été exagérée. Le combat de STEDINGK a duré 17 heures avec acharnement; maître enfin du champ de bataille, il a fait beaucoup de prisonniers, et tué à l'ennemi beaucoup de monde. L'ennemi s'est retiré à Christina, et STEDINGK se propose de marcher de nouveau contre lui. Tous nos transports qui étaient à Barrösund, sont arrivés, mais Porkala est réoccupé par les Russes. Le Baron DE RAYALIN qui m'arrive, dit que la communication coupée ne force qu'à six milles de détour pour les transports par terre à Helsingfors. Adieu. La poste part, et je vous écrirai par MINEUR. Envoyez à STEDINGK

un port de Norvège, et que la Cour de Danemarck ne fit pas rendre malgré sa neutralité déclarée.

N. de l'Ed.

tous les officiers qui n'ont pu être employés dans les corps francs que vous avez commandés, ainsi que les autres que vous trouverez sous votre main. STEDINGK en a besoin. Le vieux GRIPENBERG a été blessé.

40.

Peypola le 24 Juin 1789.

J'ai reçu, mon bon ami, deux jours de suite vos différentes lettres qui me sont arrivées tant par des courriers, que par HJERTA et ADLERBERG. J'y répondrai en abrégé; car ce soir comptant marcher à l'ennemi, j'ai peu de tems de reste.

Je suis fort content de votre réponse au mémoire de Mr. DE BORK, et je vois par des lettres postérieures que vous avez raison de ne pas craindre les Danois. Je suis de même bien aise de voir le frère de *quatre-vingt* retourné à ses pénates; qu'il y plante des choux, et qu'il y fume sa pipe, il sera plus sage qu'il ne le pense lui-même; que le ciel l'y maintienne. Les remises d'argent sont venues bien à propos. Nous avons peu de troupes; mais en revanche une artillerie redoutable. Les re-

crues ne sont pas encore arrivées, excepté celles des Helsingois. La lettre du comité des armemens ne me plaît pas. Avec quoi veut-on défendre les fortifications qu'on fait sur les côtes? N'est-ce pas montrer à l'ennemi la possibilité d'attaquer ces parages? C'est même le moyen sûr de l'y attirer. Je vois que j'ai conservé quelque crédit dans l'académie suédoise, puisqu'on a élu le Comte GYLDENSTOLPE. Le bon homme GRIPENBERG qui a été blessé à Porosalmi, n'était pas cause du retard du régiment de Björneborg, mais un officier qui a été traduit au conseil de guerre, en quoi le Comte DE MEYERFELT a fort bien fait. Grand merci pour l'exactitude avec laquelle vous avez copié la lettre de Finlande. J'en ai beaucoup ri; mais avec la permission de messieurs de l'armée, les seigneurs de la Cour furent les seuls qui firent quelque chose qui vaille l'année dernière; et tout galonnés qu'ils étaient, ils valaient mieux que les rustres qui craignaient le feu et traitaient avec l'ennemi. Nous avons des nouvelles aujourd'hui, qu'il n'y a pas encore de galères lancées à Petersbourg; leur flottille est à Wiborg. Ainsi le Comte EHRENSVÄRD est encore maî-

tre des côtes, et peut enlever toutes les provisions qu'on envoie à Fredrikshamn. Il a déjà fait des prises considérables de fourrages. Les billets d'Etat vont fort bien. Si on ne met pas LIEDBERG sur la liste des nominations pour la place de Bourgmestre de Stockholm, je le nommerai également. La ville a le droit d'élection, mais j'ai celui de nomination. Le Roi FRÉDÉRIC en a usé, et je l'ai déjà fait une fois. Au reste, je dois soutenir de mon autorité celui qui a contribué à la conserver. Vous avez déjà reçu mes ordres pour les renforts, et j'en ai écrit au comité. Je préférerais à toute autre cavalerie les houssards, mais tant qu'on ne sera pas sûr des Danois, cela sera apparemment difficile. STEDINGK a été de nouveau attaqué le 19, il s'est défendu 5 heures et a soutenu le choc, mais comme SPRENGTPORTEN et quelques autres de nos officiers transfuges, jadis occupés à reconnaître le Savolax, conduisaient l'attaque, et connaissaient tous les chemins et les passages, STEDINGK, pour ne pas être enveloppé, a été obligé de se retirer, après avoir vu que sa droite allait être tournée; d'ailleurs, les Russes étaient en force, et lui

faible, car les Helsingois que j'avais envoyés pour le renforcer, n'avaient encore pu le joindre. Le magasin à St. Michel, les canons et le bagage ont été sauvés; pour le magasin à poudre, il l'a fait sauter, et s'est replié sur Jockan pour se joindre avec Ehrenroth. Les troupes destinées à secourir Stedingk, ont pris poste à Heinola où le Général Kaulbars a été envoyé pour couvrir notre flanc gauche. Nous marchons à cette heure sur deux colonnes. Hier j'ai fait avec les gardes et les régimens de Westmanland, de Jönköping et de Cronoberg une marche à Wiala; après avoir vu le camp dressé, je suis retourné ici pour expédier mes courriers; ce soir je rejoindrai ces troupes à Umeljocki, et cette nuit le corps du Général Siegroth se dirigera sur Nappa pour me renforcer: alors nous jetérons un pont sur la rivière entre Pilpola et Wärälä, tandis que le Comte Meyerfelt et la petite flotte feront une fausse attaque sur Hirvenkoski et Kymenegård. Dès que j'aurai passé le fleuve, je marcherai droit sur Kaipias et delà à Saivitaipal. Sprengtporten s'étant aventuré jusqu'au fond du Savolax, aura alors la bonté de revenir

sur ses pas. L'attaque sur Hirvenkoski et Kymenegård était bien combinée, si le Comte MEYERFELT avait été plus en force. Adieu, mon cher et bon ami. Je vous embrasse de tout mon cœur, et pars ce soir pour tenter fortune.

41.

Billet.

Uttismalm le 28 Juin 1789.

Nous avons heureusement passé le fleuve, mon cher ami. J'ai marché contre un corps de cinq mille hommes qui allait nous attaquer. L'ennemi a été battu et poursuivi. Je me porte bien. Adieu.

42.

Micki-kovala le 30 Juin 1789.

Je ne vous écris que deux mots. J'ai un mal de tête affreux, et vais, pour me guérir, marcher encore à l'ennemi. Nous sommes mal placés ici malgré l'avantage obtenu; le côté gauche est dégagé par la journée du 28, voyons si nous parviendrons à en faire autant pour notre flanc droit, et à

transporter notre pont à Wiala, pour attaquer Högfors par trois côtés, et écraser l'ennemi avec notre nombreuse artillerie: à notre passage nous étions bien faibles, et nous ne sommes pas bien forts encore aujourd'hui. Il est impossible de dégager le Savolax, ainsi il faut s'occuper à gagner de terrain de ce côté-ci, pendant que les forces de l'ennemi se réunissent contre le pauvre STEDINGK, qui s'est retiré avec armes et bagages jusqu'à Goråis, poursuivi par le Général SCHULTZ qui est trois fois plus fort que lui, et qui, entrant par Sulkava, à manqué lui couper la retraite. GAHN se défend encore à Pumala, mais il va se sauver sur les chaloupes canonnières. Cependant il faut profiter ici de l'acharnement des Russes à porter leurs forces principales sur les déserts du Savolax et à détruire STEDINGK; comme il a la retraite libre jusqu'à Wasa, il défendra le terrain pied à pied en les attirant loin de leurs magasins et de leur pays. Le Général PLATEN est vieux, peut-être un peu lent; mais il a la confiance des troupes et un zèle à toute épreuve. Envoyez-moi au plutôt 300 chasseurs Jemtlandois. Si vous êtes curieux de voir des étendards

cosaques, je pourrai vous en envoyer quelques uns qu'on a pris dernièrement. Adieu, mon bon ami; Il faut marcher, les tambours battent, et je pars.

43.

Memmelä le 1 Juillet 1789.

Je ne vous écris que pour vous dire que je me porte bien, et que je n'écrirai que demain à Bork, n'ayant pas encore eu le tems d'asseoir mes idées.

Nous avons encore eu des avantages sur les Russes à Likala. Le régiment de mes gardes a très bien fait. Le Baron de Rappe a été blessé au bras. Dites à Ahlman que mes chirurgiens l'ont pansé, qu'on craint que le bras ne reste courbé, mais qu'il n'y a aucun danger pour la vie. Il est transporté à Anjala, où l'on aura de lui tous les soins possibles. Je vous envoie la liste de vos officiers, signée, et le plan de l'affaire d'Uttismalm. La relation en est envoyée à la Régence pour la faire imprimer. Pourquoi l'affaire de Porosalmi ne se trouve-t-elle rapportée dans aucun des papiers de Stockholm? Il faudrait imprimer pour des

affaires aussi marquantes et honorables, des feuilles extraordinaires. FRANC doit envoyer les relations à tous les gazetiers. Adieu, mon bon ami. J'ai pensé l'autre jour me casser le cou en courant à cheval; un pont s'est rompu sous moi l'instant après qu'un canon y avait passé, et je le suivis immédiatement. Incessamment je vous écrirai avec plus de détail.

44.

Le 10 Juillet 1789.

Le Comte MEYERFELT s'est rendu maître hier de Pyttis, de Kuppis Broby et de l'île de Suttula, après 12 heures de canonnade avec vos vieux canons de fer rouillés que vous traîniez avec vous l'année passée, et qui sont comme les armes d'Amadis. Il a perdu très peu de monde. Avant de recevoir votre lettre, j'avais déjà chargé MANNERSKANTZ du siége de Fredrikshamn, s'il a lieu; ainsi, je ne puis rien y changer. Il nous faut seulement des pontons. J'en avais déjà donné les ordres au comité dans le mois de décembre, mais il ne s'en est rien suivi. Il s'en trouve en Scanie, qu'on me les envoie. Vous vous plaignez de ce que nous ne

mandons rien de Pumala; il y a pour cela une bonne raison, c'est que nous n'en savons rien que depuis hier que STEDINGK m'a envoyé un courrier. Par ses ordres, GAHN a sauvé les chaloupes canonnières, 11 canons de fer ont été encloués, il a mis le reste sur une prame qui trop chargée, a coulé à fond; tout le monde a fait retraite en bon ordre, excepté une centaine de chasseurs du corps des volontaires qu'il croyait désértés, mais qui sont venus par les bois à Heinola, joindre le Général KAULBARS à Sulkawa. St. Michel et Pumala ne pouvant plus tenir, sont entre les mains des Russes: voilà ce que nous pouvons mettre dans les gazettes. La perte de STEDINGK est à peu près de 500 hommes en tout, sans compter ce qui s'est sauvé vers KAULBARS. La plus grande perte que les Russes aient faite en officiers, a été à St. Michel d'où tous les blessés n'ont pu être transportés. Vous êtes plaisant avec votre paix. Ce ne sera ni le Roi de Prusse, ni la Porte, ni l'Angleterre qui me la feront faire; mais je la ferai bien sans eux dès que j'aurai quelques succès, mais pas avant. Je ne puis accepter votre proposition d'aller de Gefle avec les Dalé-

carliens, les Helsingois et les Wermelandois pour renforcer Stedingk. Ces troupes y arriveraient trop tard. Envoyez-les moi plutôt toutes ici, en leur faisant prendre le plus court chemin: c'est ici qu'on peut et qu'on doit frapper les grands coups. Les Russes n'ont qu'à brûler les déserts du Savolax: quand j'avancerai de ce côté-ci dans leur propre pays, il faudra bien qu'ils s'en aillent. Hâtez-vous de m'envoyer le plus de monde possible. Dieu, dit-on, est pour les gros bataillons. Ma lettre ressemble un peu à une macédoine; mais en relisant vos lettres, j'y réponds à mesure que je trouve des endroits auxquels je n'ai pas encore répondu.

Voici une lettre pour Leopold qui est aux eaux. Envoyez-la lui par une estaffette, et lorsqu'il viendra à Stockholm, envoyez-le moi lui-même. Si Desprez*) a envie de voir la guerre, Röök pourrait l'amener. Un peintre à grand talent est agréable à avoir dans le quartier général. J'ignore ce que la Roche a par son engagement au théâtre; mais ce que je sais, c'est que je ne veux pas le perdre; ainsi arrangez-vous en conséquence. Voila une

*) Premier peintre du Roi.

lettre en grand désordre: vous l'excuserez, j'espère, quand je vous dirai que je vous aime bien.

45.

Au Camp de Likala le 15 Juillet 1789.

Je commence ma lettre, mon bon ami, par l'annonce du Courrier de l'Europe; c'est que le théâtre de l'opéra de Londres a été brûlé le 17 juin, et que les engagemens des danseurs portent qu'ils sont rompus en cas que le théâtre brûle. L'engagement de notre DIDELOT est par conséquent fini, et je vous prie de le faire revenir au plutôt, pour que j'aie le plaisir de le voir l'hiver prochain, car je ne sais pas pourquoi nous le payons, quand il danse à Londres.

Avouez, mon cher ami, que vous ne vous attendiez guères au début de cette lettre; mais c'est par crainte d'oublier cette affaire, si je commençais à vous parler de choses sérieuses. Mes lettres ressemblent assez ordinairement à nos conversations, et j'aime à me figurer que nous causons ensemble. D'ailleurs, on m'interrompt perpétuellement.

Je

Je vous dirai donc d'abord que mon flanc gauche est assuré; que Mr. DE KAULBARS avec cinq gros bataillons, quelques escadrons et assez d'artillerie, campait hier au soir à Uttismalm, et qu'à l'heure qu'il est, il sera à Kaipias, poste pour lequel le Baron DE FRIESENDORFF a déjà été détaché avec deux bataillons, afin de lui donner la main. FRIESENDORFF a attaqué, ce matin à deux heures, deux compagnies de chasseurs, beaucoup de cosaques et calmoucks postés à Enajärfvi, et les en a chassés. J'attends à tout moment des nouvelles du Comte DE MEYERFELT depuis qu'il est renforcé, et par une lettre que je reçois du Comte EHRENSVÄRD, je vois qu'il est enfin résolu de sortir avec sa flotte. Ainsi, il faudra bien que d'une ou d'autre manière Högfors soit à nous. Mon impatience de voir arriver les galères, est extrême. Mr. RAYALIN est allé à Porkala pour voir s'il ne pourrait pas faire déloger les Russes à force de boulets rouges; mais si mon Frère s'approche; cela forcera surement les ennemis à quitter ces parages. Au reste, ils paraissent être comme l'année dernière; mais nous sommes très diffé-

rens de ce que nous étions, puisque nous savons ce qui se passe chez eux, et connaissons leurs manœuvres. Les affaires que nous avons eues, ont aussi imprimé quelque respect. L'autre jour à une reconnaissance que je fis sur Puntilla, il y eut une canonnade: cela fit marcher deux compagnies des gardes Préobrazinski de Fredrikshamn, qui arrivant à Skogsby, et entendant la canonnade, n'allèrent pas plus avant. On dit qu'il y a eu, à leur retour dans la ville, force exécutions; cela n'est pas fait au moins pour inspirer du courage. 500 chevaux pour les équipages attendent à Ingo kyrkby l'arrivée des galères. J'ai reçu une lettre de NORDIN qui m'apprend ce qu'il a fait en Helsingland; c'est fort bien: écrivez-lui que j'en suis très content. STEDINGK revient comme de l'autre monde, et le Lieutenant-colonel GRIPENBERG est déjà avec l'avant-garde à St. Michel. Personne ne désire plus de vous voir que moi, mon cher ami; mais jugez vous-même de l'impossibilité où je suis de laisser le comité sans y avoir une personne qui me soit attachée comme vous, et de laisser les affaires imprévues au hazard, avant que tout ne soit sûr et signé avec le Dane-

marck. D'ailleurs, il faut absolument que les troupes allemandes et autres soient parties pour se rendre ici, avant que vous songiez à quitter la Suède. J'ai aussi de la peine à vous voir retourner simple Colonel après avoir commandé en chef des brigades et des divisions d'armée. J'ai donc imaginé que vous deviez mener les derniers transports composés des Dalecarliens et des Helsingois; qui ont toujours servi sous vos ordres; ajoutez à cela quelques escadrons de cavalerie, et je vous ferai agir ou sur les ailes, ou comme un avant-corps de l'armée. Comme il y a encore du tems pour cela, vous pourrez m'en dire votre avis; mais j'exige absolument que vous ne quittiez pas Stockholm, avant que, de concert avec vous, j'aie le tems de prendre des arrangemens ultérieurs. J'ai reçu les mémoires de la Comtesse DE LA MOTTE VALOIS; c'est le livre le plus scandaleusement écrit contre une tête couronnée, et le plus effrayant que j'aie jamais vu. Je plains cette pauvre Reine de France; les injures qu'on vomit contre elle sont pires que les satires de Procope. On dit que le Prince de Hesse a écrit sa campagne; c'est apparemment pour faire ses excuses au pu-

blie de son équipée. Adieu, mon cher ami; dans quelques jours vous entendrez parler de moi. Dites à CLEWBERG qu'il me mande des nouvelles du théâtre.

46.

Kymenegård le 18 Juillet 1789.

Je n'ai pas eu le tems de vous écrire ce matin; j'avais dans la tête Högfors que j'ai maintenant en possession: cette affaire est faite, ce poste est à nous, et je vous écris dans cette même chambre où nous avons passé de si cruels momens l'année dernière. L'artillerie a fait merveille, les chaloupes canonnières entouraient l'île de Kymene; cependant, la position des ennemis était si forte, qu'à midi et demi nous désespérions de les déloger, quand les mortiers et les obus ont tout d'un coup produit l'effet désiré, en leur faisant évacuer l'île et quitter Högfors en rompant tous les ponts. La retraite a été effectuée avec une telle précipitation que, quoique nous ayons passé aussi vîte que possible à la tête des piquets, il n'y avait plus moyen d'atteindre les fuyards. Le Comte WACHTMEISTER

à la tête d'un détachement, poussa jusqu'a Högfors; il trouva le pont comme un brasier ardent: je suivis à pied, et fis traîner à force de bras, quelques canons sur la montagne, d'où j'envoyai quelques boulets. Nos chasseurs passèrent le fleuve sur des planches, et firent un officier et quelques soldats prisonniers. Le Comte DE MEYERFELT, avec une bravoure et un sang froid étonnans, s'est montré par-tout. Je l'ai fait Général. Adieu. Je vais me coucher très content, parceque nous n'avons presque rien perdu en hommes, et qu'il n'y a eu aucun officier tué, ni blessé.

47.

Wärälä le 25 Juillet 1789.

Je ne vous écris, mon bon ami, que pour vous remercier de vos lettres, et vous dire que je me porte bien, et que malgré mes revers, je suis de bonne humeur. Au moment que STEDINGK prenait le camp des Russes et les battait à Parkumäki, je pensais moi être perdu par la faute du Général KAULBARS. Vous verrez, par la relation que j'envoie, cette belle équipée,

et j'en ai écrit un long récit à Bonn. Enfin, tout est réparé, et comme nous avons Högfors, rien ne sera dérangé. Nous sommes ici à attendre, moi, à regarder Mr. DE POUSCHKIN d'un côté de la rivière, et lui à me regarder de l'autre; lui, dans un beau camp tout rayonnant de verd et de blanc, moi, dans des huttes sans la moindre commodité, et avec tout cela il nous arrive des déserteurs, et il n'en part aucun de chez nous. J'attends les nouvelles de nos galères avec impatience. Je n'en ai point de la grande flotte.

Et tout dort, et les vents et les flots et Neptune. Quand le renfort arrivera-t-il? Depuis que le Danemarck nous laisse tranquilles, employons tous nos soins à nous procurer ici autant d'infanterie que possible et des troupes étrangères tant qu'il s'en présentera et que les moyens peuvent le permettre. Il faut qu'il y en ait encore en Poméranie et de l'artillerie sur-tout; envoyez tout cela ici. J'aurais mille choses à vous dire, mais il faut finir, car je n'en puis plus. Je vous embrasse de tout mon cœur.

48.

Kymenegård le 1 Août 1789.

Je vous écrivis l'autre jour, mon bon ami, une lettre fort insignifiante en réponse à la plus galante et la plus spirituelle que vous m'avez écrite; mais j'étais si fatigué après avoir achevé des dépêches immenses à FRANC, que mon esprit était en écharpe. Cependant je ne voulais pas laisser partir le courrier, sans vous donner des nouvelles, quoique je me fusse fourré dans la tête que vous étiez déjà parti de Stockholm avec les renforts que vous m'amenerez. Aujourd'hui je n'ai pas grand'chose à vous communiquer. J'écris au Comte DÜBEN pour qu'il montre ma lettre à CORRAL*), et son Espagnol sera le bienvenu. Je suis d'une impatience incroyable de voir le secours arriver. Le Baron DE TAUBE est à Korpo à attendre les autres galères; je n'y conçois rien, et viens de lui envoyer un courrier pour hâter sa marche, car il n'y a rien à faire avánt que le renfort arrive; la tranquillité et l'inaction sont aussi peu faites pour moi que pour vous. Je n'ai pas de nouvelles de mon Frère. Le

*) Envoyé d'Espagne.

et j'en ai écrit un long récit à Bork. Enfin, tout est réparé, et comme nous avons Högfors, rien ne sera dérangé. Nous sommes ici à attendre, moi, à regarder Mr. de Pouschkin d'un côté de la rivière, et lui à me regarder de l'autre; lui, dans un beau camp tout rayonnant de verd et de blanc, moi, dans des huttes sans la moindre commodité, et avec tout cela il nous arrive des déserteurs, et il n'en part aucun de chez nous. J'attends les nouvelles de nos galères avec impatience. Je n'en ai point de la grande flotte.

Et tout dort, et les vents et les flots et Neptune. Quand le renfort arrivera-t-il? Depuis que le Danemarck nous laisse tranquilles, employons tous nos soins à nous procurer ici autant d'infanterie que possible et des troupes étrangères tant qu'il s'en présentera et que les moyens peuvent le permettre. Il faut qu'il y en ait encore en Poméranie et de l'artillerie sur-tout; envoyez tout cela ici. J'aurais mille choses à vous dire, mais il faut finir, car je n'en puis plus. Je vous embrasse de tout mon cœur.

48.

Kymenegård le 1 Août 1789.

Je vous écrivis l'autre jour, mon bon ami, une lettre fort insignifiante en réponse à la plus galante et la plus spirituelle que vous m'avez écrite; mais j'étais si fatigué après avoir achevé des dépêches immenses à FRANC, que mon esprit était en écharpe. Cependant je ne voulais pas laisser partir le courrier, sans vous donner des nouvelles, quoique je me fusse fourré dans la tête que vous étiez déjà parti de Stockholm avec les renforts que vous m'amenerez. Aujourd'hui je n'ai pas grand'chose à vous communiquer. J'écris au Comte DÜBEN pour qu'il montre ma lettre à CORRAL*), et son Espagnol sera le bienvenu. Je suis d'une impatience incroyable de voir le secours arriver. Le Baron DE TAUBE est à Korpo à attendre les autres galères; je n'y conçois rien, et viens de lui envoyer un courrier pour hâter sa marche, car il n'y a rien à faire avánt que le renfort arrive; la tranquillité et l'inaction sont aussi peu faites pour moi que pour vous. Je n'ai pas de nouvelles de mon Frère. Le

*) Envoyé d'Espagne.

50.

Kymenegård le 13 Août 1789.

J'ai reçu, mon bon ami, deux de vos lettres du 6 et du 7. Quoique j'eusse un esprit prophétique, en croyant que la victoire par mer n'était pas grand'chose; cependant si la flotte russe est entrée à Revel, celle de Copenhague ne pourra pas s'y réunir, sur-tout comme les vents ont été contraires. Si mon Frére sort bientôt de nouveau, l'avantage d'empêcher ces flottes de se joindre est essentiel.

Le renfort a mis pied à terre et marche. Taube viendra avec le sien le 25; ainsi voilà encore douze mortels jours. J'ai été à Wärälä où j'ai ordonné des batteries et fait renforcer le Comte Meyerfelt. Un officier d'artillerie qui s'était mal conduit à la journée du 8, va être traduit au conseil de guerre par mes ordres. Le Comte de Meyerfelt voulait seulement le laisser aux arrêts quelque tems, mais la faute m'a paru trop grave pour ne pas sévir. Ne me demandez pas son nom, car je l'ignore. Vous voyez que je me forme, et que je suis plus sévère pour la discipline que mes Généraux. Après cela j'ai été à

Anjala dîner chez le vieux PAULI, qui y soutient un siége en forme: il n'abandonnera pas son poste avant de se battre. On l'à assuré que l'ennemi voulait passer le fleuve sous ses batteries, mais je n'en crois rien, car ce n'est pas sur les points les plus forts, que les Russes risqueront leur peu de forces actuelles. STEDINGK se porte bien et se trouve toujours au même endroit. La Reine m'a écrit qu'elle souhaitait avoir mes musiciens pour jouer à ses soupers dans l'orangerie; vous voudrez bien faire ensorte que cela ait lieu. La conduite de l'Amiral LILJEHORN *) me passe: tout cela est incompréhensible. Ce que MUNCK me mande, me le paraît de même; enfin, c'est une énigme à deviner. Si MUNCK le pouvait, je voudrais bien qu'il vint ici pour m'expliquer tout cela de bouche. J'attends la poste avec impatience pour avoir des nouvelles de France. Cette révolution étonnante va jeter toute la politique de l'Europe dans le cahos.

*) A la bataille d'Öland entre les deux flottes. L'Amiral LILJEHORN n'arriva pas aux signaux pour le combat, avec la division de 12 vaisseaux de ligne qu'il commandait, sur quoi son procès lui fut fait.

N. de l'Ed.

Dites-moi ce que c'est que les deux Américaines que ROSENSTEIN me mande qu'on va jouer au théâtre dramatique, et qu'on me fait l'honneur de m'attribuer. Je voudrais pouvoir dire, comme Montausier disait du Misanthrope: si l'on me joue, l'on me joue fort bien. J'ai été tenté, et je le suis encore, d'offrir un asile au Comte d'Artois. Il me paraît que c'est un devoir de m'intéresser au petit-fils de LOUIS XV, dans le malheur. Pouvoir secourir un fils de France est, outre cela, une gloire: voyez ce que c'est que la vanité. Adieu, mon bon ami. Je vous embrasse de tout mon cœur.

51.

Kymenegård le 19 Août 1789.

Ne pouvant m'entretenir avec vous de bouche, je laisse aller ma plume et vous écris sans ordre tout ce qui me passe par la tête. Cela me paraît une espèce de soulagement dont je profite souvent, mon bon ami, et comme vous le voyez, assez longuement pour vous dire librement ce que je pense. Oui, si l'aspect des circonstances me détermina à la convocation des

Etats an 1786; unique cause du changement de la constitution, des troubles de l'Etat, des divisions de la Cour, de la guerre, et de la perte d'une société agréable dans laquelle je vécus heureux et que je ne retrouverai plus; il est certain aussi que je devrai peut-être à ces mêmes événemens le nom que je laisserai après moi. Les travaux auxquels je me vois condamné aujourd'hui m'en paraîtraient moins rudes, si après la paix je pouvais espérer le repos et cette vie douce et agréable que j'ai passée dans le sein des grâces et de l'amitié; vain espoir! Je ne puis même m'en faire l'illusion. Ces réflexions, toutes tristes qu'elles sont, n'influent cependant pas sur mon humeur. Je me regarde comme une victime dévouée à la cause publique, à la vengeance des mânes de CHARLES XII, à l'honneur national; pénétré de ce sentiment qui exalte mon ame, aucune difficulté ne m'arrête, aucun revers ne m'abat: décidé à les surmonter, ils ne sauront altérer ni ma constance, ni ma gaieté. Aussi, je vous l'avoue, je suis fermement persuadé qu'à la fin je vaincrai tous les obstacles; et même plus les circonstances où je me trouve sont fâcheuses, plus les grandes difficultés

me flattent, parcequ'elles servent à relever encore la gloire du succès.

Voilà une longue digression avant de répondre à votre lettre du 13. Je vous y vois avec bien de la satisfaction solliciter en faveur de gens que l'on croit vos ennemis. Voilà une vengeance bien douce et bien faite pour mon cœur et le vôtre. Je vous en loue et vous admire. C'est là vraiment un trait bien plus honorable que ceux qui ne tendent qu'a bouleverser les empires, et qu'on a l'audace de décorer du beau nom de patriotisme. J'ai écrit à Stedingk de manière à le satisfaire sur ce qu'on a cherché à lui nuire auprès de moi. Ceux qui ne l'aiment pas ont bien tort, et s'il n'a pas montré de la confiance à plusieurs de ceux qui étaient avec lui, cela est bien pardonnable et une suite naturelle des scènes infames de l'année passée, dont l'histoire militaire offre peu d'exemple. Le Chevalier Macdonald est arrivé ici. Il va demain à la petite flotte et je crois qu'il y fera du bien. Il a connu Rosenstein à la Havanne, et me paraît un homme *très* comme il faut. Les nouvelles de France m'ont inspiré une si grande horreur que je n'ai pu m'endormir cette nuit. Cepen-

dans la veille du 19 août 1772 *), je dormis très bien. Je croyais toujours voir la tête de FOULON que ces enragés donnaient à baiser à BERTHIER son gendre. Et c'est là ce charmant Paris, où toutes les nations de l'Europe se réunissaient pour chercher les plaisirs et se consoler de leurs chagrins; quel horribles gens! Ce sont les cannibales de l'Europe. Comment allier avec tant de grâces et d'amabilité, une férocité si réfléchie? Non, on a beau dire ce qu'on veut, le peuple suédois est bien le meilleur peuple du monde. Avec quelle fidelité, avec quel tendre intérêt ne m'a-t-il pas accueilli, lorsque, trahi par des Nobles, abandonné de ceux que j'avais comblés de faveurs, j'étais presque isolé. C'est alors que ce peuple m'a soutenu et secouru, et cela sans rage, sans ces mouvemens véhémens qui auraient augmenté le mal public au lieu de l'arrêter.

Oui, j'aurais pu voir aussi les têtes de mes ennemis parcourir les rues de Stockholm sur des piques; mais je n'aurais pas eu la douce satisfaction de leur pardonner lorsque leur existence était entre mes mains. Ce bon peuple, justement indigné

*) Jour de la révolution.

des trahisons contre l'Etat, s'est vengé par quelques cris, et c'est borné à montrer un exemple de patriotisme qui contrastait avec la conduite des factieux, pour la mettre dans son vrai jour aux yeux de la postérité.

Revenons à votre lettre, il en est tems. Vous m'y parlez du congé que j'ai donné à R . . . je ne sais si cela est ou non. Je crois qu'il a été question de quelque arrangement à ce sujet; mais tout cela m'est échappé. Quand on est occupé comme moi à réduire des factieux et à combattre une grande puissance, un être comme lui devient si petit qu'on ne daigne pas même y faire attention. Pour l'affaire de S . . . je suis bien aise que vous ayez prévenu ma réponse que cela ne se pouvait pas. Je lui ai permis de vendre sa place, mais à une personne convenable; et pendant la guerre, à moins qu'on ne se distingue, il est impossible qu'on fasse passer dans cinq mois de tems un homme du grade d'Enseigne à celui de Capitaine, lorsqu'il n'a battu que le pavé de Stockholm. La lettre que vous m'avez envoyée, est de la Duchesse douairière de Meklenbourg, au sujet du pauvre MEKLENBOURG, fait prisonnier

à

à Sulkawa. Elle m'envoie une lettre pour l'Impératrice pour demander qu'il puisse revenir sur sa parole. Comme depuis l'affaire des trompettes, toute correspondance est interdite, cette lettre ne laisse pas de m'embarrasser. Le régiment de Skaraborg arrive demain; PLATEN est à Anjala qui est l'endroit scabreux. PAULI s'est conduit avec beaucoup de bravoure. Voici la seconde feuille que je commence; cela ne finira pas, et retarde le courrier. On m'a si souvent interrompu que je n'ai jamais le tems d'achever, et je dois encore écrire au Comte DE WACHTMEISTER, à FRANC, à BORK et plusieurs autres, sans compter un paquet immense de signatures pour le comptoir d'Etat et autres départemens. Si l'on vous mande que j'ai été malade, je vous dirai que cela est passé. J'ai été indisposé, et même deux jours au lit. Mon médecin prétendait que c'était une maladie sérieuse. Je me suis opiniâtré à lui dire que cela n'était pas, et il s'est trouvé que j'avais raison. Depuis avant-hier j'ai repris ma vie ordinaire, et hier j'ai fait dix werstes à cheval. Si vous pouvez faire une petite négociation avec Mr. CORRAL, pour

que le Roi d'Espagne m'envoie des chevaux, cela serait charmant. Si vous voyez le Comte de Posse, suppliez-le de ma part, et encore à deux genoux, s'il le faut, de m'envoyer du bon chocolat. Celui qu'on me donne, m'empoissonne; cela fait que je me lève sans déjeuner, ce qui est toujours fâcheux, et encore plus à la guerre. Remerciez Clewberg de ses lettres et de son journal, et priez-le de m'envoyer les deux Américaines pour les lire. Il me ferait par-là un grand plaisir. Comme on dit que j'en suis l'auteur, cela excite ma curiosité. Je suis tellement en train de vous écrire, que je ne pense pas à ce qu'il me reste encore à expédier avant de laisser partir le courrier. Adieu donc.

52.

Le 9 Septembre 1789.

J'espère enfin, mon bon ami, que vous serez arrivé avant cette lettre. Vous saurez déjà la bataille du 24, qui a été perdue, et que le 1 de ce mois, le Prince de Nassau a fait une descente à Kuppis Broby, en attaquant Högfors sur cinq endroits différens, ce qui a forcé le Général Platen

à se retirer pour ne pas être coupé. La belle défense du Comte SCHWERIN avec le régiment de Jönköping, a sauvé le corps de Högfors et toute l'artillerie; la retraite a été belle et valeureuse. Nous n'y avons pas perdu beaucoup de monde. Le pauvre petit LEJONHJELM a été tué roide, ainsi qu'un capitaine HÅRD du régiment de Westgöta-Dal. Nous voilà donc exactement au point d'où nous étions partis. Ma petite flotte se répare, et sera samedi en état de sortir. FRESE en aura soin. Le Comte EHRENSVÄRD va à Carlskrona: nous ne pouvons cependant agir qu'après votre arrivée. Voilà, mon cher ami, la situation des affaires. Si les galères peuvent passer, joignez-y les vaisseaux de transport, et venez au plutôt. Alors nous reprendrons notre supériorité sur mer, et tout ira bien; mais si cela est impossible, il faut venir par terre avec vos troupes, et cela sans retard. Je ne consentirais pas volontiers à séparer votre brigade, voulant la faire agir sur notre flanc gauche, soit du côté de St. Michel, soit en passant le fleuve à Nappa, pour forcer les corps qui sont à Wärälä et à Memmelä, de quitter le Kymene. Je désirerais bien qu'il fût possi-

ble que vous vinssiez ici, ne fût-ce que pour un moment, après avoir fait débarquer vos troupes. RAYALIN m'a demandé la permission de venir, mais je lui ai dit d'attendre votre arrivée, pour que vous puissiez conférer ensemble sur ce qu'il y a à faire pour la sûreté des côtes. Cette flotte russe devant Porkala empêche tout ce qu'on voudrait tenter d'offensif. Mais comme à la guerre, tout est heur et malheur, il se pourrait bien que mon Frère vint nous en délivrer lorsque nous nous y attendons le moins: c'est alors que la jonction de nos forces pourrait s'effectuer, et nous reprendrions nos projets de ce printems. Je suis bien inquiet pour le Savolax dans ce moment, d'autant plus que je n'y puis porter aucun secours. Les côtes, dans nos environs, sont en sûreté par la quantité de troupes dont elles sont garnies, mais je ne puis rien en diminuer. TAUBE a eu une contusion si dangereuse à la tête, qu'il est tout de travers et sourd d'une oreille; il faut qu'il parte encore cet automne pour Aix-la-Chapelle. NOLCKEN en a eu de même une à la tête, bien plus forte encore, car on craint que le cerveau ne soit attaqué. FERSEN a aussi une espèce de contusion,

ainsi que le petit LILJESTRÖM aux gardes. Vous voyez qu'il y a fait chaud. Je m'ennuye terriblement; ainsi LEOPOLD viendra bien à propos. Votre arrivée, j'espère, changera notre situation, et peut-être pourrons-nous donner un coup de collier contre les ennemis, avant de prendre les quartiers d'hiver. Je ne quitterai pas ce pays-ci avant ce tems-là, et je ne resterai pas long-tems en Suède, ayant de grands projets pour l'hiver.

Adieu, mon bon ami. Arrivez au plutôt. Je me fais une fête de pouvoir, au moins pour une heure, causer avec vous. Voilà trois grands mois que je ne vous ai vu; jamais nous n'avons été séparés si long-tems.

53.

Lovisa le 24 Septembre 1789.

Le Baron RAAB vient de me remettre votre billet du 21. Je suis plus tranquille depuis que je vous sais arrivé avec vos troupes. RAAB repart dans ce moment, et porte les ordres de faire avancer pour vous joindre, les pièces de 12 qui sont à Forsby. Il paraît par tous les avis que

nous avons reçus, que les ennemis sont résolus de faire une descente. Si vous croyez qu'il doive y avoir une action sérieuse, mandez-le moi au plus vîte; je veux venir combattre à côté de mon ami. Adieu.

54.

Lovisa le 29 Septembre 1789.

Après avoir fait attendre votre courrier trois jours, il est vraiment honteux de ne vous répondre que trois lignes; mais c'est qu'en vérité je n'ai rien à vous dire, et que j'ai reçu tant de paperasses de Stockholm, que j'en suis accablé. Je suis enchanté de voir que les Dalécarliens se conduisent bien. STEDINGK est encore au même endroit. Ici tout est tranquille. Les nouvelles étrangères sont meilleures qu'elles ne l'ont été depuis long-tems. Adieu. Je vous aime autant que je m'ennuye, et c'est beaucoup dire. Si le Comte MEYERFELT vient à rompre, d'une ou d'autre manière, le pont de Wärälä, j'irai faire un tour en Savolax.

GUSTAVE *Roi*,
car à cette heure, l'année passée à Carlstad, je ne croyais pas l'être quinze jours.

55.

Lovisa le 2 Octobre 1789.

Votre aide de camp, mon bon ami, m'a apporté la nouvelle de vos exploits, et m'a dit tous les dangers auxquels vous avez été exposé: au lieu de vous remercier de ce que vous avez fait, je commencerai par vous gronder. Trouvez-vous que c'est bien me servir, que de m'exposer à perdre un des hommes, sur l'attachement, l'activité et le zèle duquel je puis entièrement compter, dans un moment où il m'est si nécessaire. Je ne vous parle pas de tout ce que mon cœur aurait à souffrir. Il faut qu'un officier général donne ses ordres, et qu'il aille à l'exécution de ses dispositions, mais qu'il ne s'expose pas inconsidérément à se faire tuer, car souvent sa mort fait manquer les meilleurs projets. Ce sont, si je ne me trompe, vos propres paroles que je vous rends. Au reste, vous venez de faire vos preuves, et j'espère que votre réputation d'intrépidité étant bien établie, vous établirez pour la tranquillité de vos amis, celle de la prudence. Après vous avoir ainsi grondé, il faut maintenant que je vous fasse mon compliment. Votre action

est belle, hardie, brillante et heureuse, et je suis enchanté de voir que vos Dalécarliens soutiennent la réputation de leurs ancêtres. Je vous charge de témoigner ma satisfaction à vos officiers et à vos soldats; vous envoyant des médailles pour ceux qui ont été blessés, ou qui ont les premiers monté à l'assaut et sauté dans les batteries. Vous savez que tout ce qui est d'opinion, doit être rare; c'est pourquoi je ne vous envoie que dix médailles, en vous priant de les distribuer avec précaution. Pour vos officiers, je vous prie de me mander ce que vous souhaitez; je vous dirai simplement comment j'ai distribué des grâces pour les affaires où j'ai assisté. À Uttis, j'ai donné une croix et un grade à chaque corps. Je ne donnai rien à mes aides de camp, car ils étaient pour la première fois au feu. Il y eut quelques officiers qui eurent des épées, et quelques officiers d'artillerie qui reçurent mon brevet au lieu de celui du Général SINCLAIR. Vous pouvez vous régler d'après cela. Pour votre Anglais PAYNE, je lui ai donné une épée. Je finirai ma lettre pour vous, comme je l'ai commencée. Pourquoi me faire une énigme de vos désirs: je ne suis pas un

OEdipe, et vous ne pouvez pas douter de l'envie que j'ai de vous obliger. Mon Frère écrit qu'il est décidé à sortir avec la flotte malgré tous les obstacles. Si cela arrive et qu'il puisse délivrer Porkala, il faudra embarquer votre monde et nous mener les galères; peut-être y aurait-il encore moyen de tenter quelque chose.

56.

Borgo le 13 Octobre 1789.

Je vois avec bien de la peine que vous êtes malade: je vous envoie SALOMON pour vous soigner. Ma tendre amitié s'inquiète également de vos dangers et du peu de soin que vous prenez de vous. SALOMON pourra en même tems donner un coup d'œil à vos hôpitaux dont vous êtes si mécontent. Il faut absolument que RAYALIN reste jusqu'à ce que les Russes aient quitté Porkala. Tous les vaisseaux, galères, chaloupes canonnières etc. en état d'aller à Sveaborg, doivent partir, le reste doit être envoyé à l'endroit où leur radoub peut se faire avec le plus d'économie, soit à Åbo, soit à Stockholm; mais tout ce qui peut

entrer à Sveaborg, doit s'y rendre. L'exemple de cette année-ci doit nous servir de leçon. Si les galères fussent restées à Sveaborg au lieu d'aller à Stockholm, nous aurions été en force pour battre le Prince de Nassau. C'est pourquoi il faut s'arranger pour l'année prochaine, de manière à se suffire, même en se voyant coupé dans les parages. La santé de l'Empereur se rétablit autant que ses affaires paraissent se délabrer. J'avoue que je ne suis pas assez hardi pour me résoudre à exécuter les projets de Mr. Röök pour l'hiver. La réussite en serait brillante, mais le revers serait trop funeste. Adieu, mon bon ami. Dieu veuille que je vous trouve en bonne santé.

57.

Borgo le 18 Novembre 1789.

Je n'ai pas grand'chose à vous mander d'ici; mon bon ami, sinon que je partirai dès que Carlson m'enverra la liste des anciennetés de l'armée que j'attends, et qu'on garde comme le secret de l'Etat. Je vous recommande la compagnie dramatique. Faites rentrer les acteurs qui ont voulu se retirer. Je crains que les circonstances ac-

tuelles n'aient fait du tort à ce corps respectable, mais tel que puisse être ce tripot comique, les deux sujets en question m'intéressent comme spectateur et comme auteur. Ce sera le seul plaisir que j'aurai cet hiver, et mon portefeuille est rempli de productions que mes tendres entrailles ne voudraient pas voir massacrer.

58.

Haga le 20 Mars 1790.

Je vous écris pour vous prier de me mander quand nous pourrons partir, afin que je me tienne prêt. Rien de nouveau du dehors, excepté pour ce qui regarde les Turcs, et que vous verrez par le billet du Comte de Bork que je vous prie de me renvoyer. Adieu, mon bon ami; arrivez, et puis, partons ensemble par les neiges et les glaçons pour la victoire.

59.

Borgo le 3 Avril 1790.

Voici, mon bon ami, les ordres que vous m'avez demandés. Le bataillon d'Elfsborg se trouve du côté de Nyslott; ainsi il faut vous contenter du régiment de Jönköping,

jusqu'à ce que celui de Tawastehus arrive. Je pars lundi, ainsi je serai au plus tard mercredi à St. Michel, où j'espère vous voir. On nous fait mille difficultés ici; mais la plus fâcheuse est si, comme on le dit, la rivière est dégelée; j'en serai mieux instruit quand je verrai POLLET, ce que je compte faire en chemin. L'armement à Sveaborg est très avancé; il y a 88 bâtimens, parmi lesquels 18 galères prêtes à sortir. Si nous ne pouvons rien faire en Savolax, je ferai du moins sortir l'escadre. Il m'a paru à Sveaborg que les officiers de la petite flotte désirent de se distinguer. On m'a très bien reçu, et on m'a témoigné beaucoup de plaisir de ce que je voulais prendre le commandement: enfin, pour parler en termes vulgaires, on m'a fait bon visage, ce qui ne m'était pas arrivé depuis 1787. On célèbre aujourd'hui l'anniversaire de l'acte de sûreté*). Soignez un peu votre santé, mon bon ami, et armez-vous de patience contre toutes les contrariétés qu'on vous fera éprouver.

*) Cet acte est un article additionnel à la constitution de 1772, qui accorde au Roi l'abolition du Sénat, et le droit de faire la paix et la guerre sans la convocation des Etats.

60.

Sackjärfvi le 25 Avril 1790.

Mon aide de camp le Général JÄGERHORN vous dira que nous allons enfin nous remuer, et comme il sait tout, je m'en remets à lui pour vous en faire part. J'ai tant écrit aujourd'hui à Stockholm, qu'il m'est impossible de rien vous dire de plus, car je suis exténué. Le courrier espagnol m'a apporté la dépêche la plus importante et la plus inattendue que j'aie jamais reçue. Le Comte DE BORK sera bien penaud, lui qui n'y croyait pas. Le courrier ne sera renvoyé qu'après mon retour à Borgo, parceque j'attends une réponse de Stockholm. Adieu. Portez-vous bien. Ne vous exposez pas trop; pensez à vos amis, et battons-nous au mieux, car cette campagne sera la dernière.

61.

Walkiala le 30 Avril 1790.

Dans l'incertitude où je suis, mon bon ami, si le porteur du rapport de WETTERLING vous a rendu fidellement le papier qui lui a été confié, je me hâte de vous

tendre avec vous quand je serai obligé de quitter ce corps pour aller commander la flottille qui, par l'approche de la saison, pourra sortir à tout moment; je vous prie de m'envoyer mon aide de champ JÄGERHORN qui suppléera aux Généraux. Alors votre division et celle-ci n'en feront qu'une, d'autant plus que le Général PAULI, très brave et très bien intentionné, ne demande pas mieux que de se signaler et de vous seconder. De plus, en vous trouvant ainsi entre JÄGERHORN et STEDINGK, vous serez le *mezzo termine* qui les réunira. Actuellement il n'y a que moi et OTTO WREDE qui arrangeons tout ceci; l'accord est cependant parfait entre nous; mais nous faisons faire dans un quart d'heure ce que les vieux ne feraient que dans deux heures. Par la copie du rapport d'Antilla, vous verrez notre situation, et que nous pouvons aisément vous prêter la main, pourvu que l'accord y soit.

J'étais à cet endroit de ma lettre, quand accablé de fatigue, je me suis endormi. Je m'éveille et je me hâte de vous instruire sur nos affaires essentielles pour expédier mon courrier: les voici. La troupe étant

extrêmement

extrêmement fatiguée, a besoin au moins d'un jour de repos. Le front de notre position est assez bien: dès que le pont sur le Kymene, vis-à-vis Matilla, sera prêt, alors la communication entre votre armée et celle du Comte de Hamilton se trouvera établie, et ce dernier pourra nous renforcer sans que l'ennemi s'en aperçoive. Nos flancs couverts par une espèce de marais, deviennent tous les jours plus sûrs par le dégel. Si une fois notre communication avec vous est bien établie, nous serons plus à notre aise; mais si cela n'est pas possible, notre position deviendra fâcheuse, s'il faut faire la retraite par les chemins affreux qui nous servent de débouchés. Dans tous les cas il faut presser également la construction du pont vis-à-vis de Matilla. Nous avons cru un moment hier avoir perdu beaucoup de monde, mais la perte n'est pas considérable. Plusieurs officiers du régiment de Cronoborg sont blessés, deux sont tués. Le Lieutenant-colonel Pålman est blessé au pied, mais légèrement. Les deux Généraux n'ont rien eu quoique marchant à la tête de l'Infanterie avec le plus grand sang froid. Je suis

enchanté du vieux POLLET; mais c'est le tuer que le faire aller à cheval. Il a eu le cordon jaune; les autres grâces ne sont pas encore distribuées. Adieu; une prompte réponse. Je vous embrasse de tout mon cœur. C'est moi qui ai tout conduit en personne. Votre tendre et bon ami.

P. S. Le Général DENISOW a demandé au prêtre d'ici, s'il savait le nom du Général qui avait eu la hardiesse de faire une marche si difficile et si inattendue. Ce Général n'a pas été trop bien instruit; il me croyait de retour en Savolax.

62.

Walkiala le 4 Mai 1790.

J'embrasse mille fois mon victorieux ami, qui a la force de l'aimant pour s'approprier les canons ennemis. Je pourrais être jaloux de vos succès, mais deux raisons m'en empêchent; je suis Roi, et tous les succès qui contribuent à la gloire et au bien de l'Etat sont les miens, la gloire et les succès de mon ami me sont plus chers que les miens. Remerciez les braves troupes que vous commandez, et en particulier ceux

qui se sont distingués, je n'attends qu'une liste pour les récompenser. Vous aurez des médailles quand on m'en enverra de Stockholm; j'en ai tant donné, qu'il à fallu en redemander. Le petit WRIGHT qui reste ici auprès des Généraux, est instruit de tout: n'osant hazarder d'écrire, on vous demande au plutôt l'heure et le moment où vous pouvez vous mettre en mouvement; on est prêt à vous seconder. Abrégez le tems, car j'ai hâte d'aller sur la flottille, et renvoyez au plutôt le porteur. Adieu, ménagez-vous, et n'oubliez pas que c'est à la blessure mortelle du Prince d'Anhalt, que vos troupes doivent en grande partie la victoire, et que sans ma présence, le coup de feu que le Comte DE WACHTMEISTER reçut au bras, aurait pu nous faire battre. Ainsi soyez sage. Personne ne doute de votre valeur et vous vous devez à l'Etat et à l'amitié.

63.

Entre le 4 et le 9 Mai 1790.

J'ai trop à faire et je suis de trop mauvaise humeur pour pouvoir vous écrire. Je ne

sais où tout ceci aboutira, mais si vous ne faites pas diversion de votre côté, nous aurons bien de la peine à nous sauver. J'ordonne à STEDINGK de vous renforcer autant que possible. Si vous pouviez prendre Saivitaipal et tomber sur Davidstad, vous forceriez l'ennemi à se retirer du Kymene, et à ne pas percer plus avant sur Anjala où il est aujourd'hui en force. La chance viendrait peut-être encore à tourner, sur-tout comme je suis venu ici pour presser la flottille de sortir, et qu'elle est prête, mais le vent est contraire. Mon Frère est sorti le 30 avril, avec la grande flotte.

Tout notre malheur vient de ce que SVEDENHJELM qui a été fait prisonnier, n'a pu se soutenir à Anjala; l'ennemi a passé là le Kymene en pénétrant dans le pays, et je n'ai pu y accourir assez à tems. POLLET marche maintenant contre lui. Il était hier de l'autre côté de Keltis, mais les chemins sont affreux. Les troupes qui ont attaqué à Anjala, sont celles qui doivent garnir la flottille Russe. Si je peux sortir avec la mienne, et que vous tombiez sur eux là haut, tout sera réparé; mais prenez garde à vous et ne vous faites pas tuer. Adieu, mon cher ami; Dieu vous conserve.

64.

Le 9 Mai 1790.

J'étais de si mauvaise humeur l'autre jour quand je vous écrivis, mon cher ami, que je ne me souviens pas d'avoir eu une aussi méchante journée de toute la guerre. Le dépit de me voir traversé dans mes succès au moment où j'allais me réunir avec vous, et la crainte que le Général PLATEN ne se vît obligé de reculer et de mettre le feu au magasin d'Elime, me mettaient dans une chienne d'humeur; et le vent contraire qui m'empêchait de sortir avec la flottille, n'en adoucissait rien. Enfin, cela est passé. Je suis persuadé maintenant que l'ennemi n'ira pas bien loin dès que mon escadre qui est à Fagerö et qui n'attend que du calme ou un bon vent pour me rencontrer à Pellinge, se sera mise en activité. Alors il faudra bien que l'ennemi quitte mon pays, pour aller sur sa flotte; car sans le malheur de SVEDENHJELM, il n'eût pas songé à s'avancer comme il l'a fait. Nous savons pour sûr, que ce n'est qu'avec les troupes destinées pour la flottille qu'on nous a attaqués; ainsi en y réfléchissant avec calme, j'espère que la mer me vengera des événemens sur terre; et lorsque les troupes

de STEDINGK et de WREDE nous auront renforcés, vous tomberez sur Saivitaipal et Davidstad. J'ai pressé pour qu'on vous envoie ce qu'il faut à vos bateaux canonniers. Nous attendons la grande flotte à tout moment. Vous ne m'avez pas marqué les personnes pour lesquelles vous désirez des croix pour la journée du 30 avril, qui mérite bien qu'on en donne. Je vous en envoie quatre que vous donnerez à ceux qui ont pris des canons ou à ceux qui se sont particulièrement distingués. J'attends au reste la liste des grâces que vous me demanderez pour vos officiers; vous avez bien raison de dire qu'ils les méritent bien, sur-tout VEGESACK. Adieu, mon bon ami, portez vous bien et aimez moi toujours.

65.

Furuholmen le 13 Mai 1790.

J'ai reçu, mon bon ami, votre lettre par WRIGHT qui est arrivé, et ce matin BRELING m'a apporté la nouvelle que mon Frère avec la grande flotte est entré dans le golfe et qu'il va droit à Revel. Nous levons l'ancre cet après-dîner pour aller attaquer Fredrikshamn. Les ennemis se sont

retranchés à Korois; le Général DENISOW s'avance du côté de Nyby; mais PAULI et JÄGERHORN ont ordre de le combattre. J'ai écrit, prié, grondé et menacé pour vous faire avoir ce qu'il faut pour vos bateaux canonniers. Dieu sait ce qui arrivera par terre, mais en tout cas, la mer nous vengera. L'attaque de Kernakoski a fait un grand effet à Stockholm. Je vous envoie quatre croix et la liste des récompenses. Je joins à cela des gratifications particulières pour VEGESACK et pour TAVAST. Adieu, mon cher et bon ami; je vous embrasse de tout mon cœur.

66.

À la rade devant Fredrikshamn
le 15 Mai 1790.

J'ai bien payé aux ennemis l'algarade d'Anjala, venant de gagner contre eux une bataille complette. 30 vaisseaux ont été pris ainsi que beaucoup de leurs chaloupes: d'autres ont été brûlés ou coulés à fond; voilà l'événement du jour. J'avancerai demain sur Wiborg, si nos prises ne nous forcent à rester pour réparer ou envoyer en arrière ce dont nous ne pouvons pas nous servir.

Peu de monde a été tué ou blessé. J'ai été au milieu de la ligne, faisant flotter mon pavillon pendant toute la bataille. PALMFELT vous dira le reste. Je suis si aise et si sûr que vous le serez, que je n'ai pas un moment à perdre pour vous faire savoir cette bonne nouvelle. Adieu. Croyez-moi toujours votre tendre ami.

67.

Sur l'Amphion à l'ancre à Svensksund le 17 Mai 1790.

J'ai reçu, mon bon ami, hier au soir votre lettre du 13, et je suis bien aise de voir dans mon ami un courage et une activité qui savent surmonter tous les obstacles; mais je suis bien fâché de vous savoir malade. Si j'en dois croire le rapport du Général PAULI, l'ennemi a détaché de Saivitaipal des troupes contre la soi-disante grande armée. Je le souhaite; car cela conviendrait à notre entreprise. Si le malheur voulait que votre santé exigeât du repos, faites TAVAST votre premier aide de camp, donnez-lui vos ordres et ses instructions, ou bien, envoyez en mon nom, ordre à FABIAN WREDE de

venir prendre le commandement: alors votre brigade restera active; mais le mieux est que vous restiez vous-même à la besogne. Nous avons essuyé hier une furieuse tempête, qui nous a empêchés de nous poster ici à Svensksund avant ce matin; les vents sont contraires et désespérans. Les Russes ont perdu dans la dernière bataille 48 bâtimens armés, dont nous avons conservé 23, le reste a été submergé ou si maltraité qu'après les avoir traînés un quart de lieue, ils ont coulé bas. Nous avons pris une prame superbe, portant des pieces de 32 livres, elle va être mise à Svensksund, étant en si bon état que nous pouvons nous en servir tout de suite. Quantité de canons, de munitions, de pavillons et de cordages sont aussi entre nos mains; enfin je crois pouvoir comparer notre bataille à celle de Tchesmé. Dès que nous serons en ordre, nous dirigerons notre marche sur Wiborg. Je n'ai pas de nouvelles de mon Frère; il faut cependant qu'il arrive ce soir. Adieu, mon bon ami, ménagez votre vie et votre santé; battez bien mes ennemis, soutenez votre réputation et la gloire de nos armes. Je vous embrasse de tout mon cœur.

68.

Sur l'Amphion à l'ancre à Svensksund le 23 Mai 1790.

C'est dans l'inquiétude où je suis sur votre santé, mon cher ami, que je vous écris. Il y a plus de huit jours que je n'ai reçu de vos nouvelles. Vous m'annonciez par votre lettre du 13 que vous méditiez une entreprise et depuis je n'ai aucune connaissance ni de vous ni de votre brigade. Je sais seulement que le Général Bergman, avec quelques bataillons des grenadiers du corps, est venu la nuit du 17 au 18 de Saivitaipal pour renforcer Denisow, et qu'il est arrivé tout exprès pour être battu par le Général Pauli qui a fait le 20 une très belle action à Nappa, d'où il a chassé les ennemis avec une perte considérable. Le détachement envoyé de Saivitaipal me rassure un peu, puisque si vous eussiez eu un échec, les Russes auraient voulu vous poursuivre, et alors ils ne se seraient point affaiblis. Ils sont en force présentement entre Högfors et Abborfors, et les côtes sont garnies de batteries; je les ai fait reconnaître, et n'ai rien voulu tenter avant d'avoir achevé mon

expédition maritime. Après avoir été obligés d'attendre nos provisions, et remorqué avec bien de la peine nos 23 prises, nous devions partir hier, lorsqu'un vent furieux et contraire nous retint encore. Il faut espérer que cela se passera: en attendant nous voilà maîtres de la mer; il n'y a pas dans ce moment un seul vaisseau ennemi, et fort peu de vaisseaux marchands. Le capitaine SIDNEY SMITH est arrivé hier au soir et me paraît fort content de ma flotte. Dieu vous conserve en bonne santé; l'état de la vôtre m'inquiète, sur-tout depuis l'éloignement où je suis et le tems qu'il faut pour recevoir de vos nouvelles.

69.

Sur l'Amphion à Pitkepass
le 28 Mai 1790.

En recevant hier enfin, votre lettre du 19, j'étais déjà rassuré sur votre compte par les nouvelles qu'un prêtre que nous avons pris, nous avait données, que rien ne s'était passé de votre côté, et que les ennemis n'osaient pas vous attaquer à Kernakoski. Nous leur faisons beaucoup de

mal ici. Nous avons brûlé des magasins de fourrage, fait sauter 19 pièces de 32 livres destinées pour Fredrikshamn, et lorsque mon Frère, qui est déjà entre Hogland et ici, sera à sa destination, nous avancerons. Je vous souhaite mille succès, mais vous conjure de vous ménager. Wilmanstrand serait trop payé par votre sang et celui de tant de braves gens. Je ne puis, dans l'éloignement où je suis, vous prescrire vos opérations. Si vous pouviez tomber sur Davidstad, vous forceriez le corps de Kovala à se replier. C'est delà qu'il faut agir avec l'épée pour aider la plume. Sidney nous sert à merveille, sur-tout pour le concert avec mon Frère; il va entre ma flottille et la grande flotte. Faites mes complimens à Payne. Dites-lui que je m'attends à le voir arriver avec quelque bonne nouvelle de votre part; qu'il prenne garde d'être blessé ou tué dans ce moment; cela n'en vaut pas la peine quand on espère finir. Quant à moi, je me ménagerai autant que possible. Le petit Espagnol qui est revenu et qui repart dans cet instant pour Wiborg, m'a dit qu'on ne parlait à Petersbourg que de vous, de votre brigade, de vos officiers, et de Vegesack en par-

ticulier. On loue sur-tout le trait chevaleresque qu'il fit en défendant à ses chasseurs de tirer sur le Prince d'Anhalt lorsqu'il voulait forcer le petit pont que VEGESACK défendait. Le Prince de Nassau doit avoir été comme fou quand il a su la perte de la bataille de Fredrikshamn. Adieu, mon bon ami; je vous embrasse de tout mon cœur.

70.

Sur l'Amphion à la voile, entre Pitkepass, Wiborg et Björkö, le 22 Juin à 6 heures du matin, 1790.

J'ai reçu hier votre lettre du 25 par TAVAST, au moment que j'allais lever l'ancre à Pitkepass, pour joindre à Björkö la flotte de mon Frère, qui est déjà à la vue de celle de Cronstadt. Au même moment un énorme paquet de Stockholm et de l'armée m'est arrivé; jugez combien peu j'étais en état de vous répondre. Le vent contraire, et ensuite un brouillard m'ont empêché de poursuivre notre route, et le calme y a succédé.

Il fallut s'arrêter, et la rame inutile
Fatiga vainement une mer immobile.

du Comte RASUMOFFSKY me forcèrent à la regarder comme mon ennemie, puisqu'ils tendaient à ma perte particulière. Voilà, mon bon ami, la partie diplomatique. Pour la partie militaire, je la remets entièrement à votre prudence, à votre courage et à votre capacité. Je vous ai déjà écrit sur cela un mot; mais étant dans ce moment-ci aussi éloigné, il m'est impossible de prescrire quelque chose de positif. J'écris à STEDINGK de vous envoyer FABIAN et le corps qu'il commande, puisque celui-là ne peut plus agir selon le plan tracé. Lorsqu'il arrivera, vous serez plus fort qu'aucune autre des divisions de l'armée. Adieu, mon bon ami. Aimez-moi toujours, et ne doutez jamais de mon amitié.

71.

Le 6 Juin 1790.

Je viens d'apprendre, mon cher ami, que vous avez été blessé au travers du corps. Vous connaissez trop mon cœur, pour ne pas vous peindre mon inquiétude. Je me fie à l'ancienne connaissance que j'ai avec le Comte DE SOLTIKOFF, pour qu'il ait l'honnêteté de vous faire passer celle-ci.

Dieu

Dieu vous conserve et vous rende à vos amis. Je me porte très bien, et je n'ai d'autre inquiétude que celle que m'a causé la nouvelle de votre accident. C'est une vilaine chose que la guerre; et je le sens bien quand je vois les jours de mes amis en danger. Je vous embrasse de tout mon coeur.

72.

Björkösund le 9 Juin 1790.

Par un officier parlementaire qui a porté une lettre du Général Baron DE FERSEN au Général POLLET, nous avons su que vous avez été victorieux, mon cher ami, et que Saivitaipal est pris; mais cette victoire m'a coûté bien cher, puisqu'elle vous a valu une blessure. (Tel est le récit de l'officier.) Vous me connaissez trop, pour ne pas sentir tout ce que je souffre de cette nouvelle; et n'ayant pu comprimer ma sensibilité, je viens d'écrire au Comte DE SOLTIKOFF pour le prier de vous faire passer quelques lignes de ma main, et de me faire avoir de vos nouvelles. J'imagine que dans l'état actuel des choses, ce Gé-

néral ne me refusera pas cette honnêteté, et que vous aurez déjà eu cette lettre-là avant celle-ci. Je ne pouvais pas vous mander alors que je vous avais nommé Chevalier Grand-croix de mon Ordre de l'épée, et Major-Général. Voilà, mon bon ami, deux étranges grâces pour quelqu'un qui a commandé deux ans comme Général, et qui aura, sans doute, le cordon bleu à la première promotion; mais vous recevrez celle-ci comme une marque de la justice que je fais à vos talens militaires et à vos services. Si j'avais récompensé plutôt votre mérite, on l'aurait attribué à mon amitié; actuellement il faut que l'envie se taise, et c'est un grand pas de fait. J'espère que vous avez pourvu au commandement de votre brigade, si vous ne pouvez pas l'exercer vous-même. Tawast pourrait tout diriger sous vos ordres, jusqu'à ce que le Baron de Wrede auquel j'écris, puisse se rendre auprès de vous pour suivre le plan tracé. Nous inquiétons ici Petersbourg même. Les houssards et les dragons sous Dyk ont eu hier un combat avec les dragons de Skoffsky qui ont été culbutés. Nous avons fait descendre à terre les gardes, les Uplandois, un détachement des al-

lemands, des dragons du corps et de Nyland. CEDERSTRÖM pour couvrir l'aile gauche de DYK, s'est avancé sur le chemin de Systerbäck à Hamejocki, où il y a un pont et une petite rivière. On prétend aujourd'hui que les avant-postes ennemis se sont retirés jusqu'à Systerbäck. C'est dans cette situation que j'attends à chaque instant le retour du courrier espagnol. Les deux grandes flottes sont à vue; mais la nôtre a une position si avantageuse que je doute qu'on l'attaque. Je vous ai écrit un bout de lettre le 6, où je vous annonçais que JÄGERHORN vous communiquerait un long bavardage de ma part sur nos opérations: j'espère qu'elle vous est parvenue. Je me porte très bien, un peu impatient de voir finir tout ceci par une bonne paix, et très inquiet d'avoir de vos nouvelles, les craignant et les souhaitant également. Ma situation est violente: quelquefois je pense que c'est votre frère qui est blessé, d'autres fois craignant que ce ne soit vous; enfin ne sachant pas trop ce que je peux espérer. En tout cas, que Dieu vous conserve, mon cher ami, et si vous êtes blessé, qu'il vons guérisse bientôt; ce sont les vœux de celui qui vous aimera toujours.

Le Prince Royal de Danemarck épouse la seconde des filles du Prince de Hesse. Je vous envoie la croix et une procuration pour recevoir en mon nom les deux premiers Chevaliers de l'Ordre de l'épée. STEDINGK a le cérémonial qui fut observé pour lui. Dieu veuille que votre santé vous permette cette fonction. J'aurais eu bien du plaisir à vous décorer moi-même; mais pourvu que vous viviez, tout est bien.

73.

Svensksund le 8 Juillet 1790.

J'ai reçu aujourd'hui, mon bon ami, votre rapport du 29 et votre lettre du 21 qui le précédait. Voilà donc nos affaires de nouveau en mauvais état. Je vous promets cependant que je ne perdrai rien de ma contenance. Je vois avec bien de la peine que votre blessure est encore loin d'être guérie, et c'est un malheur de plus pour moi de ne pas vous avoir ici. Vous avez tort de ne pas avoir annoncé votre promotion, ayant exactement eu la grande croix aux termes exprès où je la donne. Blessé, vous avez encore commandé vos

troupes; vous les avez ralliées et ramenées à l'ennemi: telles sont les conditions pour lesquelles je donne la croix. Je vous l'ai envoyée sur le témoignage général de l'ennemi: l'impartialité seule décide ses éloges. La perte de la petite flotte est médiocre. Cinq chaloupes canonnières dont on croit qu'il n'y a que deux tombées entre les mains de l'ennemi; 7 galères, dont deux sont submergées; quelques vaisseaux de transport avec 6 bateaux armés, voilà tout. La grande flotte a perdu sept vaisseaux de ligne: savoir, deux pris, deux sautés en l'air, et trois échoués sur des bas fonds. Mon Frère est blessé à l'épaule. Pour moi j'ai heureusement échappé sans le moindre accident; nous verrons si je conserverai du moins ce bonheur. Nous sommes ici à attendre l'attaque du Prince de Nassau. Il faudra voir si cet endroit nous sera toujours funeste, ou s'il nous sera enfin favorable. Je vous envoie par MEYERHJELM des croix, et vous m'enverrez une liste de grâces que je signerai. Si vous pouvez vous faire transporter, et que l'état de votre santé ne vous permette pas, comme je le crains, de faire la campagne; il serait bien utile que vous vous rendissiez en Suède

pour prendre place dans la Régence. La Prusse, l'Angleterre et la Hollande veulent me donner quelques subsides; mais ce secours m'embarrasse, puisque d'un côté nous pourrions en avoir besoin, et que de l'autre on exige absolument que je ne fasse pas la paix sans leur concours; et je souhaite la paix si ardemment, qu'excepté le pardon des rebelles et tout ce qui peut ingérer la Russie dans les affaires intérieures de l'Etat, je serais content même de la frontière que nous avons. Je ne sais présentement quel parti prendre, et je doute qu'à Petersbourg on veuille maintenant la paix; et qui plus est, qu'on l'ait jamais voulue sincèrement. En vain j'ai redemandé le courrier d'Espagne; probablement que la fierté de l'Impératrice lui a défendu de traiter tant que l'ennemi était si près de la capitale: à cette heure, elle voudra pousser ses avantages. En attendant on assure qu'une flotte anglaise est attendue au Sund. Adieu, mon bon ami.

74.

Sur Amphion à Svensksund
le 10 Juillet 1790.

Votre amitié et le vif intérêt que vous

prenez à moi, me sont bien chers. Je vous écris après une bataille qui a duré 24 heures, et à laquelle on ne peut rien comparer. C'est le bon Dieu, le vent et la valeur de mes officiers qui nous ont donné la victoire la plus complette. Vous dire ce que nous avons pris ou coulé à fond, est impossible; dans ce moment encore, nous ne le savons pas. De 11 grandes frégates que le Prince de Nassau nous a amenées, il ne lui en reste pas une; de 30 galères, je n'en crois que 8 échappées, des cutters, des bombardes, des prames: tout est pris, brûlé, ou coulé à fond; il y avait ce soir 30 officiers prisonniers sur le Séraphin, 40 envoyés à Kymenegård, à peu près le même nombre éparpillé sur les vaisseaux des chefs, et encore pareil nombre sur une île. Je ne connais pas encore le nombre des soldats et des matelots prisonniers, mais il y en a déjà au de-là de deux mille. Des drapeaux, de l'artillerie de débarquement, enfin, depuis la bataille de Narva, il n'y en a pas eu de plus marquante. Nous devons bien remercier Dieu; nous n'avons perdu qu'un poyama *) qui prit feu par une bombe et qui sauta, deux chaloupes

*) Nom de vaisseau armé de la flottille.

canonnières qui eurent le même sort et deux bateaux canonniers hors de combat. Le Baron DÜBEN, Capitaine, officier de grand mérite, est tué; quelques autres encore l'ont été, et peu de blessés. Je suis si fatigué que je crains que ma lettre ne s'en ressente. Votre brigade va rentrer en activité; j'en donne la nouvelle au Général PAULI. Dès que j'aurai mis les choses en sureté ici, et dans l'ordre de défense que j'ai imaginé pour couvrir notre aile droite, je me rendrai à l'aile gauche de l'armée, car je suis très las de rester entre les planches et je meure d'envie de monter à cheval. La lettre que vous m'avez envoyée du Général IGELSTRÖM est très remarquable, et sur-tout la bonté de l'Impératrice de renvoyer le Comte DE RUDENSKÖLD en votre faveur. Si vous aviez le crédit de faire relâcher le Comte de LÖWENHJELM sur sa parole, vous me feriez un grand plaisir ainsi qu'à mon Frère. Que diront certaines personnes de ces politesses de l'Impératrice? Il me semble qu'après la journée d'hier, une lettre de vous au Général IGELSTRÖM dans des termes bien pacifiques, serait fort de saison. Vous pourriez lui mander, en prenant pour prétexte la bonté qu'on a

eue pour le Comte DE RUDENSKÖLD, de vous informer de vos anciens amis dans les gardes qui sont prisonniers; que vous avez eu le plaisir de recevoir de mes nouvelles, et de voir que, malgré la victoire, je persistais dans mes désirs pour la paix, et qu'ils paraissaient encore animés par l'idée de la vicissitude attachée aux succès de la guerre; que le moment était venu pour y mettre la main, mais qu'il faudrait se hâter avant que des tiers vinssent embrouiller la négociation en y mêlant des intérêts étrangers; qu'autant que vous le sachiez, la guerre se faisait pour soutenir les Turcs, ou plutôt pour leur faire obtenir une paix honorable et nous procurer une frontière plus naturelle; que pour le premier objet, tout obstacle serait levé en m'acceptant pour médiateur, et que pour l'autre, la puissance de la Russie ne serait pas diminuée en rétablissant les choses aux termes où elles étaient à la mort de PIERRE I, puisqu'en obtenant des Turcs des avantages et en tranquillisant la Suède, la Russie obtiendrait un véritable agrandissement. Vous pourriez ajouter que vous persistez encore dans l'idée, qu'en traitant directement avec moi, par une personne munie de tous les

pouvoirs pour conclure la paix, le tout serait terminé en huit jours, au lieu qu'un retard ferait entrer tant d'intérêts différens dans la pacification générale, que cela deviendrait un dédale où le tems se perdrait; et que finalement il faudrait, peut-être, revenir à ce qu'on aurait pu faire dans ce moment; que sans l'assurer positivement, vous croyez que telles étaient mes idées et mes sentimens; mais que toute influence étrangère qu'une autre marche amenerait, s'opposerait à un accord de cette nature; que pour vous, rien ne vous serait plus agréable qu'un arrangement aussi simple et aussi facile, qui affermirait à jamais la bonne harmonie des deux Cours, sans nuire à leur gloire, et en leur assurant des intérêts réciproques; qu'enfin, pendant que j'étais à Björkö, la proximité de Petersbourg rendait tout ce projet fort aisé, et connaissant ma confiance dans la probité du vieux Comte OSTERMAN, dont j'avais toujous loué la conduite, en la comparant à celle de ses successeurs, il serait probable que s'il avait quelque conférence avec moi, l'affaire serait bientôt arrangée, et même avant que quelqu'un s'en doutât. Peut-être faudrait-il présenter tout ceci comme le rêve d'un ma-

lade dans les déserts du Savolax; mais ajoutez que néanmoins, vous avez voulu mander vos idées à Mr. D'IGELSTRÖM, sauf à lui à les apprécier, puisque vous saviez qu'il était muni de pleins pouvoirs, et se trouvait par conséquent au fait des secrets de sa Cour.

Voilà, mon cher et bon ami, un long discours de quelqu'un qui n'a pas dormi de deux fois 24 heures; mais vous arrangerez cela comme vous le jugerez convenable. Par la lettre que je vous ai écrite par votre secrétaire, vous connaissez l'état de nos autres négociations. Pour moi, je préfère une paix sans concours étranger, et je crois que ma Cousine pense comme moi. Hélas! si elle eût été Roi de France, combien de grandes choses n'aurions-nous pas faites ensemble! Je finis cette longue épître par vous conjurer de prendre un soin sérieux de votre santé. Si nos expéditions réussissent, et que la réunion de nos corps s'effectue, vous ne serez plus aussi essentiellement nécessaire en Savolax; mais comme votre existence est essentielle pour mon cœur comme pour mes affaires, vous pourriez alors chercher un endroit plus convenable pour votre rétablissement,

et en cas que les négociations pour la paix ne s'entament pas, Stockholm serait le meilleur. Voici la croix pour le pauvre PAYN; comme j'ai appris qu'il est fort mal, je me hâte de vous l'envoyer. Votre promotion n'est plus un secret. Je l'ai divulguée moi-même; ainsi bon gré, mal gré, vous voilà Général et Grand-croix. Adieu, mon cher ami. Je vous aime de tout mon cœur.

75.

Svensksund le 23 Juillet 1790.

J'ai à vous remercier, mon bon ami, de votre lettre d'hier que le Baron DE WINK m'a remise. Nous attendons encore de la poudre, et après cela, j'attaquerai les vaisseaux russes sous Fredrikshamn, car il n'y a pas la moindre réponse du Comte D'OSTERMAN. Cela prouve qu'on ne veut pas la paix, ou que l'Impératrice ne veut pas la faire après une bataille perdue. C'est cette circonstance qui peut bien la retarder des deux côtés, car je veux bien la faire après une victoire, mais pas après une défaite, et comme quand on se bat, il faut qu'un des partis soit battu, la con-

clusion en deviendrait impossible. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur, souhaitant de vous voir bientôt, et sur-tout rétabli. Si cependant, il y a un congrès ici, et que votre santé le permette, je voudrais vous employer, et pour cela vous ferez bien de vous approcher de Lovisa.

76.

Svensksund le 24 Juillet 1790.

Meyerhjelm vient de m'apporter votre lettre d'hier, avec celle que vous avez reçue du Général Igelström. Vous aurez vu par celle que je vous écrivis de même hier, que je prévoyais que la bataille du 9 ne donnerait pas d'impression pacifique. Je ne me suis pas trompé, et vous feriez bien de représenter à ceux qui ont le soin des affaires à Stockholm, combien peu il faut compter sur la pacification sans le secours des armes. Voilà pour Stockholm; voici pour vous. Je suis de votre avis, et je remarque dans la lettre d'Igelström deux endroits essentiels: l'un où il consent à une conférence, l'autre où il vous prie d'envoyer vos lettres par Pörele et Kowala,

Cette dernière précaution prouve qu'il se trouve à Fredrikshamn quelqu'un de ceux qui commandent, qui veut éloigner la paix, et qu'il existe une cabale qui anime la fierté de l'Impératrice, à venger encore la journée du 9, pour perdre, à ce que j'espère, le reste de la flotte dans un nouveau combat. Je crois qu'il est très utile d'accepter la conférence, 1° parceque de bouche on peut dire tout ce qu'on veut, et que dans une conférence, on découvre souvent davantage en épiant les sentimens secrets qui échappent dans la chaleur d'une conversation, et qui peuvent décéler les intentions; 2° parcequ'une conférence est déjà un grand pas vers la négociation, et que cette nouvelle forcera les alliés à se déclarer; 3° parcequ'au pis aller, on pourra vîte conclure la paix s'ils refusent de se prêter à nos souhaits; et parcequ'enfin, le tems qu'il faudra mettre à convenir de l'endroit où se fera la première entrevue, nous donnera le tems d'apprendre encore des nouvelles de l'étranger qui rendront nos négociations plus faciles et plus claires. La difficulté est de trouver l'endroit, puisque je ne voudrais pas que vous passassiez le Kymene pour aller trouver Mr. D'IGELSTRÖM, et

qu'il aura probablement la même difficulté pour venir vous trouver. Je crois donc que vous répondrez sur le ton que vous m'indiquez être votre intention: que vous acceptez la conférence, puisque de bouche on pourrait se dire bien des choses qu'on ne pourrait mettre par écrit; que l'état de votre santé ne vous permet malheureusement pas de faire de longues courses, et que vous priez IGELSTRÖM de vous proposer l'endroit de l'entrevue; en lui faisant sentir que des propositions aussi sèches que celles qu'il vous a faites, auront besoin d'être adoucies par une conférence amicale. Vous glisserez aussi quelque chose sur votre étonnement de ce que le Comte OSTERMAN ne m'a pas répondu à une lettre très polie que je lui ai écrite; enfin, sans aigreur, vous vous montrerez dans toute votre lettre aussi fier qu'on l'a été vis-à-vis de vous. Voilà, mon bon ami, ce qui me paraît utile pour le moment. Rien ne serait d'ailleurs plus à propos pour nos ministres alliés qu'une ouverture de conférences: cela leur prouverait que nous pouvons conclure la paix sans eux, et leur donnerait les inquiétudes que la tergiversation et la parsimonie méritent. Au reste

je suis très résolu à ne faire la paix que d'une manière à pouvoir me passer de ces soi-disants alliés. Cela appartient à une discussion particulière. Je suis bien fâché que votre santé m'empêche de vous voir. Ne pourriez-vous venir ici par eau. En ce cas je vous enverrai mon yacht Amadis. Carpelan est enfin arrivé, et j'espère en quelques jours pouvoir attaquer. Le renfort de Stralsund est déjà entre Helsingfors et ici, et on nous envoie beaucoup de poudre. Adieu. Je vous embrasse de tout mon coeur *).

77.

Abo à la fin du mois d'Août 1790.

Voici, mon cher ami, les présens qu'on m'a envoyés de Stockholm avec les six mille cinq cents ducats pour le même usage. Fatigué et très impatient de partir, le vent étant bon je prends le parti de tout vous laisser ainsi que les diamans pour en faire la distribution convenable, et vous priant de

*) Les lettres du Roi au Baron d'Armfelt pendant les négociations de la paix qui fut conclue à Wärälä le 14 août, n'ont pas été communiquées à l'Editeur.

de marquer sur la liste, les présens que vous ferez. Bon soir.

78.

Stockholm à la fin du mois d'Octobre 1790.

J'ai eu, mon cher ami, la dépêche de STEDINGK. Il me parle de l'ambassade d'IGELSTRÖM; mais en même tems il dit que l'affaire de la frontière sera différée jusqu'au printems. Comme vous me dites qu'on voulait nommer l'Ambassadeur le jour de naissance de l'Impératrice, et que c'est le 2 de mai, cela cadre assez bien ensemble. Je dois écrire aujourd'hui et je voudrais savoir plus en détail ce qu'on vous mande. Je suis au désespoir que votre indisposition m'ait privé du plaisir de vous voir. J'espère cependant vous embrasser ce soir.

79.

Rostock le 2 Juin 1791.

J'envoie, mon cher ARMFELT, mes observations et mes instructions à FRANC, rélativement au traité d'alliance entre l'Im-

pératrice et moi. Ce sera le plus beau jour de ma vie que celui où je verrai s'établir une union stable avec une parente que j'aime, et mon nom s'associer à celui d'une aussi grande Souveraine dont la gloire passera à l'immortalité.

Vous direz au Comte STACKELBERG qu'il me trouvera aussi zélé et loyal dans l'éxécution du traité, qu'il m'a trouvé difficile peut-être dans la première conférence. Je poursuis mon voyage pour Aix-la-Chapelle, et pars d'ici dans ce moment pour Brunswick où j'espère recevoir de vos nouvelles et de celles de l'Europe, car dans ce coin du monde on est reculé d'un siècle; on n'y a pas même une gazette française. Je vous embrasse de tout mon cœur.

80.

Brunswick le 9 Juin 1791.

Je ne vous dis que deux mots pour que vous voyiez que j'existe et que je me porte bien. La dépêche ci-jointe en chiffre vous prouvera que mes Secrétaires sont en exercice.

J'ai trouvé ici une charmante Princesse, épouse du Prince héréditaire, fille du Prince

d'Orange; et la fille cadette du Duc, qui était un enfant à votre passage, est aussi très jolie et très aimable. Je vais aujourd'hui à Wolffenbüttel avec le Duc, et ce soir après souper, je pars pour Aix. Adieu, mon bon ami.

81.

Aix-la-Chapelle le 16 Juin 1791.

Après bien des aventures de voyageur, mon bon ami, je suis enfin arrivé ici mardi matin à 4 heures, à peu près comme les chevaliers errans, avec la cape et l'épée, presque seul, et fort de ma prud'hommie, prêt à toutes les aventures, et en attendant qu'il s'en présente, je suis à la fontaine de jouvence pour me rajeunir. J'y ai trouvé beaucoup de personnes de ma connaissance, Madame DE CROY et les Princesses DE SOOR, jeunes et charmantes personnes; tous les illustres exilés de la Cour de France, ce qui forme la meilleure compagnie possible en hommes et en femmes. Cela est bien heureux pour charmer l'ennui d'Aix-la-Chapelle où tous les plaisirs d'autrefois n'existent plus, et où le tems affreux qu'il fait, augmente encore la tris-

tesse. Il fait ici une pluie et un froid tels qu'à la fin de mars. Il n'y a pas de comédie française, il n'y en a qu'une allemande dont j'ai vu hier un échantillon assez mauvais. On dit l'opéra comique meilleur.

Il a paru un nouveau livre de Mr. NECKER, où il se montre à découvert, et où il ne cache pas sa colère de n'être plus rien; c'est un monument curieux de la vanité de ce charlatan. Je verrai si je puis me le procurer et alors je vous l'enverrai par votre frère. Tout ce qu'on me mande d'Angleterre me prouve ses embarras et sert à me convaincre qu'elle ne met aucune suite dans sa politique extérieure. Le Prince HESSENSTEIN, après avoir pensé se casser le cou en chemin, est ici avec le joli petit projet d'aller à Paris. Je lui ai représenté le danger de ce voyage, et que cela pourrait bien le mener à la lanterne. Il y persiste cependant. Après cela, peut-on disputer des goûts? L'état de votre santé m'inquiète. Vous ne m'en avez pas dit un mot; cela n'est pas bien, sachant combien elle m'intéresse. Adieu, mon ami, je vous embrasse de tout mon cœur.

82.

Aix-la-Chapelle le 21 Juin 1791.

J'ai reçu, mon bon ami, par les deux derniers courriers, vos lettres du 31 mai et du 9 Juin, et vous devez, à la réception de celle-ci, avoir reçu mes dépêches de Rostock et de Brunswick à Franc, et d'ici, en commun pour vous deux. Par leur contenu vous aurez déjà vu mes intentions, et par celles que j'ai reçues de vous, je vois que la Russie se prêtera peut-être à mes souhaits; et alors les affaires pourront bientôt être terminées. L'envoi du Général Pahlen me paraît d'un très bon augure; lorsqu'il arrivera, les affaires de France seront déjà éclaircies, et de manière, j'espère, à accélérer et à faciliter les négociations; si au contraire, ces affaires tournaient mal, ce qu'à Dieu ne plaise, la crise sera tellement violente, qu'il faudra encore que la négociation marche vite. En tout cas, je suis tellement en faveur de la Russie, que si le Général Pahlen a des instructions et des pleins pouvoirs suffisans, et qu'il puisse satisfaire à mes demandes, l'affaire sera conclue dans peu. Enfin, après treize ans de souhaits, je me

verrai donc lié avec la seule Souveraine qui soutienne l'honneur des têtes couronnées. Les affaires de Pologne doivent être mises de côté; je ne regarde pas cela comme fini, mais le tems n'est pas encore arrivé où l'on se battra pour cette nouvelle Hélène qui apporte une couronne en dot à son époux. Vous ne me dites rien de votre santé, mon bon ami. Je dois me flatter cependant qu'elle est bonne: les mauvaises nouvelles arrivent assez tôt. Quant à moi, les bains et les eaux me font du bien; je me trouve très heureux ici au milieu de la meilleure compagnie de France, que le malheur a rendu encore plus aimable. Je pars dans ce moment pour Spa, et reviendrai ici jeudi. À Spa je serai plus à portée d'apprendre l'issue du grand événement de la fuite du Roi de France qui va avoir lieu. Le Prince d'Orange et son fils sont venus hier ici sous le nom de Comtes DE WIENNEN. Aujourd'hui le Prince FERDINAND arrive avec sa famille. Adieu, mon bon ami. Vous jugerez de l'effet des eaux par la confusion de cette lettre.

SPRENGTPORTEN est parti d'ici pour Bourguet, la veille de mon arrivée.

83.

Aix-la-Chapelle le 27 Juin 1791.

Quoique je ne sois guères en état d'écrire avec ordre, mon bon ami, je ne veux pas laisser passer la poste, que vous ne voyiez de mon griffonage. J'envoie à FRANC le récit de tout ce que nous savons, mais ce qui n'y est pas, c'est que le seul homme de condition qui accompagnait le Roi de France hors de Paris, était le Comte DE FERSEN, que ce Prince envoya de Bourguet à son frère, Monsieur, par une autre route, ce qui a sauvé mon ami FERSEN qui est en sureté à Luxembourg. J'attends le Général PAHLEN qui a passé Copenhague et qui doit être ici probablement demain. Voici le moment pour la grande ame de CATHERINE de se signaler. Elle a déjà tant de droits à l'immortalité; mais tout ce que les Souverains diront ou feront rélativement à la cause du Monarque français, sera transmis à la postérité la plus reculée. Je vous prie de faire partir mon yacht pour Wernamünde, la présente reçue; car à la tournure que prennent les choses, ou je pars dans huit jours, ou je ne reviendrai pas cette année. Mais dans

l'un ou l'autre cas il est bon qu'on croie que je reviens. Je vous embrasse de tout mon cœur.

84.

Aix-la-Chapelle le 14 Juillet 1791.

Votre frère qui vous portera celle-ci, mon bon ami, est si pressé de partir que je ne puis vous écrire aussi longuement que je le voudrais, car il se fâcherait si je ne l'expédiais pas aujourd'hui. Ainsi il faudra bien abréger les choses, mais l'importance des papiers qu'il vous porte, vous fera juger qu'on ne pouvait les confier qu'à des mains sûres. Il n'est que trop vrai que le Comte Adolphe Lewenhaupt est mort, et que je perds en lui un bon et fidèle ami, un homme honorable que je pouvais présenter par tout et que je regretterai toujours. Son successeur est un enfant de 10 ans: ainsi ce ne sera que dans 9 ans qu'il pourra exercer sa charge. Il faudra donc bien créer un Grand-Ecuyer de Suède dont la charge est vacante depuis la mort du Comte de Horn. J'y penserai à mon retour en Suède. Si je trouvais un Prince d'une bonne maison de l'Empire,

qui me convint et qui fût d'un âge entre 20 et 30 ans, je le prendrais; mais je n'en ai pas vu encore.

J'ai lu avec attention le mémoire de H . . . Il est bien fait et d'une homme profond. Cependant je ne l'approuve pas en tout et je lui en ai détaillé mes raisons pour la partie politique et pour nos alliances. Quant à l'autre partie de ce projet, je l'ai vu arriver depuis long-tems. Malgré le succès de la dernière Diète, nécessaire au salut de l'Etat, mais acheté chèrement aux dépens de ma tranquillité et de mon bonheur particulier, je suis sûr cependant que le feu de 1786 brûle encore: feu qui sans ce fatal rassemblement n'eût jamais été allumé. D'ailleurs, tant que les jacobins existent, vous pouvez être persuadé qu'on ne peut compter sur rien, excepté sur leurs efforts dans tous les sens possibles pour tout bouleverser. En conséquence j'écris à H . . . que je désire préliminairement le rétablissement du Roi de France pour avoir un appui sûr et solide, et en second lieu, un plan plus détaillé de ses propositions sur tous les autres objets. Si la France est sauvée, si le ciel permet la destruction de cette affreuse Assemblée na-

tionale qui, non contente de bouleverser sa propre patrie, veut encore troubler la tranquillité de tous les autres pays: le dégoût que l'oppression de l'anarchie aura opéré, et la victoire que les bons principes auront obtenue, donneront une juste faveur au gouvernement monarchique, et maîtriseront les esprits de tous les peuples en les éclairant sur leur vrai bonheur. Il faut donc que l'affaire de France marche la première. Après cela, je me sens assez de courage pour tout risquer: je sens même que si le ciel me réservait cette gloire, je serais content du rôle honorable et juste que j'aurais joué, et mes propres revers me paraîtraient supportables. Vous trouverez ce langage bien sombre; mais il est analogue aux circonstances, à l'idée de rassemblement d'Etats, et à la perspective des animosités de ceux dont j'avais cru mériter d'autres sentimens, en les comparant au dévouement de cette Noblesse française pour un Roi qui le lui paye si peu. Enfin il faut finir et laisser partir votre frère. J'attends, avant de partir moi-même, une réponse de Paris. Je vous embrasse de tout mon cœur, et vous envoie une montre d'une nouvelle mode. Souvenez-vous de votre ami en la regardant.

85.

Stockholm à la fin d'Octobre 1791.

Je vous prie de me faire savoir si M:e de Sabran *) est arrivée ou non; cela décidera de ma venue à l'opéra ce soir. Un courrier m'a apporté une lettre de Stedink qui ne contenait rien de particulier. L'Impératrice me laisse le choix de l'Ambassadeur. On a cherché à lui faire accroire que nous n'étions pas contents de Stackelberg. Ne serait-ce pas une intrigue de D...? Vous m'avez dit avant-hier que vous iriez à votre Frescati. Je n'en ai rien entendu depuis, et j'y ai envoyé hier et aujourd'hui:

Mais l'univers se tait sur le destin d'Egiste.

86.

Le mois de Novembre 1791.

Voici, mon bon ami, la tragédie que je vous renvoie. Si l'auteur veut faire les changemens que je propose, je garantis qu'elle aura du succès, malgré la faiblesse de la

*) Depuis, Marquise de Boufflers. Elle passa de Helsinborg à Ystad, mais ne vint pas à Stockholm.
N. de l'Ed.

versification; et de cette manière-ci elle ne sera pas plus une copie de LEMIERRE, que toutes les Iphigénies possibles ne le sont du théâtre grec. Les changemens sont si légers que je crois que l'auteur pourra les faire dans huit jours. Pressez-le pour qu'on puisse jouer la pièce au plutôt. Bon soir.

87.

Le jour de l'entrée du Roi à Gefle pour la Diète 1792.

Voici l'ordre de la marche, mon bon ami. Je n'y ai exprès pas marqué votre place, parceque je ne veux pas que vous y soyez par le froid qu'il fait. Souvenez-vous que votre santé m'est bien nécessaire, et que ce froid vous fait toujours un mal extrême. J'ai reçu la poste où il n'y avait pas de lettre de France. Vous verrez par la gazette de Leyde combien le Comte SIERRAKOFFSKY*) qui fait l'article de Stockholm, est bien informé. Le Secrétaire du Russie à la Haye a reçu ordre de se rendre immédiatement à Paris pour gérer les affaires après le départ du Sr. SIMOLIN. Bon jour. Je vous embrasse de tout mon cœur.

*) Secrétaire de légation de la mission de Pologne en Suède.

LETTRES

à Mr. DE POLLET, *Lieutenant-Général.*

1.

Haga le 14 Mai 1789.

Monsieur le Major-Général POLLET! Vos services nous étant très nécessaires dans ces tems de guerre, et souhaitant de vous approcher de notre personne, nous voulons et ordonnons que vous vous rendiez au plutôt de Stralsund auprès de nous, pour recevoir le commandement que nous vous destinons dans notre armée. Sur ce nous prions Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

2.

Peypola le 24 Juin 1789.

Monsieur DE POLLET! J'ai reçu votre lettre du 16 juin, par laquelle vous me mandez votre arrivée à Stockholm, qui m'a fait beaucoup de plaisir. Je souhaite que vous y restiez jusqu'au départ du second renfort que j'attends de Suède, que vous conduirez,

et qui sera bientôt prêt à venir. J'approuve le choix que vous avez fait de votre fils pour votre aide de camp, et je prie Dieu qu'il vous ait etc.

3.

Kymenegård le 3 Août 1789.

Monsieur le Général POLLET! Comme j'ai reçu aujourd'hui de Stockholm la nouvelle de votre embarquement, je me hâte de vous faire parvenir mes intentions sur le corps que vous commandez. Elles seront courtes et précises.

1° Si Porkala est délivré, vous poursuivrez votre route avec les galères, vaisseaux de transport etc. jusqu'à la rencontre du Comte D'EHRENSVÄRD qui est stationné à Svensksund.

2° À tous les endroits où vous prendrez terre pour rafraîchir votre monde, vous m'enverrez le rapport de votre route.

3° Si Porkala est encore occupé par les Russes, vous débarquerez auprès de l'église d'Ingo, à l'endroit que les officiers de la marine et Mr. DE RAYALIN vous indiqueront. Vous marcherez sur Borgo, Forsby, Lovisa et Kymenegård avec la plus

grande célérité, en observant de ménager votre monde. Vous trouverez à l'endroit de votre débarquement, des chevaux que le commissariat a ordre d'y tenir prêts. Si le nombre n'est pas suffisant, les Gouverneurs des provinces ont ordre de vous donner des chevaux de paysans à votre réquisition. J'ai envoyé l'Intendant de l'armée, le Major-Général Baron DE KLINGSPOR à Helsingfors pour presser les arrangemens.

4° Vous laisserez les galères et les autres bâtimens dans l'endroit du débarquement, ou dans celui qu'on jugera le plus propre pour être à l'abri des poursuites de l'ennemi, avec ordre, dès que Porkala sera évacué, de poursuivre leur route et de se joindre à la flotte du Comte D'EHRENSVÄRD. Vous m'enverrez un rapport de votre débarquement et de votre marche, des jours et du moment de votre arrivée ici.

Je vous recommande en outre le plus de célérité possible. La saison s'avance, et les opérations ne peuvent être poussées avec vigueur que quand je serai en force. Sur ce je prie Dieu etc.

P. S. Je joins ici la marche des troupes. Vous partagerez les journées comme vous le trouverez le plus convenable.

4.

Kymenegård le 15 Août 1789.

Les ennemis à la faveur du brouillard et sous le canon de dix batteries, ont accroché le bout d'un des ponts d'Anjala, qu'ils ont retourné et passé à force. Mr. DE PAULI est descendu dans la plaine, et les a rechassés la baïonnette au bout du fusil. Cependant, comme cet endroit est essentiel et de la plus grande importance, j'ai été obligé de me dégarnir ici pour renforcer le Général PLATEN qui va y prendre le commandement: c'est le seul moyen de dégager cette côte et Elime où nous avons nos magasins. C'est pourquoi j'écris au Baron DE TAUBE de hâter sa marche, et vous prie en même tems de vouloir bien presser la vôtre autant que vous le pourrez. Le succès de la campagne dépend de la promptitude. Le Baron DE KLINGSPOR vous enverra des gens du commissariat pour faciliter vos marches.

5.

Hjerpele le 27 Novembre 1789.

Monsieur le Général POLLET! Le Comte

DE

de Hamilton m'a mandé que les ennemis font des magasins à Kovalla et Walkiala, et qu'il croyait pouvoir les brûler par surprise. Si cela peut s'exécuter, je le croirais très utile, puisque cela nous procurerait une tranquillité durable pour nos quartiers d'hiver; en conséquence vous vous concerterez avec le Comte Hamilton pour voir si cette entreprise peut réussir. La plus grande difficulté, à mon avis, est le passage de la rivière. J'ai écrit au Comte de Meyerfelt que j'avais autorisé les Généraux du centre et de l'aile gauche à tenter cette affaire sans attendre d'autres ordres. Le vent qui a été très fort, me permet enfin de passer dans ce moment, et j'espère encore arriver lundi à Stockholm. Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait etc.

6.

St. Michel le 7 Avril 1790.

Monsieur le Général Pollet! Je suis arrivé ici à 5 heures cet après-midi; j'y ai trouvé le Général Stedingk et le Baron d'Armfelt. Les glaces de Saimen tiennent

encore et resteront, au dire des gens du pays, jusqu'à la fin du mois. Les ennemis ont un magasin à Saivitaipal que nous comptons enlever et nous emparer du défilé important de Kernakoski, après quoi nous porterons toutes nos forces sur Pumala. Voilà le résultat du conseil que nous avons tenu et que je vous mande en peu de mots, pour vous mettre au fait des projets pour lesquels nous souhaitons votre assistance. Elle ne pourra cependant consister encore qu'en démonstrations de votre part, qui feront croire aux ennemis que vous voulez les attaquer, à moins que vous ne puissiez effectivement le faire et enlever le corps qu'ils ont à Walkiala, comme vous m'en parlâtes avant-hier. Pour l'un ou l'autre, il ne faut pas beaucoup de chevaux. Je ne connais pas assez la situation de vos magasins, pour savoir si, en cas que votre entreprise sur Walkiala réussisse, vous pouvez conserver ce poste, ou si, après avoir enlevé le corps ennemi et détruit le magasin, vous serez obligé de retourner et de reprendre votre ancienne position. Je vous laisse entièrement le maître de tout cela, et m'en rapporte avec confiance à vos talens, à votre expérience

et à votre zèle, pour régler vos mouvemens en conséquence des projets dont je vous ai fait part. Je souhaite donc que, aussitôt la présente reçue, vous fassiez les dispositions nécessaires. C'est lundi que nous comptons attaquer le poste de Saivitaipal avec la brigade d'Armfelt. J'écris au Général Platen de faire de même des démonstrations sur l'aile droite, et je vous prie d'avertir le Comte de Hamilton de se tenir sur ses gardes. J'espère vous donner bientôt de bonnes nouvelles d'ici; votre zèle et votre expérience m'assurent que j'en recevrai de même de vous. Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait etc.

7.

St. Michel le 12 Avril 1790.

Monsieur le Général Pollet! J'ai reçu ce matin votre lettre du 11. Je suis très satisfait de tout ce que vous me mandez avoir fait. Voici un ordre pour le Baron de Djurklo, qui lui donne le commandement du régiment de Helsingland. C'est à dessein qu'il y est nommé Lieutenant-colonel. Puisque vous souhaitez un second

pour vous-même, voici une lettre pour Mr. DE PAULI, que vous lui enverrez si vous persistez dans votre souhait; car ce n'est que par égard pour l'état de votre santé que je vous ai proposé un second; ainsi vous êtes le maître de lui envoyer la lettre ou de me la rendre. Nous marchons mercredi au soir pour attaquer Sonnamjemi et Kemakoski à la pointe du jour. J'ai lu avec beaucoup d'attention les rapports que vous m'avez envoyés, sur-tout celui du Baron DE HJERTA, et j'ai trouvé, en l'examinant, que le poste de Walkiala est d'autant plus important, que si nous nous en emparons, nous nous rendrons maîtres en même tems de tout le crochet de Menduharju, et par-là nous nous allégeons d'un cordon de troupes très considérable qu'il faut tenir dans ces cantons, et qui divise nos forces. Je sens comme vous l'importance de ne point donner une mauvaise impression aux troupes par un coup manqué; mais c'est la manière dont on annonce une expédition, qui permet ensuite d'en expliquer le motif selon l'occurrence du succès. Si vous annoncez simplement que c'est une démonstration pour nous seconder et partager l'attention de l'ennemi;

même en vous retirant après, les troupes ne seront pas découragées, et si le succès répond à votre expérience et à votre zèle, leur courage et leur confiance n'en seront que plus augmentés. Enfin, Monsieur le Général, après vous avoir communiqué mes raisons et mes idées, je vous laisse le maître d'agir selon les circonstances. Je suis dans un trop grand éloignement pour vous donner des ordres plus positifs, et lorsqu'on travaille avec une personne qui a autant de zèle et d'expérience que vous, on ferait mal de traiter autrement. Tous les rapports nous disent que l'ennemi est en force à Pumala et qu'il se renforce du côté de Nyslott, soit qu'il craigne une attaque du côté de la Carélie, soit, comme je le suppose, qu'il veuille attaquer lui-même par Jämminge lorsque nous serons occupés à Pumala, ou pour nous prendre à dos ou pour faire une diversion. Voilà bien du griffonnage. C'est votre sort d'avoir toujours à déchiffrer des écritures illisibles. Heureusement que la mienne l'est un peu moins que celle de votre Gouverneur de Poméranie le Prince DE HESSENSTEIN. En vérité cette lettre est tout-à-fait dans le costume des siennes; il fallait en-

core me méprendre de feuille, comme cela lui arrive quelquefois, pour rendre la ressemblance parfaite. Je vous souhaite bien du succès et prie Dieu etc.

8.

St. Michel le 16 Avril 1790,
à 4 heures du matin.

Notre coup sur Kernakoski a parfaitement réussi. Il a été fait hier à 3 heures de l'après-midi. Nous avons pris 2 canons de bronze, 14,000 roubles en argent comptant, des chariots et beaucoup de munitions de guerre et de bouche. Comme Sonamjemi est coupé, les Russes qui s'y trouvent ne peuvent échapper. Le régiment de Jönköping y est marché, et si votre coup sur Walkiala a réussi de même, tout le Menduharju est à nous, et vous pouvez avancer en sureté. Les ennemis ont toutes leurs forces du côté de Nyslott. Comme je souhaite que vous marchiez sur eux avec célérité, vous trouverez amplement de quoi vous nourrir dans leurs magasins. Je sais maintenant qu'ils sont très mal informés. Il est essentiel de détourner leur attention

par une diversion prompte et considérable pour reprendre Kernakoski. J'écrirai demain aux autres Généraux; chargez-vous, je vous prie, comme mon plus proche voisin, de leur annoncer ces nouvelles. Vous excuserez la confusion de ce billet. Celui qui vous écrit n'a depuis 24 heures ni dormi ni mangé.

9.

Borgo le 21 Avril 1790.

Monsieur le Général POLLET! L'hiver ayant repris et la rivière de Kymene étant de nouveau gelée à Abborforss, d'où le Général PLATEN me mande qu'un soldat de l'artillerie venait de déserter sur la glace, je suppose que le lac de Jala a de même repris, et que le climat plus rude encore dans vos cantons aura favorisé nos desseins. J'envoie mon aide-de-camp le Lieutenant-colonel MORIAN pour sonder la glace et pour vous en rendre, ainsi qu'à moi, un compte fidèle. Mon inquiétude et mon impatience sont extrêmes de vous voir passer la rivière, et comme je ne peux rien faire avec la flottille qui se trouve bloquée par les glaces, quoique toute prête à sortir,

je me rendrai demain à votre division; mais si vos préparatifs sont faits, je ne veux pas que vous attendiez ma présence pour agir. MORIAN vous dira que ARMFELT a repris Sonnamjemi et qu'il me mande que les ennemis se renforcent du côté de Wilmanstrand. Je crois que, dans ces circonstances, la hardiesse de passer est plus prudente que l'obéissance méthodique au cours ordinaire des régles. Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait etc.

10.

Borgo le 9 Mai 1790.

Je crains bien que les fatigues et les inquiétudes de ces trois dernières journées n'aient nui à votre santé délicate, mon cher Général, et j'ai été bien fâché de n'avoir pu les partager avec vous, trompé par le rapport de la flottille qui m'annonçait comme hier son arrivée à Pellinge. Elle est enfin sortie, et je m'embarquerai demain. Je voudrais bien vous avoir auprès de moi, car je me flatte que la tranquillité de la mer vous conviendrait mieux; mais je crains que vous ne pourrez m'at-

tendre. J'ai prié JÄGERHORN de vous pressentir là-dessus. Je suis si tranquille quand j'ai avec moi un homme de votre mérite, et à qui je puis me confier aussi entièrement. Que ne puis-je me faire accompagner par ces braves régimens de Cronoberg, d'Ostrogothie et de Westmannie, à la tête desquels j'ai eu l'honneur de faire mes premières armes. J'ai écrit au Général PLATEN que lorsque l'ennemi aura été contenu, je croyais le mieux de se mettre sur la plus stricte défensive, et de faire ensorte qu'on puisse m'envoyer pour les galères autant de troupes qu'il sera possible. Je voudrais bien alors avoir mes régimens favoris; voyez comment cela pourra s'arranger dans la suite. En attendant, saluez tous ces braves gens de ma part, et dites-leur que je ne suis jamais plus tranquille que quand j'ai l'honneur d'être à leur tête. Faites bien mes complimens au Général PAULI et à tous les officiers qui ont combattu avec moi. Sur ce je prie Dieu etc.

11.

À la rade de Wiborg le 16 Juin 1790.

J'espère, mon Général, que le Baron DE

Cederström, vous aura communiqué les ordres que je lui ai donnés ce matin, de retirer et de se rembarquer avec Mr. Dyk dès que l'attaque sur la flottille de Wiborg sera commencée. Nous avons emporté ce matin une batterie de canons de bronze à Aktis kapell, et c'est l'Anglais Smith qui a fait cette expédition. La tempête nous a retenus dans une inaction involontaire. J'ai reçu la réponse du Général Soltikoff avec beaucoup d'excuses du retard, ainsi qu'une lettre du Baron d'Armfelt qui me mande qu'il a été blessé à l'épaule droite. J'attends avec impatience que tout soit fini ici pour vous revoir, et je vous prie de me mander si c'est un trompette qui m'a apporté ce matin la lettre de Soltikoff, et de quel côté il est venu. Je l'ai reçue sans savoir comment elle est arrivée. Je vous prie, mon cher Général, aussitôt que l'embarquement sera fait, d'ordonner à l'Amiral Stedingk de se rapprocher de moi et de la grande flotte avec toute son escadre, et de prendre dans l'entrée de Björkösund la meilleure position pour pouvoir nous joindre facilement. Il placera les vaisseaux de transport de la manière la plus sûre pour être protégés par la grande flotte.

Je vous donne bien le bon soir. La tempête a recommencé.

. . . .

12.

Wärälä le 16 Août 1790.

Je dois vous avertir, mon Général, que le guerroyant Prince de Nassau a fait répondre au Général Soltikoff qui lui annonçait la trève, qu'il ne prendrait aucun ordre que celui de l'Impératrice, et que n'en ayant pas reçu, il comptait attaquer la flotte suédoise encore aujourd'hui, si le vent le permettait. Le vent a été plus pacifique que lui, et l'en a empêché; mais il est bon de se tenir sur ses gardes. Vous voudrez bien écrire, en adressant votre lettre au Commandant de la flottille de l'Impératrice, et lui annoncer qu'une trève vient d'être convenue entre les plénipotentiaires ici à Wärälä, et que, comme vous supposez qu'il en a reçu l'ordre, vous voulez l'avertir qu'on allait l'observer sur la flottille; que vous êtes persuadé qu'il l'observera de son côté. Je vous prie d'avertir de même de ceci Cronstedt et son frère. Je viendrai demain ou après-demain à la

flottille. Si cependant Mr. de Nassau attaque, on doit lui riposter vertement. Je vous remercie de vos complimens sur la paix. C'est encore un secret, celui de la comédie à la vérité; mais l'Impératrice l'exige ainsi. Je crois cependant, que le 19 on échangera les ratifications. Adieu.

LETTRES
au Lieutenant-Colonel JÄGERHORN.

1.

Lovisa le 10 Septembre 1789.

Je viens d'apprendre que 3000 Russes sont partis de Högfors pour Wilmanstrand et le Savolax. J'en fais avertir dans ce moment le Général STEDINGK; mais puisque vous êtes plus près, je vous l'écris aussi. Je sais que vous avez peu de troupes à St. Michel; mais je compte sur votre prudence. Cependant j'en envoie à votre secours avec de l'artillerie sous les ordres du Lieutenant-colonel EDENHJELM. Il sait que vous avez connaissance du pays et beaucoup de zèle; je l'ai prévenu d'entrer en délibération avec vous sur tous les objets. Il est aussi brave qu'il m'est attaché. Je souhaite seulement qu'il n'arrive pas trop tard. Aussitôt que la petite escadre sera prête, je ferai tout pour dégager le Savolax. La brigade d'ARMFELT n'est pas encore arrivée. Tenez-vous bien en attendant, et ne laissez pas Heinola et Joringo, si vous êtes forcé de vous retirer.

2.

Sur l'Amphion dans Furuholmarna
le 13 Mai 1790.

Le Duc est entré dans le golfe avec la grande flotte, ce qui sans doute donnera lieu à de nouveaux événemens. Cependant il est important d'obliger le Général Denisow à repasser la rivière, et de sauver les magasins de Nyby. Je sais que l'année dernière le Comte de Puschkin reçut ordre de l'Impératrice d'entrer seulement 4 werstes sur notre frontière pour brûler nos magasins, et de retourner ensuite. Il ne put y réussir alors. Si Mr. de Pauli peut forcer Denisow à se retirer, je pourrai avoir du renfort à la flottille. Si au contraire, le malheur arrivait que le magasin de Nyby fût brûlé, il faut nous replier sur Miö, mettre autant de troupes que nous pourrons sur la petite flotte, et en la combinant avec la grande, tenter d'autres opérations. L'ennemi ne peut pénétrer bien avant dans le pays, faute de subsistance et de crainte d'être pris à dos, et puisque nous pouvons rassembler nos forces et nous tenir maîtres de la mer, nous dicterons la loi. Voilà comme j'envisage la situation actuelle des affaires. Vous êtes plus près,

et vous en jugerez mieux que moi. Il est essentiel que tout soit décidé au plutôt. Nous levons l'ancre ce soir. Tâchez d'entretenir le courage chez les chefs, souvenez-vous qu'ils ont mes ordres, et qu'à titre de mon aide-de-camp général, vous avez le droit de leur signifier mes intentions que je vous ai confiées de bouche. Communiquez-moi vos idées sur les opérations. Dieu vous conserve, mon cher JÄGERHORN.

3.

Svensksund le 21 Mai 1790.

J'ai reçu votre lettre du 15, et j'ai vu avec beaucoup de satisfaction ce qu'on s'était proposé de faire. Je sais que cela a déjà réussi en partie, et j'espère que le reste aura un égal succès. J'avais déjà adopté votre plan pour ce qui regarde l'expédition sur mer, et je compte demain aller chercher le Prince de Nassau. Adieu; ménagez votre personne, car j'ai besoin de conserver de si bons officiers.

4.

Sur l'Amphion à l'ancre à Pithepass
le 28 Mai 1790.

L'endroit d'où je date ma lettre, mon cher Colonel, vous prouve que l'escadre légère a poussé bien en avant. J'ai la grande flotte à ma droite, et j'attends seulement des nouvelles pour continuer mon plan. Pour l'exécuter, il me faudra cependant plus d'infanterie que je n'en ai. J'ai écrit au Comte DE MEYERFELT de m'envoyer les galères qui sont à Svartholmen. Cela affaiblira à la vérité un peu l'armée qui est près de la rivière; mais vous sentez que cet inconvénient ne peut contrebalancer l'avantage qui en résulterait. Il faut que Mr. PAULI se tienne seulement sur la défensive, et je suis presque sûr que l'ennemi fera de même de son côté. Il est important de le déloger de la hauteur qu'il occupe encore auprès du pont de Wärälä, et je crois qu'il ne faut pour cela qu'une bonne artillerie, placée sur la hauteur opposée où je campais l'année passée après la retraite de Liikala. Ici nous avons fait quelques descentes. Hier on brûla un grand magasin de fourrages, et on creva 19 gros canons de

56 livres envoyés de Wiborg à Fredrikshamn pour être embarqués sur les chaloupes canonnières. Un corps de chasseurs fut défait et dispersé. Tout cela ne peut qu'inquiéter l'ennemi, l'obliger à garnir la côte, et à tirer ses troupes du Savolax vers Wiborg. Je vous fais tout ce détail pour que vous connaissiez au juste notre situation et ce qu'il y a à faire. Nous attendons à chaque instant des chaloupes de Sveaborg, le vaisseau Styrbjörn et trois escadrons de houssards. J'espère avoir bientôt de vos nouvelles; je vous avertis de ne pas écrire la force des détachemens et des corps, au cas que, par quelque accident, la lettre tombât entre les mains de l'ennemi. Je prie Dieu qu'il vous ait etc.

5.

Björkösund le 7 Juin 1790.

Les relations envoyées d'ici à l'armée, vous auront déjà instruit du succès de nos armes. Le Comte Meyerfelt m'informe que le ennemis ont évacué Pyttis, et si le bruit se vérifie que Davidstad est pris, vous serez déjà avancé loin avec le Général Pau-

LI. Mon idée serait que vous laissassiez Fredrikshamn, que les Généraux PLATEN et MEYERFELT bloqueraient ensemble, et que vous vous portassiez en droiture sur Wilmanstrand. S'il ne peut être pris, en vous réunissant avec ARMFELT et PAULI, vous serez au moins assez fort, à ce que je présume, pour pouvoir passer le lac de Voxen et prendre Pumala à dos, ce qui mettrait STEDINGK à l'aise. Alors vous ne devriez plus vous embarrasser de Nyslott ni de tout le Savolax, mais marcher ensemble sur Wiborg. Si vous pouviez en même tems me faire passer des nouvelles par le détroit de Verolax, je jugerais de votre approche par les mouvemens de l'ennemi. Ayant à présent débarqué les houssards et l'infanterie, je compte inquiéter tous les chemins à Petersbourg. Si l'ennemi se retire, il faut le suivre, ne pas sacrifier beaucoup de monde, mais tâcher seulement de passer Voxen pour aller à Wiborg. Ecrivez à ARMFELT ce que je vous ai mandé. Je compte, mon cher JÄGERHORN, sur votre zèle et vore capacité. Dieu vous bénisse et vous rende victorieux sous votre brave Général, comme vous l'avez déjà été. Saluez le brave JERNFELTZ.

6.

Svensksund le 7 Juillet 1790.

Le Baron DE KLINGSPOR vous aura appris mon retour et avec quelle hardiesse nous avons passé au travers de toute la flotte russe. La petite escadre a perdu 7 galères qui ont coulé bas. J'ai pris ce poste ponr maintenir Högfors que le Comte DE MEYERFELT avait repris le 26 juin. Il devient plus nécessaire qu'auparavant d'emporter ou au moins de brûler les magasins de Davidstad. Je crois qu'une marche rapide sur Waldola et Niveri pourrait faire réussir ce projet. Les magasins de l'ennemi sont en grand désordre, et s'il les perd, je suis sûr que nous serons débarrassés de lui. Dieu vous benisse, mon cher JÄGERHORN, et favorise votre courage.

7.

Svensksund le 10 Juillet 1790.

C'est à présent votre tour d'agir, mon cher JÄGERHORN. J'ai fait ma besogne. Le Prince de Nassau est battu, et le 24 août de l'année passée est vengé. Avertissez-moi de l'ins-

tant où vous passerez. On me dit que Niveri a été attaqué hier ou aujourd'hui. Dès que j'aurai pu régler tout ici, je serai chez vous.

8.

Svensksund le 14 Juillet 1790.

Rien ne prouve mieux que mon exemple qu'il ne faut jamais désespérer de la fortune. Lorsque tout paraissait perdu, Dieu me donna la victoire. Vous devez ainsi, mon cher Colonel, vous ranimer et rassembler toutes vos forces pour trouver moyen de réunir les deux corps. La faute consiste à avoir employé de trop petits détachemens. Il faut prendre tout ce qui n'est pas indispensable pour la défensive de Kernakoski, et tomber avec le tout sur Walkiala ou Orrawalla. Aussitôt qu'un grand corps se présentera sur le flanc de l'ennemi qui, selon l'avis de Mr. Engeström auquel je me rapporte, ne peut être bien fort, le Général Pauli sera libre de passer la rivière. Ainsi les affaires changeront de nature, et la paix ou la victoire s'en suivra. Etant sur les lieux, vous jugerez

plus facilement que moi l'instant d'effectuer ces plans; mais si on laisse du tems à l'ennemi, il tombera sur nous, et de toutes les guerres, la guerre défensive est la plus désavantageuse.

9.

Svensksund le 22 Juillet 1790.

A présent il est tems, mon cher JÄGERHORN, de passer la rivière. J'en donne l'ordre au Général PAULI, et avec le renfort qui a dû vous arriver du Savolax le 19, vous avez assez de troupes pour forcer le passage. Le Comte DE LEWENHAUPT marche avec de la cavalerie au camp de Wärälä, et le Général PLATEN vous amenera aussi un considérable secours. J'ordonne en même tems au Baron DE WREDE et à STEDINGK de forcer Pumala, et je compte sur votre zèle et votre activité. Il faut pousser la campagne avec vigueur; sans cela, nous n'aurons pas la paix cet automne.

Le Baron HJERTA arrive. Il faut changer le plan de défense en attaque, et par conséquent hâter l'arrivée des renforts. Dès

qu'ils seront venus, vous passerez la rivière coûte qui coûte. Je compte en même tems agir ici de mon côté aussitôt que les munitions que j'attends de Lovisa, seront venues. Tout a été consommé pendant la bataille qui dura 24 heures. Adieu.

LETTRES

au Baron DE RAYALIN, *Aide de camp Général du Roi.*

I.

Falun le 10 Septembre 1788.

Je vous suis bien obligé, Monsieur le Baron, de la diligence que vous avez mise à exécuter votre commission *). On dit que la flotte russe, sous la conduite de l'Amiral DESSEN, va entrer du côté de la Baltique. Le 11 elle était encore à Copenhague et n'avait pas commencé à s'alléger de ses canons pour passer les basfonds; ainsi, si vous vous hâtez, il est possible encore de passer. Je n'ai aucune nouvelle du Comte D'EHRENSVÄRD, et mes ordres arriveraient trop tard; mais comme il avait ordre de se concerter avec vous, je ne doute pas qu'il ne vous seconde. Je lui écrirai cependant. Je vous souhaite une heureux passage, étant etc.

*) Le Baron DE RAYALIN était chargé de l'expédition du renfort de la flottille qui venait de Poméranie et de Stralsund, et le conduisit en Finlande.

N. de l'Ed.

2.

Borgo le 28 Août 1789.

J'ai reçu avant-hier, Monsieur le Baron, votre rapport, relativement à la prise du cutter russe; et hier entre Lovisa et ici, l'officier que vous m'avez envoyé, m'a rendu compte de la manœuvre hardie et courageuse que vous venez de faire. Je n'attendais pas moins de votre habileté et de l'intrépidité qui vous caractérise. Vous nommer, à la suite d'une action aussi extraordinaire, Chevalier Grand-croix de mon Ordre de l'épée, c'est moins vous recompenser que faire une exacte justice. Les galères que vous avez fait passer, et celles qui pourront passer encore, ne peuvent que venir très à propos. Notre flotte est si peu maltraitée, que lorsqu'elle recevra un renfort, je suis décidé à faire de nouveau attaquer le Prince de Nassau. Votre frère est vivant et se porte très bien. Sa chaloupe canonnière a coulé bas. Nous avons perdu un turoma, une galère et la frégate qui a donné sur un basfond, après que ses officiers ont été tués. Le bâtiment Björn Jernsida a sauté en l'air. Hogenhusen y a mis le feu après que les Russes y

étaient déjà montés. Mr. de Fleetwood s'est sauvé dans ce moment sur une chaloupe à Kymenegård, 5 chaloupes canonnières y sont arrivées, et le reste est à Svartholmen. Nous avons eu peu de tués. Cette bataille était gagnée à 7 heures du soir. J'ai vu de mes propres yeux trois vaisseaux de l'escadre russe d'Aspö amarrés, et 21 qui avaient baissé le pavillon; le reste fuyait en désordre. Le manque de munition après un combat, qui avait commencé à 10 heures et demie du matin, et le détroit qui avait été comblé, mais que les ennemis parvinrent cependant à passer après un travail de neuf heures, nous obligèrent à la retraite. Les Russes néanmoins ont été si maltraités qu'ils nous seront inférieurs dès que nous pourrons réunir nos forces. Ils ont eu trois de leurs galères coulées à fond. Je vous envoie ci-joint le mémoire que je viens de recevoir de mon Frère et que vous aurez soin d'exécuter. Pour ce qui regarde le retour de cette escadre après son expédition achevée, vous voudrez bien juger de ce qui sera le plus utile à mon service vu les circonstances, me le communiquer et donner en mon nom les ordres nécessaires au colo-

nel Fust, J'ai nommé avant-hier 26 août Hagelberg Chevalier de l'Ordre de l'épée, et hier 27, je l'ai fait Lieutenant. Vous ferez rendre l'épée à l'officier russe que vous enverrez à Sveaborg après avoir tiré de lui tous les éclaircissemens possibles. Je vous charge de témoigner ma satisfaction à tous les officiers et de me mander ce que vous souhaitez pour eux. Je me rends aujourd'hui à Sveaborg pour presser les arrangemens nécessaires pour mettre le Comte d'Ehrensvärd en état d'agir. Le Lieutenant-Colonel Rosenstein est prisonnier; il a été pris avec le vaisseau Oden qu'il commandait. Je prie Dieu qu'il etc.

3.

Forsby le 31 Août 1789.

Vos succès et voutre courage ne me donnent guères le tems de vous écrire. J'en reçois une nouvelle preuve par l'action hardie que vous venez de tenter le 29. Voici les promotions que vous m'avez demandées. Je vous laisse à juger étant sur les lieux, si la situation des choses n'exigerait pas de laisser l'ennemi un peu tranquille jusqu'à ce que le secours de Carls-

krona soit arrivé, pour qu'il ne s'avisât pas avant ce tems, de se renforcer. Ce n'est cependant qu'une simple réflexion que je vous prie de faire. Il y a deux objets importans à chercher: l'un le passage des galères qui une fois transportées de ce côté-ci, en se réunissant avec l'escadre de Svartholmen, seront en état d'attaquer de nouveau les Russes et de décider par un combat le sort des *Skärs*, ou du moins maltraiteront assez l'ennemi pour le forcer de rentrer dans son port. Cet objet me paraît dans ce moment le plus important et le plus pressé. Si vous pouviez faire passer les autres galères de la même manière que celles que vous commandez, cela n'est pas à négliger. L'autre objet est de protéger tous les transports qui sont entre Porkala et Hangö-udd, jusqu'à ce que l'arrivée de Fust rende le passage possible. En attendant je souhaiterais fort que vous pussiez m'envoyer Frese, ne fût-ce que pour vingtquatre heures; le Baron de Klingspor vous aura dit mes raisons. Je pars dans ce moment pour Lovisa pour presser les réparations, et je ne laisserai ces messieurs en repos, que lorsqu'ils pourront reparaître en mer.

4.

Lovisa le 19 Septembre 1789.

La conservation des magasins de Strömsby est l'objet le plus important à soigner. Je ne connais pas assez la situation pour donner des ordres plus détaillés et qui pourraient être changés à tout instant par les circonstances. Vous prendrez ainsi les meilleures mesures pour remplir cet objet. Le Major-Général Baron DE KLINGSPOR va dans ce moment à Strömsby pour concerter les moyens de défense de ces magasins.

5.

Lovisa le 13 Octobre 1789.

J'ai reçu, Monsieur le Baron, votre lettre du 10, et je suis bien fâché du dérangement de votre santé. J'espère cependant que vous ne voudrez pas quitter le poste que je vous ai confié, avant que les Russes se soient retirés. Vous vous êtes trop bien acquitté de votre commandement, pour ne pas y persister jusqu'à la fin de la campagne. Si vos subalternes vous font des chicanes, vous avez l'autorité nécessaire pour

les réprimer, et je vous exhorte à rétablir la sévère discipline qui est nécessaire. Pour ce qui regarde les galères etc., mon intention est que tout ce qui peut être envoyé à Sveaborg, y soit envoyé pour que l'on ne soit pas privé de ce secours pour l'année prochaine; le reste doit aller à Stockholm ou à Åbo. Il faudra calculer où les radoubemens pourront se faire avec le plus d'économie. Sur ce je prie Dieu qu'il etc.

P. S. J'espère que vous avez traduit au Conseil de guerre l'officier qui a brûlé la galère. Il faut qu'on fasse un exemple.

6.

Au Camp de Wärälä le 6 Août 1790.

Monsieur le Baron DE RAYALIN! Par les pièces ci-jointes vous verrez les désirs du porteur. Comme il se réclame de vous, qu'il vous a servi de secrétaire, et que vous connaissez d'ailleurs l'état des choses à l'île de St. Barthélemi, je vous l'envoie pour que vous puissiez me mander s'il a raison ou non. Il se plaint de Mr. DE ROSENSTEIN. J'ignore si sa plainte est fondée ou si l'envie d'avoir sa place, ou bien l'es-

prit d'insurrection qui règne dans les îles françaises, l'ont excitée. Vous voudrez le retenir près de vous quelques jours et me mander votre avis. Vous me feriez plaisir de m'envoyer au plutôt un court récit de la manière dont vous avez pris possession de St. Barthélemi, et comment le Gouverneur français vous a remis la place. Ici rien n'est arrivé, ni à Svensksund, et je crois que la grande flotte russe ne fera plus grand'chose pendant cette campagne. Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait etc.

LETTRES

à Mr. de Rosenstein, *Précepteur du Prince Royal.*

1.

Haga le 26 Juin 1788.

L'académie suédoise ayant cru que pour former le goût des jeunes auteurs dramatiques, il serait bon de leur proposer des traductions des meilleures pièces du théâtre français, j'ai balancé sur le choix des scènes que vous me présentez. La première du troisième acte de Mithridate est une superbe scène de politique et de style noble, et je crois que nous nous y tiendrons. Celles des déclarations d'amour d'Hipolite à Aricie, et de Phèdre à Hipolite, sont à la vérité des chef-d'œuvres du style tendre et de l'amour; mais je crois encore trop précoce de les donner pour être traduites, et qu'il faudra attendre que la langue devienne plus maniable par les soins que l'académie se donnera de la polir.

2.

Helsingfors le 23 Juillet 1788.

Voici, mon cher ROSENSTEIN, les papiers que je vous ai promis pour l'académie suédoise; ils vous prouveront mon attachement pour elle, et qu'au milieu du bruit des armes, je ne perds pas de vue les objets dont elle s'occupe. Vous savéz la victoire que mon Frère a remportée sur la flotte russe qui doit avoir beaucoup souffert. Je suis extrêmement content d'ARMFELT, qui développe des talens et des connaissances qu'on ne lui supposait pas, et connaissant mon cœur pour mes amis, vous sentez aisément ma satisfaction quand ils font bien, et mes inquiétudes pour eux. Il a essuyé une attaque assez vive de la garnison de Fredrikshamn, qu'il a fort bien repoussée. Je vous prie de dire à mon Fils que je le remercie de ses lettres, que je l'embrasse de tout mon cœur, et que je le prie d'être bien sage et de bien étudier. Mon Frère a célébré par une victoire le jour de l'assemblée de l'académie. Il faut que les Muses y répondent. Adieu, mon ami, portez-vous bien!

3.

5. *)

Kymenegård, le 20 Août 1788.

J'ai reconnu dans vos deux lettres du 12 et du 14 de ce mois cet attachement à ma personne et à l'Etat, qui caractérise un bon citoyen et celui à qui j'ai confié l'instruction de mon Fils et l'espoir de la patrie. C'est dans les dangers que la force de l'ame se déploye; la plus grande des fautes est de désespérer de la patrie. Tant que je vivrai, je ne connaîtrai jamais cette faiblesse. Les grands Etats ne périssent que lorsqu'ils s'abandonnent eux-mêmes. Exposée à la haine de ses voisins, trahie par ses alliés et déchirée par ses propres factions, la Suède a paru plus d'une fois toucher à sa ruine, mais au moment où elle paraissait le plus inévitable, des événemens imprévus l'ont de nouveau relevée et ont rendu à cette ancienne monarchie la considération qu'elle a droit de prétendre. Telle fut sa situation quand GUSTAVE VASA le sauva, tels furent les tems où GUSTAVE ADOLPHE monta sur le trône, et s'il peut m'être permis de mêler mon nom à ceux

*) Traduction.

de ces grands Rois, on ne croyait pas à mon avénement, qu'avant seize ans la Suède dût pouvoir menacer la Russie, et qu'elle eût pu bannir cet empire de la Baltique, si les factions, l'envie et la trahison n'eussent rendue vaine une entreprise qui promettait les plus grands succès. Mais si une partie de la nation, soit par lâcheté, soit par ambition ou par intérêt, a pu oublier assez les plus saints devoirs pour tramer contre la patrie avec ses ennemis, ce délire honteux ne peut durer long-tems. Les habitans de la Suède moins excités et plus loin de l'orage de ces cantons, jugeront plus sainement. Ils abhorrent ceux qui trahissent la patrie, et déjà la voix publique s'élève contre l'indignité de ceux qui ont sacrifié la cause publique. Nos ennemis mêmes travaillent à ouvrir les yeux à la partie de la nation que l'erreur a séduite, et la part que le Danemarck vient de prendre à la guerre contre nous, et qui parut devoir nous accabler, n'est qu'un événement heureux qui réveillera dans les cœurs l'amour de la patrie, le sentiment de l'indépendance et de l'honneur avec cette haine nationale conservée au fond des ames depuis des siècles. Cependant je ne vous ca-

cherai pas que l'entreprise contre Fredrikshamn n'a manqué que par la mauvaise volonté née de plusieurs causes et sur-tout du désir secret d'une séparation d'avec la Suède, et c'est la seule ou plutôt la vraie raison de l'inactivité dans laquelle nous nous trouvons. Ma fermeté cependant m'a maintenu contre toutes les intrigues et m'a conservé des troupes et des amis sur lesquels je puis encore compter. Pour les personnes que je pourrais immoler à mon ressentiment, vous savez que la vengeance est trop éloignée de mes principes et de mon caractère, pour que je m'y livre jamais. Voilà la véritable situation des choses. Il y a du remède encore, et l'espoir même de la Russie de nous diviser entre nous, nous est utile pour le moment, en l'empêchant d'employer ses moyens et ses forces pour nous ravir des avantages que nous possédons. Il sera sans exemple dans l'histoire de voir une armée victorieuse, car par-tout où l'on s'est rencontré, les Suédois ont vaincu avec des forces inférieures; de voir, dis-je, une armée victorieuse s'arrêter au milieu de sa course et reculer, uniquement pour n'avoir pas trop de succès et pour chercher des raisons de

se plaindre et de blâmer ceux qui avaient désiré de venger les anciennes pertes et les injures récentes de l'Etat. Tels sont les événemens qui viennent de se passer et qui feront l'étonnement de la postérité. Vous voyez, par l'exposé que je vous en fais, que, sans regarder les choses trop favorablement, je ne crois rien absolument perdu, pourvu qu'on gagne le tems de calmer les esprits qui se portent si rapidement d'une extrémité à l'autre. Ce tableau pourra servir un jour d'instruction à mon Fils, et lui montrer que dans le cours de ma vie je me trouvai deux fois sur le bord du précipice, sans cependant perdre le courage.

4.

Lovisa le 21 Septembre 1788.

J'ai eu le plaisir de recevoir votre lettre du 9. Celle de la veuve de PEYRON a été envoyée. Je suis bien aise qu'elle se marie. Cela donnera un protecteur à son fils. Vous m'aviez parlé de l'éloge de STEN STURE que l'académie avait voulu donner au concours. Si vous me faisiez le plaisir de m'envoyer les matériaux nécessaires pour cet

ouvrage, vous m'obligeriez beaucoup. Cela viendra trop tard si je l'entreprends, mais cela occupera toujours. Aujourd'hui notre flottille est sortie du port toute reparée. Donnez-moi souvent des nouvelles de l'académie; c'est la seule récréation que je puisse avoir ici. Vous savez déjà sans doute que mon traité avec la Porte a été signé le 11 juillet.

5.

Gothembourg le 23 Octobre 1788.

Je vous envoie la liste pour l'élection d'un membre de l'académie des belles lettres. Parmi ceux qui m'étaient présentes, j'ai trouvé l'Evêque de Linköping. Je ne l'ai cependant pas mis sur ma liste, parcequ'il me paraît qu'il appartient aux membres honoraires. L'Archevêque d'Upsal et l'Evêque de Lund sont des savans qui me semblent très propres pour la place aujourd'hui vacante. Cependant ils ont été d'abord reçus académiciens honoraires, parceque leur dignité semble exiger cette distinction dans une académie qui est classifiée et autrement organisée que les autres. Je crois qu'il y a une place d'honoraire vacante,

et dans ce cas, l'Evêque de Linköping est très digne assurément de l'obtenir.

Mon sort est bien étrange. En Finlande tout le monde voulait la trève, et moi seul je ne la voulais pas. Ici tout le monde crie contre moi, parceque je l'ai voulue; cependant je crois avoir eu raison des deux côtés. Vous souhaitez la paix, et moi aussi; mais je la veux honorable, et elle le sera avec du courage et de la patience. Si les Danois sortent sains et saufs de mes Etats, ils doivent remercier ma politique, et non leur habileté. Cependant cela est incertain, car ils seront peut-être encore assez imprudens pour ne pas accepter la seule voie qui peut les sauver. Ils sont dans une affreuse situation. Nous leur avons tout pris, et la haine ici contre eux est inconcevable.

Mandez-moi souvent des nouvelles de l'académie et de ce qu'on donne au théâtre dramatique. Vous me parlez dans une de vos dernières lettres des prix que l'académie doit proposer pour l'année prochaine, et vous me citez l'éloge de Sten Sture l'aîné. J'aimerais mieux celui de Sten Sture le jeune; la situation où il se trouvait a eu beaucoup de rapport avec

la mienne. Le froid ici est affreux; s'il est tel à Stockholm, mon Fils ne pourra pas se promener souvent. Faites, je vous prie, bien mes complimens à Schröderheim et à Adlerbeth. On dit que le premier sera capitaine d'un des corps de volontaires de Stockholm. Il fera beau voir mon Secrétaire d'Etat en uniforme avec sa grosse bedaine. Mais sous quelque forme qu'il paraisse, son esprit le distinguera toujours.

6.

Sveaborg le 24 Octobre 1789.

C'est pour satisfaire à la promesse que j'ai faite à votre neveu que je vous écris, mon cher Rosenstein, afin de vous dire que je sais pour sûr, et très surement même, qu'il n'a pas été blessé, et qu'il a été pris sur la fin du combat glorieux et opiniâtre qui a été livré sous mes yeux par la flottille le 24 août. Vous verrez, par la lettre que j'écris à la Régence, avec quelle bravoure la flottille a combattu, et de combien peu il s'en est fallu que la victoire ne nous fût restée, après avoir été entre nos mains pendant cinq heures. J'ai or-

donné au Comte d'Ehrensvärd d'envoyer un parlementaire pour m'informer au juste de l'état de votre neveu. Au reste, vous ne devez pas être inquiet de lui. Il a été à bien des batailles, et n'a jamais été blessé. Je souhaiterais pouvoir vous donner bientôt de meilleures nouvelles, étant etc.

P. S. Au moment de fermer ce paquet, je reçois de votre neveu lui-même cette lettre que je vous envoie, et qui vous tirera de toute inquiétude. Je vous prie de lui dire quand vous lui répondrez, que je lui ai tenu parole. Si vous m'envoyez votre lettre, je la ferai parvenir; il faut qu'elle soit ouverte; sans cela, elle ne sera pas reçue; et pour les remises d'argent que vous lui ferez, je vous conseille de vous adresser au Ministre d'Espagne pour les lui faire tenir.

7.

Borgo le 11 Novembre 1789.

Je reçus la veille de la bataille votre lettre qui m'annonce les prix proposés par l'académie suédoise pour l'année prochaine et l'ouvrage qu'elle en juge digne pour cette année. Je partis deux jours après l'affaire

pour Sveaborg, en laissant le paquet sur ma table à Högfors ou à Kymenegård. Au moment de la retraite, tous mes papiers furent empaquetés confusément dans des sacs et dans des coffres, et votre paquet s'était noyé dans cet abîme avec bien d'autres. J'oubliai que vous m'aviez prié de le renvoyer avec le premier courrier, et ce n'est qu'en fouillant mes papiers pour les remettre en ordre, que je l'ai retrouvé ici. Je vous prie d'informer l'académie suédoise de toute cette aventure. Je me flatte que l'académie ne refusera pas à son instituteur, ni ma fille chérie à son père, de prolonger le terme du concours pour un ouvrage qui n'arrive trop tard que par l'effet de mon oubli et d'un accident de la guerre.

8.

Borgo le 9 Novembre 1789.

Je vous suis bien obligé de l'achat que vous avez fait pour moi, et je suis bien aise de m'être rencontré avec vous dans la nomination du Professeur Malmström. Il est vrai que son existence upsalienne était une présomption avantageuse en sa faveur

chez moi, tánt il est vrai qu'on tient au corps qu'on a soigné. En France on dirait que cela est un reste d'esprit aristocratique, car c'est le mot à la mode. Vous verrez ARMFELT de retour dans ces jours-ci, et je crois que je m'en irai aussi bientôt. Le Comte DE MEYERFELT est rétabli. Bon soir.

9.

Svensksund le 20 Mai 1790.

Je vous prie de faire ensorte que SERGEL *) et MASRELIEZ fassent le dessein de la forme et des emblêmes de la médaille à frapper pour la bataille de Fredrikshamn. Votre neveu sera bien étonné quand il saura la déconfiture de *l'armada* du Prince de Nassau. Je lui ai écrit par le courrier de Mr. DE GALVEZ. Si vous voulez lui faire tenir une lettre sans qu'on la lise, je m'en charge; envoyez-la moi. Adieu, mon cher ROSENSTEIN. Mandez-moi de vos nouvelles académiques et dramatiques.

*) Célèbre statuaire.

10.

Björkösund le 6 Juin 1790.

Je garderai les projets de l'académie des belles lettres sur la médaille, jusqu'à ce que je reçoive le dessein de SERGEL. Mon amour pour l'antique fait que je m'attache à l'idée des *Kaïkes*, qui est entièrement dans l'ancien style et surement un vaisseau grec, dont les Russes ont adopté la forme des Turcs, qui les appellent saïques; je crois même que les gros bâtimens de la flottille feraient moins bon effet sur une médaille. Si au dessus de la *Kaïke*, on écrivait *23 pris et 17 brûlés*, on exprimerait la vérité de l'événement. Les trophées plairont moins à la vue qu'un vaisseau antique, et la couronne navale employée déjà sur les jetons pour les soldats et les matelots distingués par leur bravoure sur mer, ne peut se répéter à cette occasion. Je pense que la médaille doit être de la grandeur de celle de l'Ordre de la jarretière, ou un peu plus grande que la médaille ovale qui fut donnée à la bourgeoisie de Stockholm après la révolution de 1772. Je réponds aujourd'hui à l'académie suédoise. J'avoue que la raison de

ce que je ne l'ai pas-fait plutôt, est non-seulement l'embarras de ne pouvoir répondre avec assez d'éloquence, mais encore mon ignorance en style de chancellerie, de ce qu'on appelle courtoisie. Je ne me rappelle pas le protocole pour les titres de l'académie, et je n'ai personne ici du bureau pour m'en instruire. J'ai pris le parti d'écrire tout simplement: *À l'Académie suédoise,* et de mettre ma réponse en forme de discours. J'ai retrouvé avec bien du plaisir dans la lettre de l'académie, le nom qui manquait au compliment sur l'affaire de Walkiala. Je suis comme les belles qui veulent captiver l'attention de tout le monde, et qui emploient leur plus grand art à subjuguer ceux qui leur résistent. J'ignore si tout le monde se réjouit également de la victoire du 15, je suis sûr au moins que feu le Comte DE HÖPKEN, quoique différent avec moi d'opinions sur la plupart des choses, en aurait été enchanté, car il aimait la gloire de son pays, et s'il disputait sur les affaires particulières, il voyait en grand les choses publiques.

11.

Svensksund le 12 Juillet 1790.

Je vous renvoie, mon cher Rosenstein, la lettre que j'ai reçue pour votre neveu. Nous le verrons bientôt ici lui-même. Un Français (je crois qu'il s'appelle Collin) mon prisonnier, m'a dit qu'on l'avait relâché sur sa parole. Si vous avez été content de la bataille de Fredrikshamn, que direz-vous donc de celle du 9 juillet? Voilà un événement sans exemple. Vous verrez, par la relation qu'on en enverra, la destruction que les ennemis ont éprouvée. Nous sommes dans le cas de Charles XII après la bataille de Narva. Nous sommes presque plus faibles que nos prisonniers. Il y en a encore dans une île qui crient qu'on vienne les prendre. Adieu. Accablé d'affaires, je n'ai pas le tems de vous en écrire davantage. Envoyez-moi la formule du protocole pour l'académie suédoise, pour que je puisse lui répondre.

12.

Svensksund le 18 Juillet 1790.

Voici, mon cher Rosenstein, le dessin des *Kaïkes*, dont je vous ai parlé dernière-

ment. Vous voudrez bien les montrer à MASRELIEZ. En les habillant un peu à l'antique, ils feront un bon effet en médaillon; et dans ce cas, il faudrait faire deux coins: l'un simplement avec l'inscription pour Fredrikshamn: *40 vaisseaux ennemis pris le 15 mai 1790,* et l'autre: *40 vaisseaux le 15 mai et 53 le 9 juillet 1790.* Le premier serait pour ceux qui n'ont été qu'à la bataille de Fredrikshamn, et l'autre pour ceux qui ont aussi combattu à Svensksund. Il faudrait peut-être pour les officiers supérieurs émailler le vaisseau même en rouge et blasonner le pavillon, et pour les autres, laisser le vaisseau simplement en or avec le pavillon blasonné. Je me déciderai là-dessus. Maintenant je ne vous écris qu'à la hâte, ayant égaré le dessein et les inscriptions que vous m'avez envoyés, sans avoir pu les retrouver encore dans la confusion de mes papiers mis ensemble sans ordre au commencement de la bataille, et qui me coûteront bien de la peine à rassembler. Nous faisons tous les jours des nouvelles découvertes, et ce ne sera pas l'exagération qu'on aura à me reprocher dans mes relations. Jamais chef après une victoire gagnée n'an-

nonça ses avantages plus petits de moitié qu'ils ne le sont, et c'est cependant ce que j'ai fait. Ne le prenez pourtant pas pour de la modestie; c'est pure ignorance. Vous pouvez juger par-là de la terrible déroute des ennemis. Leurs vaisseaux échoués abandonnés étaient tellement dispersés qu'il a fallu plus de huit jours pour les rassembler. J'ai dit dans une relation que nous avons pris 42 vaisseaux ennemis; il s'en trouve 53 sans compter les petits bâtimens. J'annonçai 200 officiers pris; il y en a près de 250, et les 4000 prisonniers outre les blessés montent à 5500. Les Russes avouent avoir perdu entre 9 et 10,000 hommes, et je crois que de ce siècle il n'y a eu pareille défaite sur mer. Le Prince de Nassau conserve cependant toujours le commandement. Est-ce un bien, est-ce un mal? je l'ignore. On peut en juger différemment, selon la manière de voir.

Je vous remercie bien des nouvelles littéraires que vous m'avez données. Quand viendra l'heureux instant où je pourrai me livrer en tranquillité aux douceurs des arts et des lettres, et vivre de nouveau avec les Muses et l'amitié. Depuis que Leopold s'est fiancé, il m'a entièrement abandonné.

J'imagine qu'après l'hymen il se ressouviendra de moi. Vous aurez dans ce moment votre neveu près de vous, mais je crains bien que vous ne le trouviez changé. Il a été bien malade, à ce qu'on nous a dit. Vous savez que le vaisseau Oden qu'il commandait, a été repris à la dernière bataille. Des pertes de l'année passée, il ne nous manque que deux turomas, la petite frégate et une galère. Adieu.

LETTRES

LETTRES
à Mr. Leopold.

1.

Sans date.

Voici encore une petite addition pour la pièce. J'ai cru nécessaire d'indiquer en différens endroits le ton et les inflexions aux acteurs. Je l'ai nommée la Curieuse, et c'est sous ce titre qu'elle sera affichée le premier jour. Comme la curiosité indiscrette d'Anne Gyllenstjerna forme une grande partie de l'intrigue de la pièce, elle n'est pas mal nommée. Après quelques représentations elle peut reprendre le nom qui lui était premièrement destiné; mais celui de la Curieuse pourrait bien lui demeurer, et je crois même que je pourrais prouver, si cela est nécessaire, qu'elle est bien nommée et suivant les règles.

2.

Sans date.

Voici encore une comédie que je vous envoie, et que je vous prie de mettre au

net. Dieu veuille que vous puissiez déchiffrer mon griffonnage. Elle n'est qu'en un acte, et d'un genre bien différent de l'autre; je vous prie d'être son parrain et de la baptiser Je voudrais l'appeler le *qui pro quo*, mais je n'en puis trouver le mot en suédois. Bon soir.

3.

Stockholm le 7 Janvier 1788.

Voici des remarques pour le jeu de Debroen *) que je vous prie de copier et de lui donner demain matin en votre qualité d'auteur, pour qu'il s'y conforme. Je vous remercie du succès de ma pièce, il est en grande partie dû à vos soins; et je vous remercie encore plus d'avoir voulu prêter votre nom à un ouvrage qui pouvait ne pas réussir. C'était un sacrifice. Votre réputation est faite, il est vrai; un mauvais succès pouvait cependant y nuire, et vous avez bien voulu le risquer pour moi.

P. S. J'ai supprimé deux grands couplets dans la 12 scène du III acte.

*) Acteur jouant le rôle de Stolpe dans le drame de Siri Brahe.

4.

Le 3 Avril 1788.

Enfin le premier acteur s'est laissé fléchir, et il permet au second de jouer avec lui. Engagez à présent ce dernier à se prêter un peu aux avis du principal; quand on veut arriver aux honneurs, il faut se prêter encore à l'esprit de ceux qui en sont en possession. Ces deux acteurs ont du talent, il faut les garder l'un et l'autre en les réconciliant. Employez-y votre crédit, et que ce grand traité se fasse, s'il se peut, demain à la répétition. En affaires comme en amour, il y a l'heure du berger. Voici un billet de ma part, d'un autre style: puisque vous avez fait l'emploi de mon secrétaire, il est juste que vous en portiez le titre *).

5.

Carlstad ce 24 Septembre 1788.

Je prie mon bibliothécaire de m'envoyer quelques livres; tous ceux que j'ai emportés sont lus. Ce sont des livres d'histoire ou de belles lettres qu'il me faut. Dans

*) Ce billet était suivi d'un brevet de Secrétaire privé du Roi. *N. de l'Ed.*

le premier cabinet de livres à Stockholm il doit y en avoir une grande quantité de nouveaux brochés, entre autres les mémoires du Baron DE TRENK. Une dizaine de volumes que vous choisirez me suffira pour le présent, et le paquet sur-tout ne sera pas trop gros. Vous le remettrez à mes écuries pour le faire partir avec le premier courrier. J'espère que vous vous portez bien, et que vous n'oubliez pas ODEN et les Scythes; les Parthes et les Cimbres m'occupent trop dans ce moment pour n'avoir pas grand besoin de délassement à mon retour, et les Muses seules peuvent me le donner.

6.

Carlstad le 26 Septembre 1788.

Je vous écrivis hier ou avant-hier pour vous demander des livres; mais comme je suppose que le porteur de celle-ci arrivera plutôt à Stockholm, je renouvelle ma demande. Je souhaite les mémoires du Baron DE TRENK, et quelques livres d'histoire et de littérature, des comédies même, celles de DESTOUCHES par exemple. Si vous trouvez Zaïde de M:e LA FAYETTE,

et la Princesse de Clève, ou les Mille et une Nuits, cela sera aussi bon. Vous m'avouerez que ce sont de singulières lectures pour un homme occupé d'affaires aussi sérieuses; mais ce sont justement celles qui me font plaisir, et qu'il me faut absolument pour me distraire quelquefois.

7.

Gothembourg le 20 Novembre 1788.

Vos jolis vers et votre prose me font également un sensible plaisir. Depuis plus de six semaines, privé de gens de lettres ou de ceux qui peuvent parler littérature, vos lettres seules me rappellent ces soirées charmantes qui me délassaient autrefois de mes travaux. Ménagez votre santé pour que je puisse encore causer avec vous. Je pars pour Carlstad, et je dois encore revenir ici. Vous avez grande raison de dire que cette guerre-ci mériterait un poëme à part. On ferait un volume de toutes les contrariétés que la politique du Prince de Hesse s'est permise; tantôt c'était les troupes auxiliaires sous le bon plaisir de S. A. R., tantôt des troupes auxiliaires tout simplement,

Comte DE MEYERFELT de forcer Högfors et Kymenegård. Il est déjà maître de Kuppis Broby et de Pyttis, les ennemis sont tous de notre côté; ainsi je crois que cela ne tardera pas. Pour nous le grand pas est fait, car nous sommes de l'autre côté de la rivière du Kymene, et c'était là le difficile. Nous avancerons bientôt quand nous aurons des nouvelles des progrès du Général MEYERFELT. Je suis persuadé que dans le canton où vous êtes on nous regarde comme perdus depuis les malheurs arrivés en Savolax; mais ce qui est très vrai, c'est que l'attaque des ennemis et leur invasion dans cette province nous ont mieux servi qu'on ne croit, car elles ont favorisé notre passage de ce côté de Kymene. Nous avons eu une vive affaire à Uttis, et si vous aviez vu le champ de bataille, c'eut été un coup d'œil tout-à-fait poëtique; c'était la plus belle horreur dont on puisse se faire une idée. Cette affaire a coûté plus de monde aux Russes que je ne l'ai mandé à Stockholm, car je ne le savais pas alors; mais nous l'avons appris depuis; de 5000 hommes qu'ils étaient, ils en ont perdu au moins 1200. Nous n'en avons eu que 14 tués et 86 blessés.

Mais je m'apperçois que ma lettre devient toute militaire; c'est bien le cas de citer le proverbe: dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es. J'avais compté vous parler de lettres et de vers, mais hélas! nous sommes occupés d'autres affaires; cependant j'ai fait ce que je vous ai dit; j'ai tenté de traduire le second chant de la Henriade, et je vous envoie ma traduction. Je crains bien qu'elle ne se ressente du bruit des armes. J'ai tâché de rendre aussi pathétique que possible le récit que Henri fait à Élisabeth des troubles de la France. Je vous prie de m'envoyer vos notes, et de comparer le texte avec la traduction. Dites-moi comment se porte Oden; faites-lui bien mes complimens: dites-lui que j'espère le voir cet hiver; n'oubliez pas, je vous prie, de le mettre en état de paraître; il sera très bien reçu. Adieu.

9.

Högfors ce 10 Juillet 1789.

J'apprends que Björn a fait une mauvaise traduction de *l'heureuse Erreur*, qui a encore été plus mal jouée; comme c'est

par REMI que j'ai reçu cette nouvelle, je n'en puis rien dire de plus. Si ces messieurs du théâtre dramatique veulent traduire des petites pièces en un acte, ils devraient du moins en choisir de plus gaies. Toutes les pièces qui ne roulent que sur un dialogue plein de finesse et d'esprit sont bien plus difficiles à traduire que les pièces d'intrigue. Il faut avoir un goût bien exercé et sur-tout le ton de la bonne compagnie et en connaître les usages en France, pour ne pas faire de grandes balourdises qui détruisent tout l'agrément d'une pièce. Je crains bien que la traduction que je vous envoie ne se ressente des distractions qui m'environnent. J'ai tâché de donner au langage le plus de noblesse qu'il m'a été possible, mais je crains bien qu'on ne critique, peut-être avec raison, le nombre que j'ai employé et qu'on ne trouve mon suédois trop francisé. La plus grande difficulté que j'ai éprouvée c'est d'exprimer fortement des choses, par des mots équivalens qui nous manquent dans notre langue. C'est ainsi que j'ai été obligé de sauter entièrement le vers:

Savant dans les combats, savant dans les retraites.

Dont le dernier mot qui n'existe pas dans

notre langue est si fort contraire à l'esprit du soldat. J'aurais bien pu l'exprimer par une périphrase, mais rien n'énerve autant le style qui doit être énergique: de même le mot *hérétique* qui revient souvent, ne peut être traduit etc. Malgré ces difficultés, si vous trouvez que la traduction vaut quelque chose, faites-la copier, présentez-la à l'académie, mais sous le sceau du plus profond secret pour le nom de l'auteur que ses occupations du moment ne feront pas soupçonner. Demandez à l'académie son sentiment; mais je vous avoue que je ne crois pas encore cet ouvrage digne de lui être présenté; il est d'un genre particulier et dont je ne connais pas de modèle dans notre langue, et peut-être ne vaut-il rien. Je vais à présent travailler à deux pièces dont j'ai le canevas dans mon porte-feuille, et dont les répétitions m'amuseront cet hiver, si je reviens jamais avec bras et jambes des parties de plaisir que nous faisons ici avec nos bons amis les Russes. Si votre santé vous permet de venir me voir, adressez-vous au Baron D'ARMFELT, et vous serez le bienvenu; vous me trouverez, je crois, occupé au siège de Fredrikshamn. Si la bataille que je regarde presque inévita-

ble n'en décide autrement, mais comme j'ai bonne confiance en mes troupes, et menant avec moi plus de 60 bons avocats tous maitres passés dans le droit canon, j'espère qu'elle tournera à notre avantage; cependant je vous prie de ne rien dire de ceci, car vous sentez que cela augmenterait l'inquiétude des imaginations exaltées, ce qui n'est pas de saison. J'ai appris avec bien de la peine l'incendie du château de Stiernarp. Les vieilles petites filles du Maréchal Douglas *) mériteraient les secours de toutes les ames sensibles; il me paraît qu'on ne peut assez honorer les familles malheureuses des héros de la patrie, lorsque cette espèce est devenue si rare. À la vérité Mrs. Douglas étaient contre moi à la dernière Diête; mais cependant je n'ai pu m'empêcher de sentir vivement le malheur de toute une illustre famille.

Dans ce moment j'apprends qu'après une canonnade de plus de 12 heures, le Général Meyerfelt s'est emparé de l'île de Suttula; il n'y a plus qu'un défilé, et Högfors est repris.

*) Un des Généraux de l'armée suédoise, pendant la guerre de 30 ans, et depuis Feltmaréchal.

10.

Kymenegård le 1 Août 1789.

J'ai reçu vos charmants vers et votre plus flatteuse prose. Je suis bien aise de voir que les eaux vous font du bien; mais j'attends que les poëtes tiennent parole et que vous veniez; nous aurons grand soin de vous mettre à l'abri des coups de canon et des cosaques, vous serez toujours avec le commissariat, et je vous assure que ces messieurs sont aussi intéressés à se conserver que je le suis de vous voir et de vous sauver du mauvais ton des boulets russes; mais j'avoue qu'il me faut quelqu'un avec qui causer d'autre chose que de fourrages, de farines, et de viandes; car voilà où aboutissent nos conversations; ce sont là les matières intéressantes qu'on traite ici et qui occupent toutes nos facultés. Vous prendrez de l'argent chez le Baron DE RUUTH pour votre voyage que vous arrangerez le plus commodément possible; arrivé ici, j'aurai soin que mon poëte ne gèle ni sa verve ni son corps. Mr. DE KLINGSPOR qui est l'Amphitrion chez qui l'on dîne, aura soin que l'habitant du parnasse ne regrette pas trop le sacré vallon.

11.

Stockholm le 22 Mars 1798.

L'auteur de Siri Brahe fait bien ses complimens à celui d'Oden et le prie de vouloir bien lui procurer un billet de parterre pour demain; il lui offre ces feuilles de laurier qu'il a cueillies lui-même, il y a 6 ans, sur le tombeau du plus grand poëte du tems d'AUGUSTE *). Elles se sont un peu fanées entre ses mains, mais elles reprendront une nouvelle fraîcheur sur la tête du poëte qui a fait parler POMPÉE aussi noblement que CICERON nous le décrit, et plus noblement qu'ODEN n'a jamais parlé. Il se prépare au reste à joindre demain ses applaudissemens à ceux du public, mais il espère qu'il lui sera permis, non-seulement en qualité de membre du parterre, mais encore de quelqu'un qui s'intéresse vivement au succès de la pièce et de son auteur, de lui présenter quelques projets de retranchemens qui, en allégeant la fatigue des habitans du parterre, favoriseront l'enthousiasme que la beauté de l'ouvrage a droit d'exciter, et ne lui laisseront pas le tems de s'émousser, par

*) Elles étaient enlacées dans une bague de diamans.

la profusion de beaux vers qui prolonge trop la durée du spectacle au delà des bornes ordinaires d'une représentation. La pièce la plus longue du grand CORNEILLE est HERACLIUS, elle a 1979 vers. Celle d'ODEN en a 2500, ainsi de plus de 500 vers plus longue que celle du père du théâtre français. L'auteur remarquera, j'espère, qu'il y a une grande différence entre se plaindre des longueurs d'une pièce, ou de la trop grande étendue de ses richesses: et c'est de la dernèire qu'il est question ici. C'est sur-tout dans le IV et le Ve acte que je crois qu'on pourrait retrancher des couplets qui ne sont pas indispensables pour la marche de l'action; voici ceux qu'en tremblant j'ose offrir à la décision de l'auteur. Je propose donc que le 4e acte commence par le vers du monologue de Thilda:

Hvad tystnad! knappt ett löf för vädrens anda spelar.

Quel silence! à peine une feuille est-elle agitée par l'haleine des vents.

ce qui supprimerait 83 vers. Si après cela la 4e scène finit à ce vers d'Oden:

Och mätta fullt en hämd som är ditt hjerta värd.

Et assouvis une vengeance qui est digne de ton cœur.

en faisant entrer POMPÉE, l'action ne souffrirait pas, serait plus pressée et raccourcie de 45 vers. Si vous retranchiez la 1e, la 2e et la 4e scène du Ve acte de 200 vers, cela ferait à peu près 300 vers de moins, et la durée de la pièce rentrerait dans l'ordre commun; je n'ai pas osé indiquer les retranchemens de ces scènes, parce-qu'une main profane ne peut toucher à l'ouvrage d'Apollon. Mais si j'avais à proposer, ce serait de les retrancher entièrement, de faire commencer l'acte par une courte scène de THILDA avec ses femmes, où elle témoignerait ses inquiétudes sur le succès du dessein d'ODEN, ce qui en instruirait le spectateur, et de commencer immédiatement par la scène 8e page 119, ce qui ferait gagner le but que je propose, sur-tout en élagant des couplets un peu longs dans d'autres actes. Je sens toute la hardiesse d'un médiocre dramaturge tel que moi, d'oser indiquer des retranchemens à un vrai poëte, à un tragédien, et même au plus bel ouvrage qui aît encore paru dans notre langue; mais l'auteur m'excusera par l'intérêt sincère que je prends au succès de sa pièce. C'est aussi cet intérêt seul qui m'a fait hasarder ces remarques.

12.

Svensksund le 19 Juillet 1790.

Depuis que l'amour et l'hymen se sont emparés de mon philosophe, un profond silence a succédé à sa correspondance. Il faudra attendre que l'hymen ait calmé l'amour et l'ait ramené à ses anciens errements sans faire trop de tort à la nouvelle épouse; je suis persuadé que le blond hymen réussira, et je dis comme l'Abbé DE BERNIS au Cardinal DE FLEURI qui lui refusait un bénéfice en lui disant: tant que je vivrai vous n'en aurez pas: hé bien, monseigneur, j'attendrai. Il attendit si bien qu'il eut presque la place du Cardinal. Pour moi qui me suis entièrement abandonné à Mars, je n'ai pas renoncé à ma passion pour Melpomene et Thalie, et je jette de tems en tems mes regards sur le théâtre dramatique, comme le navigateur qui cherche des yeux le port où il espère se reposer. Je pense que SJÖBERG nous a promis de travailler à une tragédie, et l'idée m'est venue de lui choisir pour sujet, la conspiration de Venise par le Marquis DE BEDMAR. Ce sujet vraiment tragique a été

traité faiblement en français par Mr. DE LA PLACE et en anglais par OTTVAY; en examinant ces deux tragédies et en lisant le beau morceau de ST. REAL sur la conspiration des Espagnols contre Venise, j'y trouve du fond pour la plus belle tragédie et telle qu'il nous la faut, c'est à dire avec une seule femme, et il y a de quoi composer les plus beaux vers de politique et de sentiment. Votre ami SJÖBERG aurait là un vaste champ pour acquérir de la réputation, et le théâtre dramatique y gagnerait un nouvel auteur; voyez si vous ne pouvez l'y engager. J'ai presque fini le IIIe acte de mon *Silphe*, et je crois qu'à l'ouverture du théâtre cet hiver, je pourrais le donner. Il est d'un genre tout différent du mien, et si je ne me trahis pas aux répétitions, je crois qu'on ne me soupçonnera pas d'en être l'auteur. Le fâcheux est que la réussite dépend beaucoup du talent de l'actrice dans le rôle de SOPHIE, qui demande beaucoup de chaleur et de naïveté. Voilà des craintes peut-être bien inutiles pour une pièce qui présentera des occupations bien différentes de celles de son auteur pendant sa composition. Pour vous parler d'affaires d'un autre genre,

vous saurez déjà avec quelle audace et quel bonheur nous avons traversé la flotte ennemie. Huit jours après nous avons battu le Prince de Nassau d'une manière au dessus des détails que j'ai envoyés. Je crois que cette leçon doit lui être utile; il la méritait du moins par son insolence de l'année dernière. Il faut avouer aussi que la leçon a été forte d'autant plus que c'était entièrement par sa faute qu'il a été aussi complétement battu. Je reste encore ici où je me prépare à une nouvelle bataille, car tant qu'il reste quelque chose de cette flottille, il faudra toujours se battre. Adieu. Préparez-vous à me donner des comédies et des tragédies de votre façon à mon retour; sans cela, après avoir fini ma campagne, je la continuerai contre vous et vous traiterai en Moscovite.

14.

Stockholm le 24 Décembre 1790.

Je suis bien fâché que mon philosophe soit si brouillé avec sa santé, que je ne puisse le voir; mais malgré sa maladie je ne l'importunerai pas moins. Ce sont tou-

jours des vers que je lui demande; ce n'est cependant qu'un quatrain de six ou sept vers, comme le disait savamment une certaine Princesse. Voici le fait:

J'ai compté donner au Duc de Sudermanie pour étrennes la croix des Séraphins en diamans. Elle n'a pu être prête, et ne le sera que vers le jour de la fête de l'Ordre. Je voudrais lui envoyer ce soir le dessin du présent, et qu'il fût accompagné de quelques vers qui lui expliquent mon intention. Voilà, mon cher LEOPOLD, ce que je vous demande. N'allez pas m'objecter la briéveté du tems; envoyez-moi ce que vous appelez de méchants vers, et que nous autres ignorans appelons de charmants vers dès qu'ils sont sortis de votre plume. Nous les attendons pour 7 heures au plus tard.

15.

En Février 1791.

Dans nos entretiens sur les progrès du théâtre national, nous avons souvent cherché des sujets de tragédie tirés de notre histoire, et dans le choix d'événemens propres à la scène; il m'a paru que la mort de TORKEL KNUTSON, Connétable de Suède

et tuteur de BIRGER, fils de MAGNUS LADULÅS, ainsi que la mort d'ERIK XII, empoisonné par sa mère BLANCHE, réunissaient tout ce qu'il faut au théâtre pour inspirer le plus vif intérêt. Le tems ne m'a pas permis de tracer les plans de ces deux tragédies; je n'ai fait qu'indiquer les caractères des personnages et les sentimens qu'il faudra leur donner pour conduire aux catastrophes terribles qui doivent terminer les deux pièces. Je vous envoie ces esquisses, et vous prie de m'en dire votre avis.

Sujets de tragédies tirés de l'histoire de Suède.

La mort de TORKEL KNUTSON. BIRGER, jeune Roi, faible et sans expérience. ERIK son frère, un ambitieux qui ne connaît aucun frein, à qui tous les moyens sont bons pour satisfaire sa passion. TORKEL KNUTSON, Ministre éclairé, trop au dessus de son siècle pour ne pas suivre des routes nouvelles, trop intègre pour fléchir, d'une vertu stoïque, d'un courage inébranlable, au dessus de son élévation, au dessus de son malheur. Le jeune Prince égaré par les conseils de MATTS KETTILMUNDSON,

Ministre d'Erik, ayant tout pouvoir sur son esprit, profond politique, ambitieux et fourbe, employant tous les moyens de l'hypocrisie pour allumer la discorde dans la patrie au moment qu'il ne parle que de paix, et y rétablir la tyrannie en ne parlant que de liberté, abusant du prétexte de la religion opprimée pour perdre son ennemi juré. Voilà un sujet vraiment moral et tragique, qui présente une leçon utile aux Princes destinés pour le trône; enfin l'histoire fidèle de la grandeur et de la chute de Torkel Knutson. Il faudrait représenter Birger jeune, faible, voulant le bien et abandonnant par faiblesse un Ministre qu'il approuve, qu'il aime et qu'il respecte, qui lui a tenu lieu de père, et qu'il sacrifie par crainte d'être dépouillé lui-même, et il faudrait laisser entrevoir vers la fin de la pièce que ce sacrifice est le premier degré du trône d'où on le précipite. Il faudra peindre Erik avec toutes les grandes et belles qualités que l'histoire lui attribue, mais se sentant fait pour le trône et offensé de voir un frère moins digne que lui l'occuper, avide du pouvoir et irrité contre Torkel Knutson qui s'oppose à ses vues, respectant

néanmoins la vertu du vieillard, se respectant lui-même, mais sans cesse combattu par la vertu ou par l'ambition, cédant à la fougue de son caractère, enfin, tel que le grand CONDÉ qui fut malgré lui l'ennemi de la France qu'il avait si souvent rendue victorieuse. On pourrait faire un tableau de la superstition et des intrigues des prêtres, en introduisant un personnage ecclésiastique tel qu'un évêque ou un moine chef d'ordre qui, vendu aux intérêts de MATTS, avec l'esprit du Cardinal DE RETZ, couvrirait ses intrigues et ses cabales du manteau de la religion. On pourrait encore introduire l'amour dans ce sujet terrible, en supposant ERIK amoureux de la fille de TORKEL promise à son frère. Enfin, il me semble en tout que ce sujet serait digne du pinceau de CORNEILLE.

La mort d'ERIK XII, empoisonné par sa mère BLANCHE, est le second sujet que je proposerais. En imitant Rodogune on pourrait traiter ce sujet terrible. Il faudrait éviter d'y montrer MAGNUS qui ne peut être qu'avili, ou le supposer encore prisonnier, et par conséquent ERIK destiné à régner à sa place. BLANCHE voulant conserver le pouvoir, femme ambitieuse et

entreprenante, vindicative, implacable, enfin, une Cléopatre. BÉATRIX de Brandebourg une Princesse douce, crédule, innocente, qui adore ERIK, et que la Reine ne veut pas voir unie à son fils, dans la crainte qu'elle ne prenne trop d'ascendant sur son esprit.

Ce sujet a tant de ressemblance avec celui de Rodogune, qu'on pourrait l'imiter et en éviter les défauts. Le commentaire de Mr. DE VOLTAIRE sur la tragédie de Rodogune est un guide très intéressant à suivre. On pourrait introduire le frère d'ERIK, HÅKAN Roi de Norvège, et même la fameuse MARGUERITE de WALDEMAR; mais comme il serait difficile de ne point donner à cette Princesse un intérêt à la mort d'ERIK, et que ce serait jeter de l'odieux sur une grande Princesse, et même partager l'horreur qui doit seule retomber sur BLANCHE, ce personnage sera difficile à traiter. Cependant il y aurait un moyen de la rendre généreuse, en la rendant sensible aux vertus d'ERIK, rivale de BÉATRIX, et en lui faisant rejeter toutes les propositions de BLANCHE pour perdre sa rivale et la protéger elle-même. Cette opposition du caractère de MARGUERITE avec

ceux de BLANCHE et de BÉATRIX, pourrait jeter un grand intérêt sur la pièce. Il y aurait, à la vérité, de la ressemblance dans le caractère de MARGUERITE avec celui de l'Infante dans Ines de Castro. Le seul défaut de ce rôle dans la pièce française, c'est qu'il ne cause aucun incident, et qu'il est entièrement hors d'œuvre; celui de MARGUERITE pourrait aisément éviter ce défaut. La fille de WALDEMAR le Grand, héritière de ce Prince, à la Cour de BLANCHE, peut être utile à l'action principale. BLANCHE peut préférer son second fils; MARGUERITE peut être destinée à l'aîné qui aime BÉATRIX; le trône du Nord peut balancer entre les deux frères; il y a du fond et des détails pour faire une pièce très intéressante.

LETTRES
à S. E. Mr. le Comte OXENSTJERNA.

1.

Spa le 24 Juillet 1780.

J'ai eu si souvent de vos vers, mon cher Comte, qu'il est juste que vous ayez une fois de ma prose. Je me flatte que vous vous portez bien, et que vous n'avez pas quitté les hautes spéculations qui nous ont occupés depuis le mois de mars. Elles ne peuvent qu'intéresser tout homme d'esprit et sensible, mais il faut éviter la superstition et ne point négliger les devoirs de ce monde, en cherchant à faire la connaissance de l'autre. Les esprits sains et justes savent éviter ce défaut et tenir le milieu entre l'incrédulité et les prestiges de l'imagination. Nous avons ici le Comte DE REÜS Anglais, qui doit être très instruit dans ces choses, et qui m'a donné un paquet pour mon Frère, que je lui enverrai. Il a demandé à me parler, et je le verrai un de ces jours. Il est connu par son duel avec le Vicomte DU BARRI qui fut tué à

Bath il y a un ou deux ans. Malgré la dissipation de Spa, les objets en question ne me sortent pas de la tête, et je meurs de ne pouvoir en parler à personne. Je vous regrette bien, mon cher Comte, et ces conversations où l'épanchement de l'amitié se joignait à tous les autres liens qui nous unissent. Je ne vous dis rien de ma santé. Il est si absurde de parler de ce qu'on a pensé mourir quand on est hors d'affaire. Les eaux d'Aix-la-Chapelle m'ont fait grand bien. J'habite une belle maison. Je vois très bonne compagnie. J'ai plus de trente compatriotes dont plusieurs sont depuis long-tems de ma société intime; il y a des étrangers très aimables, et pour les autres je ne les vois pas. Enfin, je suis très content, et mon humeur ainsi que ma santé commencent à renaître. Il n'y a que mes amis qui me manquent, et si je les avais ici, ma pourpre que j'ai déposée à Ystad, ne me causerait aucun regret. Adieu. Écrivez-moi et mandez-moi toutes les petites particularités, car jusqu'à savoir comment on fait la révérence chez nous, tout m'intéresse.

2.

Spa le 17 Août 1780.

Je puis à présent vous écrire sans chiffre, puisque le Baron DE CEDERHJELM se charge de ma lettre, et je me fais ainsi un plaisir de vous informer, mon cher Comte, du succès du présent que j'ai fait à l'Impératrice Reine, puisque vous avez eu le soin de l'arranger. Cette relique des os de St. BRIGITTE et l'élégance de la boîte que vous aviez fait faire, ont produit le meilleur effet. J'ai accompagné ce présent d'une lettre à l'Impératrice Reine, et vous verrez par sa réponse que l'un et l'autre ont été également bien reçus. Cette réponse m'a été remise par Mr. DE CRUMPIPEN, Chancelier du Brabant. Elle était enfermée dans une lettre du Prince STAREMBERG, et tout cela y donnait un air de mistère qui eut fort intrigué nos politiques de Stockholm, sur-tout en le combinant avec le bruit de l'armée de l'Empereur qu'on répand ici. Je vous envoie la lettre même de l'Impératrice Reine, en vous priant de me la garder et de la communiquer à ADLERBETH quand vous le verrez. Vous y trouverez combien cette grande Princesse s'intéresse au Comte DE BARK, et vous sentez com-

bien ce témoignage flatteur et glorieux doit augmenter mon estime pour ce digne Ministre. Je voudrais vous parler de maçonnerie et de mistères. J'ai vu plusieurs personnes qui se vantaient d'en savoir beaucoup. J'ai entendu, je ne sais combien de systèmes, mais je puis aussi peu les concilier que les comprendre. Écrivez-moi; vous me devez une réponse, ce qui rend tout glorieux un paresseux comme moi. Vous savez déjà sans doute, que l'Archiduc MAXIMILIEN vient d'être élu Coadjuteur de l'Électorat de Cologne, et hier il a été fait Coadjuteur de Münster.

3.

Stockholm le 17 Avril 1781.

Je viens de recevoir dans ce moment un billet anonyme où l'on me propose de me rendre seul et sans épée dans un lieu qu'on m'indique, pour apprendre des choses inconnues. Quelque hasardée que cette démarche paraisse être, je suis déterminé à m'y rendre. Venez chez moi au sortir de l'opéra, ou même plus tard si vous le voulez, et vous verrez le billet qu'on m'écrit

Qu'en pensez-vous? Serait-ce une épreuve pour des objets auxquels nous travaillions autrefois? *)

4.

Turin le 24 Mai 1784.

Voici ma réponse à la lettre que la grande loge des franc-maçons m'écrit en m'envoyant le joli jeton que vous avez fait frapper pour ma Sœur. Comme votre nom est le premier sous l'inscription, je vous adresse la lettre que vous lirez dans l'assemblée. J'aurais souhaité pouvoir vous y exprimer ma reconnaissance de votre attention. Je suis charmé d'apprendre que le Comte DE GYLDENSTOLPE est rétabli et qu'il est à Stockholm. Personne ne m'avait rien dit de lui, et je ne savais ce qu'il était devenu. J'étais presque dans la même ignorance par rapport à vous, ne m'ayant pas donné signe de vie depuis mon départ, ce qui n'est pas bien fait. Je suis à Turin depuis hier, après avoir avec peine échappé à la fièvre par l'excès de la chaleur à Venise.

*) Cette assemblée à laquelle le Roi voulut bien ne pas se rendre, était une société de visionnaires.

N. de l'Ed.

Vous savez que j'y ai monté le fameux Bucentaure sur lequel le Doge rappelle tous les ans en vain la foi de son infidèle épouse. J'espère vous revoir à Drottningholm dans les premiers jours du mois d'août. Portez-vous bien, et que je vous y trouve gai et content. Si mon amitié peut y contribuer, vous n'en pouvez douter sans faire tort à mes sentimens pour vous. Adieu, mon cher Comte.

5.

Stockholm ce 30 Avril 1786.

Mon Cousin! Vos fonctions de Sénateur de Suède vous sont encore assez neuves pour que je puisse vous en rappeller une, attachée au chef du département des affaires étrangères, sans manquer à votre nouvelle dignité. Je vous prie donc de venir vous-même et d'avertir vos confrères de se trouver demain matin à 11 heures à mon lever pour être présens à la nomination du Maréchal de la Diète *). Vous applaudirez à mon choix. Je vous donne bien le bon soir.

*) Ce fut le Baron DE DUWAL.

6.

Haga le 15 Juin 1787.

Je suis bien embarrassé, mon cher Comte, de vous répondre à la demande que vous me faites de pouvoir aller pour huit jours chez votre père pendant le tems de mon absence. Vous avez de trop justes raisons par la maladie d'un père octogénaire, pour qu'il me soit possible de vous refuser, et de l'autre côté, vous composez seul tout mon ministère depuis la retraite du Sénateur DE GEER. Ainsi je ne sais que vous dire, mais je me confie à votre zèle pour mon service. Vous jugerez vous-même des circonstances, et je vous laisse le maître en partant, de concilier ce que vous devez à votre père avec ce que votre absence pourrait apporter d'embarras aux affaires. Vous prendrez la résolution que vous jugerez la meilleure. Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait, mon Cousin etc.

7.

Malmö le 7 Novembre 1787.

Mon Cousin! Souhaitant depuis longtems de donner à mon Envoyé Extraordinaire

à

à Copenhague, Mr. DE SPRENGTPORTEN, un témoignage du contentement que j'ai de ses longs services auprès de la Cour de Danemarck où, non-seulement il a fait le contrat de mon mariage avec la Sœur du Roi, mais encore obtenu l'acte formel qui, selon la loi fondamentale de l'État, constitue mon Fils héritier légitime du Danemarck et de la Norvège; je lui avais donné le titre d'Ambassadeur à la même Cour, en lui prescrivant cependant, de ne produire ses lettres de créance qu'après un tems que je me réservais de lui marquer. Mon séjour à Copenhague et la bonne amitié dont j'y ai reçu les preuves, me font hâter ce moment, et je viens après mon retour en Suède, d'expédier mes ordres à Mr. DE SPRENGTPORTEN de s'annoncer comme Ambassadeur et d'en remettre l'acte au Roi dans une audience publique. Cette marque de mon estime et de mon amitié pour la Cour de Danemarck ne pourra que lui être agréable, d'autant plus que je n'en exige pas de réciprocité, à l'exemple du Roi de France qui eut des Ambassadeurs à la Cour du Roi FRÉDÉRIC et à celle du Roi mon Père, tandis que la Suède n'avait auprès de

lui qu'un Ministre du second rang. Je suis bien aise d'avoir pu donner au Roi de Danemarck une nouvelle preuve de mon amitié, ce qui dans les circonstances présentes est aussi conforme au bonheur qu'à l'intérêt de la Suède. Vous remettrez au Sénat le protocole de la nomination de Mr. DE SPRENGTPORTEN qui contient mot pour mot ce que je vous écris. Je vous enverrai avec le courrier de demain une lettre pour le Sénat au sujet du voyage que je viens de faire en Danemarck; vous la lirez dans l'assemblée du Sénat et vous proposerez la réponse qui sera dressée, puis envoyée par le même courrier. Je suis extrêmement satisfait de mon séjour dans ce pays, et je crois y avoir travaillé pour le bien du nôtre, seul intérêt qui remplit mon ame en quelque lieu que je me trouve. Adieu, mon cher Comte.

8.

Haga le 14 Février 1788.

Le proverbe dit qu'on ne peut pas toujours faire des vers; j'y ajoute qu'on ne peut pas non plus toujours négocier. Mais

depuis que je vous ai fait errer dans le dédale de la politique, je vous ai perdu de vue dans le pays des belles lettres. Pour vous y retrouver donc encore une fois, je vous envoie la pièce que je viens de composer, en vous priant, mon cher Comte, de la lire avec attention et de m'en dire votre avis. C'est à l'académicien que je demande ses conseils, et pour mêler encore à ce titre quelque chose d'analogue à vos autres fonctions, je vous fais mon Ambassadeur chez Apollon. Il est bon d'avoir des amis à la Cour.

9.

Haga le 11 Mai 1788.

Le Comte DE REVENTLAU aura demain ses audiences et peut, s'il le veut, présenter son frère en le menant avec lui sur le devant du même carosse, comme Mr. DE CORRAL l'a fait avec le petit NARAS. Il en a même le droit selon l'étiquette, mais il est inutile de l'en informer s'il ne le demande pas. Je viens de recevoir une lettre du Baron DE NOLCKEN sur les armemens de la Russie contre nous. J'en rabats une partie sur la jactance usitée

en pareilles occasions. Adieu, mon cher Comte.

10.

Haga le 11 Juin 1788.

Je vous renvoie, mon cher Comte, la pièce qui contient ma réponse aux explications que le Roi de France me demande sur la situation des affaires du Nord en ce moment. J'y ai changé le mot dont vous m'avez parlé. Vous êtes bien aimable de vous trouver embarrassé sur les expressions du langage de deux Rois. Un Ministre académicien comme vous, a bien mauvaise grâce de faire ainsi le modeste, et bientôt vous me donnerez de la vanité. Je ne veux cependant pas que cette pièce soit remise. Je vous prie de la lire au Chevalier DE GAUSSEN. Comme elle est toute de ma main, il ne pourra pas vous la demander, et s'en souviendra après quelques lectures répétées que vous lui en ferez. Vous enverrez ensuite le tout à Mr. DE STAËL. J'ai oublié de vous dire que Messieurs DE SCHACK et ROSENCRANTZ ont quitté le conseil du Roi de Danemarck, ce qui est assez remarquable, vu le parti qu'ils te-

naient dans son ministère. Vous avez bien fait de ne pas permettre que Mr. DE RASUMOFFSKY insérât les lettres avocatoires des sujets russes dans nos papiers publics avant ma permission. Pour l'obtenir, il doit la demander par vous dans un mémoire ministériel. Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait dans sa sainte et digne garde, étant, mon Cousin etc.

11.

Haga le 12 Juin 1788.

Je n'ai pas souscrit le protocole que vous avez vous-même tenu dans le Sénat au *plenum*, où je l'avais rassemblé pour l'informer de la situation des affaires et des préparatifs auxquels les circonstances m'ont obligé, et vous avez bien fait de m'en faire ressouvenir. Venez dîner seul avec moi demain à Haga, très tard à l'ordinaire. Nous ajusterons cet acte remarquable.

12.

Haga le 20 Juin 1788.

Mon Cousin! Mr. DE RASUMOFFSKY, comme je vous l'ai dit il y a quelques jours,

ne peut faire imprimer ses lettres avocatoires s'il n'en fait la demande par vous. Au point où les circonstances en sont, on ne doit plus s'attendre à des complaisances de ma part. J'attendais avec impatience les renseignemens que vous m'aviez promis des archives, sur ce qui se passa autrefois ici dans un cas à peu près semblable, à l'égard de Mr. DE KORFF, Ministre de Russie en Suède à la dernière guerre, ainsi que les notes et le formulaire que vous projeterez pour l'éloignement de Mr. DE RASUMOFFSKY. J'ai reçu ces actes. Je vais parcourir les premiers, et j'approuve en entier vos projets pour les autres. L'Introducteur des Ambassadeurs fera verbalement à l'Envoyé de Russie cette déclaration sur la nécessité de son départ, et sans lui en laisser la note qu'il ne fera que lui lire. Mr. DE BEDOIRE ajoutera que, pour la commodité du voyage, le Roi lui a destiné le yacht Amadis, mais que, s'il tardait à venir, on aurait soin de fournir au Comte DE RASUMOFFSKY un autre bâtiment aussi bon voilier, et qui lui donnerait les mêmes aisances. Si le yacht Amadis ne vient point, le compliment est toujours fait, et on est en rè-

gle sur les recherches de la politesse. Vous expédierez ensuite le courrier au Baron DE NOLCKEN avec toutes les notes rélatives à ces affaires, ainsi que les dépêches circulaires à mes Ministres dans les autres Cours, et le résumé de votre entretien avec le Comte DE REVENTLAU au Baron D'ALBEDYHL à Copenhague. Je mets votre caractère doux à l'épreuve, mais le langage doit répondre aux circonstances. Je vous prie en même tems de vous tenir prêt à embarquer dans quelques jours, et à me suivre en Finlande. Bon jour, mon cher Comte.

13.

Gothembourg le 16 Novembre 1788.

J'ai le plaisir de vous faire savoir que les Danois ont évacué mes États le 12 de ce mois et je vous envoie la trève signée par le Prince de Hesse et approuvée par moi, qui sera ratifiée de moi et du Roi de Danemarck et garantie par l'Angleterre. Comme on s'est plu à répandre le bruit que cette Cour aurait démenti les déclarations de son Ministre ELLIOT, au sujet de l'irruption des Danois; les actes rélatifs à ces

objets que je vous envoie ici, vous mettront aussi dans le cas de démentir tous ces bruits. Je fais à présent un voyage de quelques jours à Carlstad et reviendrai ici par Bohus. Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait, mon Cousin etc.

14.

Stockholm le 24 Janvier 1789.

J'ai été si occupé que je n'ai pu jusqu'ici trouver de jour pour les audiences. Elles seront enfin pour demain; je vous prie d'en faire avertir les Ministres d'Espagne et de Prusse, aussi bien que les étrangers qui pourront être présentés en même tems. Je suis très fâché, mon cher Comte, que votre indisposition m'ait privé de vous voir aujourd'hui aux félicitations de mon jour de naissance. Je vous remercie de celles que vous me faites dans votre lettre, et j'y reconnais avec plaisir votre attachement pour moi. Je vous souhaite bien le bon soir.

15.

Haga le 18 Mars 1789.

On me mande que le Résident de Russie

à Danzig est désigné par l'Impératrice pour projeter avec quelques commissaires suédois un cartel pour l'échange des prisonniers pendant la guerre, et que la proposition a dû en être faite par le Comte de Stadion. Si l'on vous en parle, mon cher Comte, je vous prie de répondre que cette proposition sera acceptée, mais à la condition expresse que la négociation ne s'ouvre pas à Stockholm, et sur-tout je ne permettrai à personne du pays ennemi, de venir ici sous ce prétexte. Je crains trop les manigances de ces sortes d'émissaires pour ne pas savoir que le cartel pour les prisonniers ne servirait qu'à favoriser des intrigues trop connues avec les mécontens. Vous voudrez donc dire au Comte de Stadion, s'il vous parle sur cet objet, que je regarde Varsovie comme le meilleur endroit pour une pareille négociation, et qu'alors mon Ministre en Pologne en serait chargé de ma part. Si ces propositions sont destinées à des ouvertures de paix, elles n'en seront que mieux traitées par Mr. d'Engeström; mais dans aucun cas je ne permettrai le passage de la frontière à qui que ce puisse être du pays ennemi. Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait, mon Cousin etc.

16.

Borgo le 31 Octobre 1789.

Mon Cousin! J'ai reçu votre lettre et j'entre dans les raisons que vous m'alléguez rélativement à la cessation de vos conférences ministérielles. Je consens donc à votre demande, et il me semble que le plus simple est que le Comte DE DÜBEN prévienne les Ministres par un billet circulaire, que votre place de Grand-Maître de la Maison de la Reine vous a fait souhaiter d'être dispensé des conférences, et que vous fassiez précéder votre retour à Stockholm par une note circulaire à peu près semblable, au corps diplomatique, en l'informant quo Sa Majesté vous a permis de remettre au Comte DE DÜBEN la gestion des affaires étrangères dont vous aviez été chargé *ad interim* depuis 1786. Vous voudrez bien, mon cher Comte, en même tems faire remettre les clefs à MEUNIER et lui enjoindre d'être responsable de tout jusqu'à mon retour. J'espère que tout cela est conforme à vos désirs, et que notre ancienne amitié subsistera toujours.

Voici une lettre pour le Comte DE DÜBEN que vous lui enverrez, en lui an-

nonçant mon consentement à votre demande. Vous conservez votre place dans le département de Poméranie. Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait dans sa sainte et digne garde, étant, mon Cousin etc.

17.

Sur l'Amphion à l'ancre à Svensksund le 21 Mai 1790.

J'ai reçu avec bien du plaisir votre lettre du 8 mai. Je ne doute nullement de l'intérêt que vous prenez à mes succès. Votre attachement pour moi et votre zèle pour l'État m'en sont de sûrs garans. Je sens très bien toutes les bonnes raisons que vous me donnez pour que je n'aille pas trop m'exposer. Je n'ai pas du tout envie de me faire tuer, et j'aime autant la vie qu'un autre; mais il y a des momens où il faut payer de sa personne, et c'était dans un de ceux-là justement que j'ai attrapé la contusion légère qui ne me fait plus de mal. La blessure du Comte GUSTAVE WACHTMEISTER avait arrêté le déployement de la colonne, et c'est en courant y remédier que j'essuyai la grêle de balles dont une apparemment s'est un peu trop appro-

chée de mon bras, et est allée blesser le cheval de mon page qui se tenait à côté de moi avec mon cheval de main. Vous avez bien connu mon cœur, mon cher Comte, en lui attribuant les réflexions et les mouvemens que vous me supposez, et vous avez eu un esprit prophétique de ce que je devrais sentir à la vue d'un champ de bataille, et de ce que je ferais après la journée de Walkiala. Vous saurez donc déjà que l'homme a pardonné ses injures particulières, et que Stjerneld est libre. Si le premier Magistrat du royaume, le Chef des lois et des armées, ne se croit pas permis de s'abandonner à la clémence envers des coupables dont les crimes ont fait couler par le fer des ennemis le sang de tant de braves concitoyens, il a du moins cru ne pas s'écarter des principes de douceur qui le caractérisent, en pardonnant au grand nombre, et en ne faisant tomber le glaive de la loi que sur les têtes des trois plus coupables. Celle du malheureux vieillard le plus criminel aux yeux de la loi, et le plus à plaindre aux yeux de l'équité, sera épargnée. Je n'ai pu, quoique l'on ait pu me dire, me résoudre à ensanglanter les cheveux blancs

d'un vieillard séduit. Il est assez puni par la dégradation, par le malheur d'avoir flétri par une seule action, une vie irréprochable de plus de soixante-six ans, et de survivre à sa vertu et à son honneur. Les autres quatre ont eu leur arrêt confirmé, mais l'ordre de l'exécution n'est pas encore signé, et si je ne craignais pas que le peuple de Stockholm en fît justice lui-même, malgré toutes les fortes raisons qu'on peut m'alléguer, je crois que l'horreur que j'ai du sang les sauverait.

Vous savez déjà que j'ai répondu d'une manière très intelligible à la lettre insolente du Prince de Nassau, et cela en termes dignes de moi; mais comme il ne s'est pas trouvé présent lui-même à Fredrikshamn le 15 de ce mois, pour recevoir la réponse, je compte aller le chercher pour lui faire encore une politesse

Je suis curieux, pour revenir à une matière différente, de savoir quelle a été la sensation que la liberté de STJERNELD aura faite. C'est un véritable sacrifice à Dieu, car c'est la seule personne contre laquelle j'avais une véritable rancune et une rancune personnelle. Il avait troublé l'intérieur de ma société; il m'avait aliéné

le cœur de ** que j'aimais, et tout cela pour un rien, car je ne lui ai jamais rien fait ni dit qui pût toucher à son honneur, et je l'aimais véritablement. Enfin, tout cela est oublié, puisque j'ai fait le premier effort. Maintenant, s'il se conduit bien, je ne verrai en lui que le gendre du Comte DE GYLDENSTOLPE. S'il m'a fait enrager, je l'ai fait enfermer, ainsi nous sommes quittes. La seule différence est qu'il m'a provoqué, et que c'est lui qui m'a forcé à lui faire du mal. Puisse-t-il me forcer maintenant à lui faire du bien, je le ferai avec bien plus de plaisir que je n'ai fait le contraire. Il doit du moins connaître que je suis en force pour tous les deux, et il m'a vu de trop près autrefois, pour ne pas savoir que, librement, j'aime mieux faire le bien que le mal. Il peut même servir à ramener bien des gens qui se perdraient par leur folie.

Les fêtes données dans toute la Suède le 3 avril, rendent plus légal que toutes les formes, l'acte de sureté. C'est la voix même de la nation qui le confirme, et dans ce siècle, la Noblesse a bien tort de se séparer du Roi. La Royauté sera bientôt le seul contrepoids pour la sauver d'une

extinction entière. Que l'exemple de la France les éclaire!

Notre campagne à été assez brillante, et avec tout cela, je soupire après la paix; Elle est le but de tous mes voeux, quoique nous en soyons plus éloignés que je ne le suis de Petersbourg; car il faudra que l'Impératrice se croie aux abois pour faire la paix après les échecs qu'elle vient d'essuyer. Il faudra cependant voir ce que les mouvemens du Roi de Prusse produiront. Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait, mon Cousin etc.

18.

Aix-la-Chapelle le 16 Juin 1791.

Mon Cousin! J'ai à vous remercier de votre lettre du 31 mars, à laquelle je n'ai pu vous répondre qu'aujourd'hui, après un voyage assez pénible par les affreux chemins d'Allemagne. Je suis arrivé ici mardi matin, et j'ai commencé aujourd'hui à prendre les eaux. Je me porte très bien au reste, à mes incommodités ordinaires près. Vous savez ce qui m'intéresse particulièrement, et combien mes souhaits pour sauver l'auguste victime qu'on poursuit, sont

ardens. J'ai trouvé ici presque tout ce qu'il y a de plus grand en France. Tous ces illustres proscrits forment une société très agréable. Ils sont animés d'une haine égale contre l'Assemblée nationale, et d'une exagération sur tous les objets, dont vous n'avez aucune idée. C'est un spectacle vraiment curieux, et en même tems triste, de les voir et de les entendre. Nous sommes à la veille de grands événemens, à ce qu'il paraît du moins. Le Comte d'Artois, le Prince de Condé et ses fils sont à Trèves, et il y a eu à Ulm une assemblée des Princes les plus considérables du Rhin. On n'en connaît point encore les résultats. En Flandre, la Gouvernante est arrivée et les esprits sont contenus par les troupes. Voilà toutes les nouvelles que j'ai à vous mander. Je ne vous parle pas du *statu quo* brut ou du *statu quo* limité, ni de toutes ces distinctions brillantes du plus grand des petits ministres du siècle. Vous connaissez mieux que moi toutes ces nouvelles phrases ajoutées à la langue des anciens Romains par le Teuton H..., et j'imagine que l'académie suédoise travaille déjà à enrichir notre langue par la traduction de

ces hyperboles diplomatiques, pour que le Conseil de la chancellerie ait de quoi se retourner, si je m'engage une fois dans un labyrinthe aussi difficile, dont ces messieurs tâchent de sortir, couverts de latin et de honte. Vous trouverez cette lettre un peu confuse, mais songez qu'elle est écrite au milieu des eaux chaudes et des négociations diplomatiques; mais ce qui peut s'expliquer très clairement, puisque le cœur me les dicte depuis long-tems, ce sont les expressions de l'amitié constante avec laquelle je prie Dieu qu'il vous ait, mon Cousin etc.

19.

Stockholm le 5 Mars 1792.

Mon Cousin! J'ai reçu votre lettre ce matin. Je vais m'occuper demain à régler vos appointemens dans votre nouvelle place de Grand-Maréchal de Suède et de Chef de ma Cour, et je l'espère, à votre satisfaction. Pour ce qui regarde votre premier établissement, je n'ai pas encore fixé mes idées, pour pouvoir vous en marquer quelque chose de positif. Je trouve cepen-

dant qu'il est juste que votre beaü-père y contribue de son côté. Si nous faisons la moitié du chemin chacun, il paraît que nous remplirons l'équité la plus scrupuleuse. Je vous ai servi de père jusqu'ici; il est devenu le vôtre en vous donnant sa fille; aïnsi les dispositions pour votre bonheur nous regardent l'un et l'autre. Sur ce je prie Dieu qu'il vous aît, mon Cousin etc.

A Madame la Comtesse DE HORN.

Stockholm le 29 Avril 1789.

Madame la Comtesse DE HORN! Si j'ai tardé si long-tems à répondre à la lettre que vous m'avez adressée il y a deux mois, c'est que j'ai voulu attendre le moment où je pouvais vous donner des nouvelles agréables. J'ai chargé le Comte DE HORN votre neveu, de vous dire les motifs pourquoi votre époux n'a pas été relâché aujourd'hui. Quelque bonnes que soient les raisons que j'ai de lui témoigner mon mécontentement de sa conduite et de ses discours, je ne veux cependant me souvenir dans ce moment que de ses services passés et de l'ancien attachement qu'il m'a témoigné. Dès que sa santé permettra de le transporter, le Comte STEN LEWENHAUPT vous le remettra. C'est à vous, Madame la Comtesse, dont la sagesse m'est connue, de veiller à ce qu'il ne s'écarte plus de son devoir. En attendant, je vous permets de le voir. J'espère que le plaisir que vous en éprouverez, vous fera oublier les

peines que vous avez ressenties pendant ces tems de crise, et que j'aurai des occasions plus agréables de vous témoigner la parfaite considération avec laquelle je prie Dieu qu'il vous ait etc.

Au Général Comte FRÉDÉRIC HORN.*)

Haga le 9 Février 1790.

Monsieur le Comte DE HORN! Comme je n'ai pas eu le plaisir de vous voir depuis mon retour de Finlande, je dois croire qu'en vous remettant en liberté, on vous a mal expliqué mes intentions, ou que l'embarras d'une première entrevue aux yeux d'une Cour curieuse et naturellement maligne, vous aura retenu. Pour moi qui ai entièrement oublié le passé, et les raisons que j'ai pu avoir de me plaindre de vous, et ne voulant me souvenir que de votre ancien attachement, je veux aussi vous épargner l'embarras de la première entrevue. Venez donc ce soir à sept heures dans mon

*) Le Comte DE HORN eut, à la révolution de 1772, la confiance entière du Roi sur ce grand événement. Il l'a conserva long-tems. Son humeur inquiète et turbulente lui fit embrasser avec une chaleur excessive le parti de l'opposition. Il fut arrêté à la Diète de 1789. S'étant retiré de la Cour après sa sortie de prison, le Roi l'invita chez lui par cette lettre.

N. de l'Ed.

appartement où je vous recevrai seul, et vous verrez alors que je vous porte et vous conserve la bonne amitié avec laquelle je prie Dieu qu'il vous ait etc.

Au Comte CLAS CARLSON SPARRE, *Colonel* *).

Du Camp de Jämminge le 22 Octobre 1789.

Monsieur le Comte DE SPARRE! Je viens de recevoir votre lettre du 6 octobre, ici où je vois Nyslott; ainsi elle a eu une bonne route à faire. Je vous remercie de toutes les peines que vous vous êtes données pour mettre vos troupes en bon ordre. J'espère qu'elles n'auront pas besoin d'agir contre l'ennemi de ce côté-là; mais il est bon qu'elles y soient, ne fût-ce que pour en imposer. Je fais écrire pour qu'on couvre la nudité de vos bas-officiers. Heureusement il ne se trouve pas en Suède de feuilles de figuier; sans cela, je craindrais que par économie, à l'exemple de nos premiers pères, on ne vous proposât de vous en servir. J'ai ordonné au Bureau de la guerre de vous expédier le brevet de Colonel du corps que vous commandez. J'es-

*) Chargé de lever des troupes en Westrogothie contre les Danois.

père que vous pourrez long-tems en jouir, et que je trouverai souvent des occasions de vous témoigner mes sentimens pour vous. Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait etc.

Au Baron D'ESSEN, *Premier Écuyer du Roi.*

Borgo le 28 Octobre 1789.

Je viens, mon cher ESSEN, d'apprendre avec bien du plaisir, par la voie de l'académie suédoise, que votre jeune et jolie femme vous a donné un fils. Si l'on expliquait, comme dans les siècles passés, les destinées du nouveau né par les augures, on jugerait, par le soin que l'académie a pris de publier sa naissance, qu'il deviendra savant et protecteur des lettres. Pour moi, sans toute cette science, je pronostique que s'il ressemble à son père, il sera un bien galant homme, et que je l'aimerai de tout mon cœur. Je vous prie d'être persuadé de l'intérêt que je prendrai toujours au père et au fils; je crois que vous n'en doutez pas. Pour me reposer des fatigues de la campagne qui vient de finir, j'ai fait une petite promenade en Savolax pour voir STEDINGK, et de loin Nyslott: pas si loin pourtant, car c'était à la portée d'une pièce de 30. Nyslott ressem-

ble au château d'Âbo. Me voici à Borgo, Dieu sait pour combien de tems. Si vous êtes en Westrogothie, vous ne savez aucune nouvelle; ainsi je me hâte de vous faire savoir que les Russes ont quitté Porkala, il y a deux ou trois jours, après avoir brûlé un de leurs vaisseaux de 74 qu'ils n'ont pu sauver. Ainsi voilà les galères et tous les vaisseaux de transport libres. Il fait ici le plus beau tems du monde. J'espère vous revoir en bonne santé, et vous embrasse de tout mon cœur.

P. S. Je ne sais si j'ose faire mes complimens à la belle accouchée. J'ai eu le malheur d'être si fort en disgrâce auprès des dames, que je n'ose pas me rappeler même à leur souvenir.

Au Comte DE WACHTMEISTER *).

Stockholm le 9 Février 1790. **)

Je reconnais votre manière de penser, Monsieur le Comte, et peut-être par égard pour ces mèmes sentimens, j'aurais balancé à vous témoigner ma satisfaction, s'il me restait quelque autre moyen d'exprimer mon estime et mon amitié pour une personne qui voulut tout mériter de son Roi et de sa patrie, et n'en rien exiger. Puissiez-vous dans une si honorable vieillesse jouir long-

*) Père de l'Amiral et du Grand-Chancelier de justice, du Général GUSTAVE WACHTMEISTER et de trois autres fils qui servaient tous à la guerre, et dont l'un fut fait prisonnier en même tems que l'Amiral.

La flotte suédoise en sortant de Carlskrona pour la campagne de 1790, dut une grande partie de ses approvisionnemens aux soins patriotiques du vieux Comte DE WACHTMEISTER qui n'était pas au service, mais dont les sentimens éclatèrent par son empressement à employer ses richesses au secours de la patrie. Il fit abattre son parc pour fournir des bois de construction à la flotte, et c'est à la suite de ces témoignages de patriotisme que le Roi lui écrivit cette lettre.

N. de l'Ed.

**) Traduction.

de la plus belle récompense de vos propres vertus, dans celles de vos dignes fils, dont ma confiance, accordée au vrai mérite, appela l'un à la première dignité du royaume, et l'autre à mes côtés dans la carrière de l'honneur et des dangers où nous cherchons ensemble à mériter la gloire de nos ancêtres. Malheureusement je regrette encore auprès de moi deux de vos fils dont le mérite et le courage ont pu être vaincus par le sort, mais n'ont pu en être abattus. Je suis etc.

A Mr. de Morian *), *Lieutenant-Colonel.*

Sur Amphion à Pellinge
le 11 Mai 1790.

Il était donc réservé à votre beau-frère, après m'avoir arraché des mains la victoire, de me faire sentir toutes les peines attachées à la Royauté, et jusqu'à celle de perdre un ami que j'aimais. Vous devez me connaître assez, pour savoir que ce n'est que la voix impérieuse de la nécessité et de ce que je crois du devoir de ma place qui me force à sévir, et si vous connaissiez les combats qui se livrent dans mon esprit et dans mon cœur en ces momens, vous me plaindriez au lieu de me faire

*) Lorsque la sentence du Conseil de guerre qui condamnait Mr. le Colonel Hästesko à perdre la tête, fut prononcée, son beau-frère Mr. de Morian sollicita sa grâce auprès du Roi, et demanda à quitter le service en cas qu'il ne l'obtînt pas. Sur cette réponse du Roi Mr. de Morian continua à servir, et est aujourd'hui Colonel du corps des chasseurs de Wermeland et Inspecteur des autres corps de chasseurs du royaume. *N. de l'Éd.*

des reproches. Votre sensibilité est excusable, mais si votre beau-frère était victime d'un tribunal illégal ou d'une vengeance particulière, vous auriez droit de vous plaindre. Interrogez la Suède entière, et qu'elle juge; c'est à ma postérité, je dis plus, c'est à la vôtre, c'est à toutes les nations que je suis comptable d'un exemple, et mon malheur veut que le plus coupable de ce grand nombre soit votre beau-frère: cependant il n'est pas mort encore, et vous prenez au commencement d'une campagne la résolution décisive de quitter le service, vous la motivez sur une raison qui n'existe pas encore, et qui, permettez-moi de vous le dire, si même elle existait, ne serait pourtant pas fondée. L'histoire de notre pays, trop fertile en événemens tragiques, offre trop de pareilles catastrophes pour ne pas vous présenter l'exemple de parens plus proches encore de ceux qui ont subi le sort que vous craignez pour votre beau-frère, et qui se sont également dévoués au service de leur patrie. C'est mon amitié pour vous qui me dicte ces lignes, et je vous assure, mon cher Morian, que vous me faites boire avec toute son amertume le calice attaché

aux devoirs de ma place. Je ne veux ni ne puis vous accorder votre demande; je n'exige pas que vous me suiviez, je vous permets de rester pour consoler votre sœur, de ne pas même me voir de long-tems; je veux laisser s'affaiblir la vive impression que vous éprouvez en ce moment. Ah, mon ami, si vous saviez tout ce qu'il m'en coûte pour sortir de mon caractère, vous me plaindriez. Encore une fois, je n'étais pas né pour le siècle où je me trouve, et dix-sept ans de tranquillité sont bien chèrement payés. je finis, aussi bien, ne me reste-t-il guères de place pour vous dire que je ne consens pas à me priver de vous; mais que vous êtes libre dans ces tristes momens de les passer où vous trouverez le moyen de vous consoler dans les malheurs de votre famille.

A Mr. D'ENGESTRÖM, *Envoyé Extraordinaire de Suède en Pologne.*

Sur l'Amadis à l'ancre à Svensksund le 5 Juillet 1790.

Je n'aurais pas tardé si long-tems à répondre à votre lettre du 9 juin, si je l'avais reçue plutôt; mais privé depuis un mois de tout commerce avec le monde, ce n'est que d'hier que j'ai pu recevoir de vos nouvelles. Le soin que je prends de vous écrire dans un premier moment comme celui-ci, doit vous être un témoignage certain de l'intérêt que je prends à vous et que votre patriotisme m'a inspiré; patriotisme que vous avez bien montré au milieu des violentes agitations qui se sont tant multipliées pendant cette guerre, et des préjugés contraires de vos proches. C'est avec bien du plaisir que je donne mon consentement à votre mariage, puisque vous croyez qu'il contribuera à votre bonheur, et vous pouvez être assuré que je m'occuperai de vous et de votre sort quand le calme

sera

sera une fois revenu après tant d'orages. Nous avons, par la manœuvre la plus audacieuse, forcé le passage que les ennemis croyaient impossible de franchir. La perte de la flottille a été très peu considérable à cette occasion, vu l'extrême difficulté du passage entre les vaisseaux ennemis, et sur les bas-fonds qui nous avaient servi jusque là de retranchemens contre eux. La grande flotte a perdu 5 vaisseaux dans ce passage, 2 ont été brûlés par un de nos propres brûlots qui, s'étant décroché d'un vaisseau russe auquel il avait pris, est venu retomber sur les nôtres; un autre est resté sur un bas-fond avant l'attaque même, et presque au moment de la sortie de notre flotte du golfe de Wiborg; le cinquième a été pris après avoir perdu son mât et ses agrès. Les cinq vaisseaux russes qui défendaient l'endroit le plus étroit du passage, ont été totalement détruits; deux, je crois, sont brûlés. Ce sont les frégates légères qui, profitant d'un coup de vent favorable, nous ont fait le plus de mal.... Dieu m'a préservé de tout accident, quoique j'aie eu sur ma chaloupe un des rameurs grièvement blessé, et que tous les coups de deux

vaisseaux de ligne aient été, pendant une demi-heure, dirigés contre elle, depuis qu'on l'eut reconnue à la livrée. On m'a assuré que mon Frère qui conduisait en même tems la grande flotte, a eu le même bonheur. J'espère que dans quelques jours je pourrai rassembler mes forces et tenir tête au Prince de Nassau qui s'avance avec la flottille russe. Il n'a aucune part à toute cette affaire, et la veille de notre sortie de Wiborg, ses bâtimens furent très maltraités par nos chaloupes canonnières. Je vous fais tout ce détail pour que vous sachiez la vérité sur un événement qu'on va sans doute exagérer. Je dois vous dire encore qu'on ne peut rien ajouter à l'intrépidité de la flottille, à l'ordre qu'elle a observé dans sa marche et à l'habileté des officiers. Je vous souhaite dans les nouveaux liens que vous allez contracter, tout le bonheur que vous méritez, priant Dieu qu'il vous ait etc.

Au Baron DE STAËL, *Ambassadeur de Suède en France.*

Aix-la-Chapelle le 27 Juin 1791.

Dans la profonde douleur où je suis plongé des malheurs qui viennent d'atteindre de nouveau le Roi de France et sa famille, je ne puis me livrer à d'autres sentimens que ceux que je partage non-seulement avec tous les Souverains, mais avec toutes les ames sensibles qui voient un Prince vertueux, doux et persécuté, rentrer dans les fers que des sujets ingrats et révoltés lui avaient donnés, et dont il avait eu le bonheur de sortir.

Représentant d'un Roi qui, toute sa vie, a eu soin en protégeant chez ses peuples une juste liberté, de maintenir l'ordre public et la dignité de sa couronne; j'attends de vous que vos démarches seront conformes à ma vie entière, aux sentimens que j'ai fait éclater, à mon caractère connu, à la dignité du trône des GUSTAVES, et sur-tout à l'attachement qui m'anime pour Leurs Majestés Très-chrétiennes. Les soins

que vous pourrez leur donner dans ces tristes momens et les services qu'il sera en votre pouvoir de leur rendre, ne vous sont plus marqués comme un moyen de me plaire, mais comme un strict devoir de votre place de n'entrer, de ne traiter comme mon Ambassadeur, avec personne qui n'ait l'autorité du Roi Très-chrétien. Traiter librement est une suite des droits de votre place, et depuis le manifeste que le Roi de France a laissé en partant de Paris, et son retour forcé; sa captivité est trop authentique pour ne pas regarder tout acte qui émanera en son nom comme arraché par force, nul et supposé. C'est pourquoi ma volonté expresse est que vous vous absteniez de toute conférence avec le soi-disant Ministre des affaires étrangères; et à tout ce qu'on vous marquera soit de bouche ou par écrit dans la forme diplomatique, vous répondrez simplement de bouche, que les événemens imprévus qui viennent d'arriver sortant entièrement de l'ordre commun, vos devoirs ne vous permettent de rien prendre sur vous. Vous vous réglerez au reste sur les démarches des autres Ambassadeurs; vous suivrez et seconderez sur-tout autant qu'il vous sera

possible, ceux qui prendront le plus hautement le parti du Roi. Voilà les seuls ordres que je puisse vous donner dans ce moment; mais lorsque je vous prescris la conduite que me dicte ma dignité aussi bien que mes sentimens, je dois aussi prévoir les dangers de votre situation personnelle; et quoiqu'il ne dût jamais être possible de croire que le caractère sacré parmi les nations, dont je vous ai revêtu, pût être en danger, je dois cependant tout attendre d'un peuple qui a porté ses mains coupables sur la personne de son Souverain. C'est pourquoi vous aurez l'attention la plus scrupuleuse d'éviter toute occasion de compromettre votre personne et votre dignité. La plus profonde douleur doit régner dans l'intérieur de votre maison, et l'extérieur doit se régler uniquement sur les lois de police auxquelles tout Ministre public est soumis dans quelque pays qu'il se trouve. J'attends de vous du courage, de la fermeté et de la prudence. En vous plaignant des dangers et des tristes circonstances dont vous êtes environné, je prie Dieu qu'il vous ait etc.

LETTRES

au Marquis DE BOUILLÉ, *Lieutenant-Général des armées de France et de Suède etc.*

1.

Aix-la-Chapelle le 3 Juillet 1791.

Monsieur le Marquis DE BOUILLÉ! J'ai reçu avec bien de la gratitude la marque de confiance que vous m'avez donnée en m'envoyant votre lettre à l'Assemblée nationale. Je l'ai trouvée remplie de ces sentimens d'attachement pour votre Souverain et d'horreur pour l'anarchie qui sont si dignes d'un guerrier tel que vous. La fortune est aveugle dans les commotions civiles comme à la guerre, mais les principes de fidélité et d'honneur sont immuables, et la réputation y est attachée plus qu'aux succès. La vôtre, depuis long-tems si bien établie comme militaire, vient de l'être encore plus par votre constance et votre inviolable attachement pour votre vertueux et infortuné Souverain. Il n'en est

pas un en Europe qui ne mette un grand prix à acquérir au nombre de ses sujets et de voir à la tête de ses armées un homme comme vous. Peut-être le plus ancien et le plus fidèle allié de votre patrie pourrait-il y avoir un droit préférable aux autres, d'autant plus que vous ne quitteriez pas le service de votre véritable patrie en entrant au sien; mais dans quelque état que vous soyez, vous devez toujours être certain de mon estime et de l'intérêt constant que je prendrai à vous. C'est avec ces sentimens que je prie Dieu qu'il etc.

2.

Drottningholm le 2 Septembre 1791.

Monsieur le Marquis DE BOUILLÉ! Je viens de recevoir presque à la fois vos deux lettres des 11 et 16 août. Je vous suis bien obligé des nouvelles que vous m'y donnez. L'entrevue de Pillnitz décidera de bien des choses, et il est tems qu'on prenne un parti, car la saison avance, et pour moi je ne connais d'obstacles insurmontables aux projets de la vie, que les obstacles physiques, et si on ne se décide bien-

tôt, celui-là deviendra l'allié le plus utile de l'Assemblée nationale. Je vous parlerai du mémoire dont il est question dans votre lettre du 16 août, par le courrier que je vais envoyer d'ici, dans quelques jours, lorsque je saurai définitivement la résolution de l'Impératrice de Russie. Mais je dois vous avertir d'avance que tous les marins et les cartes marines que nous avons ici, prouvent qu'une flotte ne peut entrer dans le port d'Ostende, et il est à remarquer que l'entrée de ce port n'est praticable qu'en passant devant Dunkerque. Cela n'empêchera cependant pas l'exécution du projet si on trouve une sureté pour l'hivernage; mais vous sentez bien aussi que l'opération combinée ne peut avoir lieu, et que la flotte, une fois partie des ports de Suède, doit, sans s'arrêter, exécuter son entreprise. Cela me conviendrait aussi mieux; car tous ces grands plans combinés réussissent rarement. Je vous écrirai incessamment sur tout cela avec plus de détail. Je suis au reste bien aise de voir le bon accord qui règne entre vous et les Princes. Mr. le Comte d'Artois est bien fait pour rendre justice au mérite et sentir le prix de votre zèle. Je suis persuadé que vous

lui verrez déployer dans ces momens critiques, les vertus d'un petit-fils de HENRI IV. Je lui en ai trouvé la loyauté, la franchise et le germe de toutes les qualités faites pour inspirer l'enthousiasme, et augmenter par-là l'intérêt que ses malheurs seuls auraient droit d'inspirer. Ce serait un grand point que la neutralité de l'Angleterre dont vous me parlez. Pour la Hollande, je doute qu'on puisse compter sur ses troupes. C'est une affaire trop compliquée que de remuer cette masse. Pour moi, je suis prêt dès que les moyens me seront procurés, et dans trois semaines, à dater du jour de l'ordre donné, l'armée sera réunie à l'endroit où il faudra l'embarquer. Je serais curieux de savoir à qui on confiera le commandement de l'armée combinée de l'Empire d'Autriche et de Prusse. Cette besogne sera bien difficile, car de l'opinion et des talens de celui à qui le commandement sera confié, dépendront le succès et la célérité de l'entreprise. Mais ce qui est essentiel, c'est le secret sur l'opération qui m'a été proposée. Dans tous les cas, je compte vous avoir avec moi, et cela me vaudra dix-mille hommes. Ici règnent le plus parfait accord et

le plus grand calme, et nous avons la plus superbe récolte. Tout cela ne contrariera pas mes vues; mais le tems et la saison avancent, et c'est là le seul inconvénient que je redoute. J'espère que vous continuerez à me donner de vos nouvelles, et que vous êtes persuadé de mon estime. Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait etc.

3.

Stockholm le 23 Décembre 1791.

Monsieur le Marquis de Bouillé! J'ai reçu très exactement toutes les lettres que vous m'avez écrites, et vous ne devez pas douter que je les aie lues avec l'attention que doit inspirer tout ce qui vient d'un homme de votre mérite, et qui concerne des affaires auxquelles je prends un intérêt aussi vif et aussi sincère. Je ne vous cacherai cependant pas qu'il y a une de vos lettres qui m'a surpris autant qu'elle m'a fait de la peine. Je croyais que nous avions fait nos conventions à Aix-la-Chapelle, et qu'en chevalier français, vous y resteriez. Le zèle pour votre Souverain infortuné vous ayant fait quitter votre pa-

trie, et vous étant attaché à moi son plus ancien allié, et vous le voyez maintenant, son unique et fidèle ami, je devais croire que ce ne serait que pour lui que vous pouviez me quitter, et que la Suède était votre seconde patrie. Mais j'aime à croire que votre attachement à votre Souverain, le sentiment si noble et si respectable qui vous distingue, vous a emporté par l'enthousiasme le plus naturel pour ceux qui, comme vous le croyiez alors, allaient servir sa cause. Vous avez vu depuis qui, d'eux ou de moi, avait le zèle et la constance joints à la sincérité. Je ne doute pas que vous n'en soyez éclairci, et je vous prie de croire que je ne reviendrai plus sur ce sujet; mais vous devez me savoir gré de vous avoir parlé avec franchise et loyauté de ce qui me tenait au cœur. Maintenant je vous regarde tout à moi, tout comme je serai toujours tout à vous. Voilà ce que je ne pouvais vous écrire sans vous ouvrir mon cœur. N'en parlons plus, et ne nous occupons que du soin de tirer votre Roi de l'état où il est. Vous savez déjà que le traité signé entre moi et l'Impératrice, vient d'être ratifié. Sa constance et la mienne ne sont pas douteuses. Vous

avez vu aussi qu'elle et moi sommes les seuls Souverains qui ayons envoyé des Ministres aux Princes, et je puis vous confier que nos Ministres respectifs reçoivent ordre de quitter Paris sous prétexte de congé, que nous nous préparons et nous concertons pour le printems, mais que nous sommes convenus d'endormir l'Assemblée pour qu'elle ne prenne pas des mesures maritimes qui nous causeraient des embarras ou nous obligeraient à de plus grands préparatifs, puisque nous ne pouvons communiquer avec vous que par la mer. C'est du moins sur cela que me paraît porter le plus l'attention de l'Impératrice, et les gros vaisseaux qui se trouvent à Brest ne laissent pas d'appuyer les raisons de cette Princesse. Cependant elle ne cesse de presser le Roi de Prusse et l'Empereur, et je ne doute pas que cette Princesse ne réussisse enfin à persuader au Chef de l'Empire l'obligation où il est comme Souverain, comme Frère et comme Empereur, de venir au secours de sa Sœur et d'un Roi opprimés. Ce que vous me mandez sur les sentimens de la Reine de France doit venir à l'appui des bonnes raisons qu'on a à lui présenter, et le forcera dans son dernier re-

tranchement. Cependant l'Impératrice tient fortement à ne rien faire dans le moment, qui puisse dénoter l'intention d'une attaque au printems. C'est aussi pourquoi je ne puis agir pour avoir les troupes dont vous parlez, qui vont quitter la solde de la république de provinces unies. D'ailleurs, vous savez que c'est l'Espagne qui doit fournir l'argent, et quoiqu'elle m'ait fait porter les paroles les plus favorables, il ne s'en est pas encore suivi d'effet. Cependant, tout est prêt ici, et en attendant, pour être quitte de tout embarras et mettre un ordre parfait dans mes finances, embarrassées par les différentes sortes de monnaie depuis la guerre, je vais faire convoquer les États Généraux. C'est, comme vous voyez, peloter en attendant partie. J'espère que cette Assemblée, au lieu d'apporter le désordre, ramenera l'ordre et la tranquillité, et qu'elle sera comme la lance d'Achille qui seule savait guérir les maux qu'elle avait faits. Au reste, je connais un peu la tactique des Diètes: j'y suis assez savant, et je voudrais autant et aussi bien connaître la tactique des TURENNE et des BOUILLÉ pour bien servir la cause des vrais Français; mais j'ai, pour suppléer à

ce que je ne sais pas encore, un bon second, et j'espère qu'il ne me fera pas faux bond. Je lui envoie pour cet effet les provisions et les brevets de sa charge, ainsi que ceux pour le Comte DE BOUILLÉ et le Chevalier DE RODAIS, en le priant de se souvenir qu'il m'a promis d'être mon second et mon compagnon d'armes. Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait etc.

P. S. J'écris au Comte DE LÖWENHJELM mon Ministre à la Haye, de me donner tous les renseignemens nécessaires sur les troupes en question.

4.

Gefle le 6 Février 1792.

Monsieur le Marquis DE BOUILLÉ! J'ai reçu il y a quelques jours, votre lettre du 9 janvier. J'attends avec bien du plaisir l'arrivée de votre fils. Il sera reçu comme quelqu'un qui vous appartient: c'est tout vous dire. J'ai gémi déjà long-tems sur le peu de secret du Conseil de Coblentz; mais c'est le sort ordinaire des secrets confiés à beaucoup de monde. J'ai été trop souvent dans le cas de conduire des révolutions ou de les combattre pour ne pas sa-

voir qu'elles sont infaisables si un seul ne les dirige pas, et qu'il est impossible de consulter d'autres que son cœur. Si Mr. le Comte d'Artois voulait s'en croire, je suis certain qu'il serait très capable de mener la barque à bon port; mais c'est un malheur attaché aux BOURBONS, qu'avec toutes les qualités qui font des héros, ils ont une défiance d'eux-mêmes qui est véritablement injuste, mais qui leur fait prendre trop de conseils. Il n'y a rien de désespéré pourtant; car il semble que l'Impératrice de Russie s'affermit de plus en plus dans ses résolutions généreuses par les obstacles mêmes qu'on veut lui susciter, et depuis que la paix vient d'être signée avec les Turcs à Yassy le 9 janvier, elle aura les mains plus libres. Pour moi je suis occupé à la tenue de ma Diète qui, à la surprise de tous mes antagonistes, et peut-être même de mes amis, se passe dans la plus parfaite tranquillité. J'ai cru que voulant concourir à remettre l'ordre chez mes amis, je devais commencer par l'établir chez moi, et tâcher de calmer les esprits divisés. J'étais sûr des trois Ordres, et la Noblesse qui s'était le plus acharnée contre moi en 1789, est retenue par la plu-

ralité décidée et l'attachement constant des trois Ordres inférieurs. On tâche de lui faire comprendre que dans le 18e siècle, il faut que ce premier Ordre de l'État se soutienne par la stabilité du trône et par sa protection, et non en voulant lutter contre son Souverain. Il n'entend pas encore entièrement ses intérêts, mais il sent qu'il est le plus faible et commence à avoir assez de prudence pour ne pas vouloir heurter l'opinion de son Roi et des trois Ordres ses co-États, dont les volontés réunies font la loi. Dans cette situation des choses, je ne puis presque pas douter que tout ne se passe à ma satisfaction, et j'aurai pour lors l'avantage d'être le seul Souverain qui ait osé risquer de réunir une aussi grande assemblée, et qui ait réussi. J'ai acquis, il est vrai, quelque expérience dans le maniement des esprits; si j'en savais autant dans l'art de la guerre, je ne craindrais ni les Lückner, ni les Rochambeau; mais comme j'aurai avec moi de bons soldats, et pour second un Bouillé, je ne doute pas du succès. Sur ce je prie Dieu qu'il etc.

A.

A Mr. NOVERRE.

Drottningholm le 9 Octobre 1791.

Monsieur NOVERRE! J'ai examiné avec le plus vif intérêt, l'ouvrage en deux volumes que vous m'avez adressé sur l'art de la danse, et je vous sais très bon gré de m'avoir par-là procuré une occasion d'apprécier plus particulièrement un talent aussi distingué que le vôtre, et dont le livre des programmes justifierait, s'il le fallait encore, la célébrité, en même tems qu'il vous donne des droits bien mérités aux suffrages de tous ceux qui aiment à voir les lettres prêter aux arts un nouvel éclat. Vous ne sauriez donc douter que je suis bien aise que vous m'ayez mis à même de faire ces observations. J'ai ordonné à mon Ambassadeur à Paris de vous remettre avec celle-ci une marque de mon contentement et de ma bienveillance. Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait etc.

Fautes d'impression.

Page 10, ligne 5: de — lisez: des
— 90, — 4: présenté — lisez: présentée
— 118, — 12: ambrassez — lisez: embrassez
— 142, — 7: un — lisez: une
— — — — chargé — lisez: chargée
— 202, — 9: tels — lisez: telles
— 261, — 12: présentes — lisez: présentées

